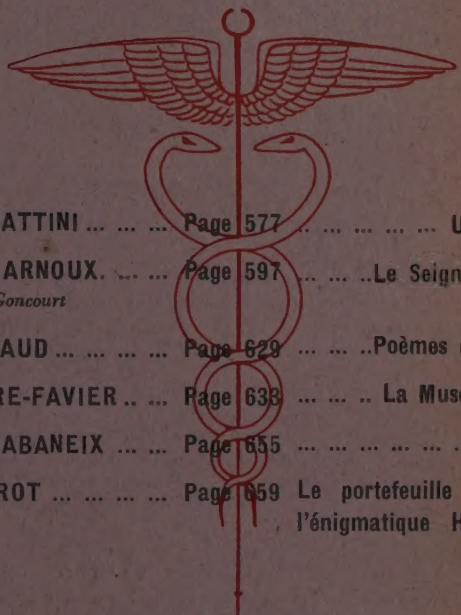
NUMÉRO 1084 — 1er Décembre 1953

MERCVRE DE FRANCE



CESARE ZAVATTINI ... ... Page 577 ... ... Un certain Bat.

ALEXANDRE ARNOUX. ... ... Page 597 ... .Le Seigneur de l'Heure, *de l'Académie Goncourt* *Récit* (I).

ANDRÉ FRÉNAUD ... ... Page 629 ... .Poèmes du Petit Vieux.

LOUISE FAURE-FAVIER .. ... Page 638 ... . La Muse aux Violettes.

PHILIPPE CHABANEIX ... ... Page 655 ... ... Poèmes.

JEAN BONNEROT ... ... Page 659 Le portefeuille épistolaire de l'énigmatique Henry Harrisse.

MERCVRIALE

PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : Le Mois de Paris, p. 679. — RAYMOND SCHWAB : Poésie, p. 682. — DUSSANE : Théâtre, p. 691. — JEAN QUEVAL : Cinéma, p. 694. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 698. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 701. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 707. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés Savantes, p. 711. — MARCEL ROLAND : Nature, p. 714. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 719. — JACQUES LEVRON : Variétés, p. 727.

GAZETTE

TABLES DE L'ANNÉE 1953

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Un certain Bat

par CESARE ZAVATTINI
Traduit de l'italien par Nino Frank.

LES PAPILLONS

Au bureau, il y a du nouveau. Suc est malade, il ne va pas bien du tout. Tout le monde en parle, autour de la table de Matter. Le rai de soleil que Bat voyait à un empan de sa chaise atteint déjà l'étagère.

Quand ils se remettent au travail, Matter sifflote, mais il s'arrête pile en nous regardant. A 5 heures, la radio transmet les dernières nouvelles, rien de neuf. Bat allume une cigarette et fixe Evans, qui fait son courrier d'un air absorbé. Evans est toujours pâle, son cœur pourrait s'arrêter d'un moment à l'autre. A l'idée que lui aussi, Bat, il a un cœur, des viscères comme Evans, que chez Suc il y a en ce moment trois ou quatre personnes en peine, ainsi que chez lui-même, Bat, s'il allait mourir, — Bat éprouve quelque dégoût et stupeur.

A 7 heures, tout le monde file. Tout se passe comme si Suc se portait le mieux du monde. Qui occupait avant sa place? Ah oui, Fad, parti pour l'Afrique : Fad qui, à l'aide de son canif, a gravé un mot, *trap*, dans un pied de la table.

Le soir tombe, l'ombre approche de sa chair. Un papillon passe et repasse devant la fenêtre. Si Bat se trouvait à Singapour, ce papillon n'apparaîtrait pas devant ces vitres. Tout pourrait-il se passer hors de sa présence?

Il sort sur la pointe des pieds et examine le bureau par le trou de la serrure. Tout est en place, le papillon repasse devant la fenêtre.

Il retourne à sa chaise et, peu à peu, il se sent devenir pierre, la statue sur sa tombe.

Autour de lui, le grincement des persiennes que l'on referme. Gim passe en courant, une femme l'attend. A cette heure, quantité d'amis se répandent par les rues, contant fleurette.

Dans ce coin, près de la palissade, Leo se dispose à naître, qui portera un chapeau melon.

NON, NON, NON

Après dîner, il se rend lui aussi chez Suc. D'aucuns pleurent, Bat lui-même a les larmes aux yeux. Dès que l'épouse de Suc l'a vu, elle s'est mise à sangloter. Bat voudrait se jeter à ses pieds afin de lui dire : « Je n'aime pas Suc. » Au lieu de le faire, il pénètre dans la chambre de Suc et demeure seul avec lui. « Bonsoir, Suc. » Suc n'a pas l'air de respirer. D'après le médecin, il pourrait trépasser d'un moment à l'autre, il ne verra pas l'aube. Bat n'a jamais vu mourir un homme; son père, c'était autre chose. Cette fois-ci, il compte voir bien, cueillir ce millième de seconde. Si tout le monde se mettait à hurler non, non, non, les parents, les amis, tout le monde, non, non, non, Suc ne mourrait pas. Un jour, Bat a entendu quelqu'un : « La mort n'arrivera pas si je me trouve toujours à un autre endroit que la fois d'avant. » Mais Bat pense qu'il ne doit pas être pénible de mourir si, avec soi-même, tout disparaît, les gens, les choses, même ce poteau rouge qu'il a aperçu hier de l'autobus, du coin de l'œil.

Entre temps, Suc est décédé. Dès que Bat s'en aperçoit, il bondit, ouvre la porte, appelle. Il s'affaisse sur une chaise, éclate en pleurs. Peu à peu, il se calme, mais il n'ose pas lever la tête, et il voit passer sur le plancher

les souliers jaunes d'Evans. Soudain, il entend une voix : « Allons, Bat. »

Il s'en va bras dessus bras dessous avec M. Dod, son patron, sans oser regarder personne : il passe au milieu de larmes, de chuchotements, de pièces plongées dans l'ombre. M. Dod le ramène chez lui en voiture.

LES EPOUSES

Les trois épouses prennent le thé sur la terrasse d'Evans, il est presque trois heures; bientôt Evans, Bat, Matter rentreront du bureau.

« Moi, cette nuit, j'ai rêvé d'un nègre », dit la femme d'Evans. Elles rient très fort, et la femme de Bat dit : « Moi, je rêve de gens qui sont moitié quelqu'un, moitié un autre. Je ne raconte pas mes rêves à Bat parce qu'il se met en colère, une fois il voulait me battre. »

Après, elles parlent de la veuve Suc qu'elles iront voir demain ensemble. La veuve Suc aussi rêvait constamment, elle se réveillait parfois en criant parce qu'elle avait le sentiment que des hommes très gros l'écrasaient sous leur poids.

Ces messieurs arrivent, on prend congé, chacun rentre chez soi. Chemin faisant, ils rencontrent de longues files de gens à vélo, en camion, en taxi. La même chose que lorsque Bat parcourait les rues avec Suc. Bat reste en extase devant les visages, les couleurs, il entend le grondement d'un train qui passe sur une passerelle. Il voudrait arrêter le monde sur une passerelle. Il voudrait arrêter le monde et ordonner : faites tout autre chose que ce que vous êtes en train de faire. S'il l'obtenait, il verrait quand même de longues files de voitures, les trottoirs pleins de monde, et un homme dans un bar.

LE BANQUET

Quand Bat entre dans la salle, maints convives occupent déjà leur place. Il y a aussi M. Dod en habit, Evans

et Matter à ses côtés. On commence à manger, et Bat se cache derrière un vase de fleurs afin de ne pas s'offrir à la vue de M. Dod. En revanche, il peut l'observer à l'aise : il reconnaît que Dod s'habille bien et que ses cheveux encore noirs sont peignés avec distinction. Le couteau de Dod brille et plonge dans un boudin rose. Qu'il est heureux, tout lui devient sang : une heure d'énergie de plus, un jour peut-être, où l'on entendra sa voix crier en colère : « Bat... »

Les alcools arrivent, et Evans continue à avaler, la tête dans son assiette, en louchant par moments de tous les côtés comme s'il était en train de commettre une mauvaise action. Bat l'a vu labourer une aile de poulet : le petit os ne voulait pas se détacher, les dents serraient bien fort la chair, et les mains graisseuses d'Evans tiraient, tiraient. Personne ne s'en est aperçu, hormis Bat, qui n'a plus les idées bien claires. « Je me lève et je fais la blague que j'ai apprise à Tom. » Il profite d'un moment de confusion pour se lever, et tout compte fait, il rentre chez lui.

En chemin, il tombe parmi des gens qui sortent des théâtres et des cinémas, ses yeux s'emplissent de velours noirs, de satins argentés. Une jeune femme en robe rouge est en train de prendre place dans une voiture. Bat éprouve une soudaine amertume, et, comme il découvre à travers la vitre qu'elle est laide, il se réjouit.

A la maison, il s'arrête dans la chambre de son fils.

A l'aide d'une plume blanche et d'un drap dont il s'enveloppe, il se déguise en Turc et réveille Bob. Bob se met à pleurnicher, et Bat réalise que les boissons lui ont monté complètement à la tête. Il danse devant Bob, à l'instar d'une bayadère, et s'arrête de temps à autre, pour le couvrir de baisers. « Infâme que je suis, dit-il, j'ai bu comme M. Dod, comme Evans, comme tout le monde, et maintenant eux, répandus dans la ville, ils causent sans doute de choses singulières, de moi-même peut-être. Ne crains rien, mon enfant, je volerai, coupe-

rai le nez de M. Dod, tu pourras te mettre en habit même pendant la journée. Je vais te dire quelque chose à l'oreille, mais ne le répète pas même à ta mère. Ah! ah! Je suis prêt à tout, tu peux même griffer le visage du fils Evans, casser les tibias du fils Matter : si tu voyais la façon de manger de leurs pères! Dans leurs corps, les mets se corrompront; sur leurs corps, les corbeaux s'acharneront. Tu m'élèveras une statue d'or et tu diras : c'était mon père. Je suis ton père, embrasse-moi : la vérité est que je ne pensais pas à toi quand le gâteau fondait dans ma bouche. »

Bob a une oreille plus rouge que l'autre : les oreilles lui viennent des Sums, la famille de Maria. Qui étaient donc les Sums? La couleur des yeux aussi. Voilà que Bob a des fourmis dans les doigts, c'est les Sums.

Un jour, Bob franchira une haie ou prononcera un mot, *manguier*, et Bat n'y sera pour rien.

Le gosse a renversé le verre sur sa table de nuit : Bat le gifle comme il n'a jamais fait. Puis, bouleversé, il court à la fenêtre et ne sait quoi dire à sa femme accourue.

VOYAGE

Une dépêche. Il faut partir tout de suite, l'argent suffit à peine. Bat caresse le visage de Maria, qui s'est jetée entre ses bras. Deux autres fois déjà, la mère de Maria a été en danger de mourir, il y eut les mêmes larmes, les mêmes paroles.

Si pareille nouvelle arrivait tous les mois, est-ce que Maria éprouverait toujours la même douleur? Bat a une autre idée : s'il y avait deux, trois, cent décès, la douleur s'exprimerait-elle autrement?

Il était une fois une excellente jeune femme, en quelques jours elle perdit son mari et son jeune fils. Elle pleura toutes les larmes de son corps, elle devint pareille à un cierge. Après les obsèques, on parvint enfin à lui faire avaler un peu de bouillon. Elle dit avec un fil de voix : « Ça manque de sel. »

Si, le jour où Bat mourra, le père de Maria mourait en même temps, ce serait un contretemps. Bat souhaite que personne d'autre ne meure sur la terre le jour où il mourra, ainsi ce ne sera pas terrible, — Bat est mort, Bat est mort, Bat est mort, dira tout le monde. Au lieu de cela, un corbillard en croisera un autre, comme ce fut le cas pour Suc.

Gifler Dod, dit le train. Bat s'efforce en vain d'imaginer l'impression que ressentirait sa main sur la chair de Dod. Et que fera après celui-ci? Dod ne pourra certes plus être heureux de sa vie, ne saura plus dire : « Quel beau soleil! »

Dod a aussi deux fils, l'un d'entre eux a les cheveux blonds et joue avec une patinette argentée. Une fois, Bat l'a rencontré aux Jardins, il s'est baissé pour ramasser le ballon et l'a fait sauter à plusieurs reprises, afin d'amuser l'enfant : tout le monde regardait, mais le gosse a pris avec brusquerie le ballon et décampé.

Deux vieilles dames étaient assises sur un banc.

L'une racontait :

« Une fois, un certain Sem haïssait un certain Cars, qui lui avait fait perdre son emploi.

« Sem vécut des années et des années en attendant l'occasion de se venger; il fit et pensa tant de choses qu'il n'aurait pas faites si Cars n'avait pas existé, même ses complets étaient d'une sorte plutôt que d'une autre.

« Enfin, une nuit, Sem rencontre Cars sur une route de campagne. — Bonsoir, Sem, dit Cars. Sem, l'œil brillant, lui rappelle qu'il lui a fait perdre son emploi.

« A vrai dire, Cars ne s'en souvenait pas. Il dit : — Je ne m'en souviens pas, Sam...

« Tête basse, Sem rentre chez lui. Pendant toutes ces années, il n'avait pas été dans les pensées de Cars. »

Bat voit surgir au loin sa femme et Bob. Bob, en courant, se perd dans la foule. Sa femme s'attarde sur le petit pont à regarder les cygnes.

Le gravier grince sous ses pas rapides, et l'air est sillonné par des ballons. Son fils est là, à quelques mètres, sa femme, pourtant tout est comme avant, quand

la voix de la vieille dame disait : « Une fois, un certain Sem... »

Ils arrivent le matin, atteignent leur terre, la plaine : les eaux des canaux sont livides, et l'ombre du train les trouble. La brume stagne sur le blé et parmi les vignes. Les voilà près de la grande rivière.

Dans le Nord, un bateau se détache lentement du quai, il a des voiles bleues, il prend le large. A la proue, un homme est en train de passer une veste de cuir.

Pourquoi cette idée dans la tête de Bat, pendant qu'il approche de sa maison? Une veste de cuir.

Maria monte l'escalier, soutenue par quantité de bras.

Bat s'immobilise devant le lit où est étendue la mère de Maria. Dans la pièce à côté, une voix dit avec étonnement : « Bat a forci. » Même pendant un millionième de seconde, le temps ne s'arrête pas. A un moment donné, son esprit s'en effraie, puis il continue à y réfléchir, sans éprouver la terreur de ce moment qu'il ne retrouve plus.

« Venez, le café est servi », dit une dame, et elle le conduit à l'instar d'un enfant. Bat a faim et il mange doucement tous les biscuits, il est seul dans la pièce, il croit entendre la voix du barman Seb : « Un malaga, Monsieur Bat? » Il rentrera sur-le-champ à la ville pour courir comme un fou chez Seb regarder son visage dans la fumée du percolateur. Et Bat demeurera là, appuyé au comptoir, dans cette jolie lumière : jolie même lorsqu'il pleut, et la place devient déserte, comme un lac qui bout, et tout le monde rit et se presse sous les arcades. La foudre tombe sur les maisons isolées, mais là on ne meurt jamais, à minuit on trouve encore des sandwiches. L'année passée, une girandole lumineuse de la Société Lost brillait sur le toit d'un immeuble; à présent, il y a une cascade blanche. Les Lost ont fait faillite, dit-on, ils n'ont plus le sou, et maintenant il y a la cascade blanche de la Société A. T.

Quelle envie d'ouvrir la fenêtre et de regarder dans

la rue : mais Maria traverse la pièce, lui caresse la tête, et disparaît. Il la voit bien dans sa robe noire, avec ses jarretelles rouges : dans quelques jours, demain même, peut-être, il la prendra et elle renversera la tête : mon trésor, mon âme. Mais pourquoi ces cloches? Bat voudrait les battre, ces canailles, ils le font exprès pour qu'entre les persiennes Bat aperçoive, devant la maison, ce morceau de chemin blanc et vide, personne n'a jamais dû y passer.

Les cloches libèrent de la tête de Bat quantité de paroles : je vous crois... à neuf heures... sauvage. Il demeure sans souvenirs, rien ne lui est jamais arrivé de sa vie, il n'a rien vu ni entendu : Bat est en verre et, à travers lui, tout un chacun peut voir les murs, les persiennes fermées. Je ne suis pas Bat, dit-il, je suis James, de Londres.

Au bureau, Evans dit à Tom : « Bat est parti cette nuit. Il doit être chez lui depuis un couple d'heures... »
Le lendemain, ayant repris sa place au bureau, Bat dit : « Je suis Evans qui pense : — Bat est parti cette nuit. Il doit être chez lui depuis un couple d'heures... »

UN GESTE

Bat s'en avise en faisant un geste, mais c'est bien la première fois. Parfois, cela lui donne une inexplicable douceur, parfois de la terreur. Il était en train de regarder deux camions chargés de paniers : comme il se passait la main sur le front, il a senti qu'il était son père. Enfant, il s'était réveillé, une nuit, et l'avait vu assis sur son lit, le regard braqué dans le vide, ainsi que lui-même, samedi. Ce sang est à lui, n'est-ce pas? Il court par d'innombrables artères, fait battre son cœur, et, si Bat en a envie, il peut le verser totalement

par une coupure. Il est à lui. Tout de même, lorsque, prenant Maria, il lui dit : « caresse-moi », quel effroi de réaliser que sa voix a le même ton que celle de son père.

Il a peur comme s'il se voyait ramper. Il est des choses qu'il fait parce qu'il se croit le seul à les faire sur la terre : Bob et Maria l'appellent par des paroles délicates.

Voilà qu'à présent aussi la main se pose sur la table à la manière de la sienne.

UN DIMANCHE DE MAI

C'était un dimanche de mai, et Bat sortit faire quatre pas avec son nouveau complet.

Les pauvres se cachaient dans les petites rues, attendant anxieusement le lundi afin de pouvoir marcher derechef sur l'asphalte. Il vit dans le ciel un vol de perdrix grises : elles venaient de la rivière et filaient vers le sud. Qu'il aimerait voler pendant une heure, apparaître devant la fenêtre d'Evans, *tchip tchip*, puis, tandis qu'Evans crie, effrayé, planer au-dessus de la foule et disparaître à la suite du petit train qui emmène cahin caha les gens vers son pays.

Une sirène qui annonce midi illumine l'air.

A présent, il suit une allée d'ombre parcourue par des gosses avec des cerceaux. Soudain, sa bouche se glace : le Seigneur lui apparaît. Les regards de Bat chancellent, il en sort deux larmes.

Ils s'assirent dans une clairière. « Je n'ai jamais été croyant, dit Bat, toujours incapable, même à présent, de penser à Lui, de s'agenouiller pour prier. Voilà ma maison, mes vêtements, je coucherai sous les ponts, mais je veux voir mon fils auprès de Toi, je viendrai vous border, je vous servirai le café au lit le matin, toute ma vie durant. Tu es l'être le meilleur du monde, tu animes le soleil et voilà, j'aperçois l'herbe et les cailloux à travers ta tunique. J'irai vivre dans un village reculé, je refu-

serai toute décoration, je porterai toujours le même complet, peut-être une nuit me réveillerai-je les mains stigmatisées. Mais il faut que je pense à Bob, je veux voir M. Dod baisser les yeux devant moi. »

Des heures s'écoulaient. Alentour, les bruits de la terre, les voix des hommes : « adieu », « demain », « allons »; deux amants s'embrassaient.

Subitement, un grand battement d'ailes remplit le ciel noir. Les yeux du Seigneur illuminèrent le ciel, et Bat vit d'innombrables bandes de pauvres émigrer vers les pays chauds : ils allaient descendre au bord des lacs bleus et dans les champs de blé.

Demain, il dira : « J'ai vu le Seigneur... Bonjour, Monsieur Dod, j'ai vu le Seigneur. »

Et tout continuera comme avant, on le considérera avec une grande méfiance.

Evans ira encore dans cette église des faubourgs, en catimini, et s'agenouillera devant la flamme de l'autel : « Donne-moi le bonheur », murmure Evans, et il Le prie, supplie, se mord les lèvres, lèche le sol.

Que de choses à lui dire! Il lui parle d'Evans, de Dod, et qu'il ne pouvait s'acheter un complet par an, que son propriétaire était une vache, tout le monde se cachait derrière les persiennes pour le regarder traverser la rue, dans l'espoir qu'il tomberait et se ferait mal. Il dit qu'un jour il avait vu un monsieur en chemise de soie plonger du haut d'un pont et disparaître aussitôt dans l'eau.

« Je voudrais être roi un seul jour, ou plutôt non, que mon regard traverse les murs. Je me contenterais d'un verre d'eau et d'un bout de pain, je resterais toute la journée assis devant les maisons. »

Bat parla jusqu'à l'aube, la rosée lui mouillait les cils.

« J'aurais peur si je rencontrais un saint dans la pinède : ils cheminent les yeux fixes et même aux fleurs ils rappellent que la mort est proche. Si au moins on pouvait marcher à leur côté en sifflotant des refrains, en écoutant l'écho : ladéridéra. Mais ils ne veulent pas.

« Ils ne m'aiment pas : je les laisserai frapper pendant des heures à ma porte, puis partir en maugréant dans le noir.

« Si la mort les saisit dans les petits chemins de campagne, un halo de lumière les ceint et les colombes interrompent leurs voyages. Alors voient-ils les cieux s'entr'ouvrir et s'avancer chrysanthèmes et lys ailés. Que suis-je pour les saints ? Poussière, et poussière mes enfants. Adressez-moi un regard, dites-moi quelque chose, vous devriez connaître mon nom, je penserai à vous-même les soirs d'été.

« Je voudrais bâtonner les hommes. Je les ai vus courir sur un fil tendu dans le vide, descendre dans des abysses. J'en ai vu qui n'avaient pas de jambes, pas de bras, le visage d'un était tout une croûte.

« Quand ils reviennent des obsèques, ils déchirent leur costume noir en criant : « Je vis! », ils se roulent sur le parquet, puis mangent en tremblant un bout de pain et disent : « Je mange du pain », ils boivent un verre d'eau en s'écriant : « Je bois de l'eau. »

« Un jour, je me tenais sur une colline, la vallée s'étendait à mes pieds. L'air était si pur que je voyais les clochers des moindres villages. Un train passa sur un pont, avec un panache de fumée. Je dis : « Pont, romps-toi. »

« Seigneur, châtie-moi pour cela, je le mérite, arrache les ongles à ceux que j'aime, mais fais que je ne me réveille pas, une nuit, au cri d'un inconnu surgissant au seuil de ma chambre.

« Mets-moi sur un bûcher, hier j'ai regardé de travers un homme qui m'a heurté. Nos regards se sont heurtés, il y avait de la haine, et voilà que je ne me rappelle plus sa figure : en ce moment même, une femme lui caresse peut-être les cheveux, tandis qu'il regarde le ciel, et que ses enfants grimpent sur ses genoux.

« Ce matin, métamorphosé en cygne, je possédais les épouses de mes camarades.

« Demain, hélas, je me réveillerai peut-être avec des

pattes de hérisson. Je fuirai dans la forêt et me cacherai parmi le feuillage, loin de la voix des hommes.

« Comment osé-je regarder mes enfants? Essayons de les considérer un moment : leurs yeux reflètent mes traits. J'ai peur que mon visage se couvre subitement de longs poils, et qu'ils se sauvent, bouleversés.

« Qui vaut mieux que moi? J'ai vu les mains d'Antonio, de Paolo, toucher les chairs d'une jeune fille. Ils sont dans la chambre rose. Regardez le visage d'Antonio, c'est le héros qui vainc le dragon. Maintenant, ses lèvres dénouent les seins de la jeune fille, et il s'écrie : « Donnez-moi une barque, que je traverse l'océan. »

« Qui vaut donc mieux que moi? Hier dans la nuit ils m'ont vu dans une certaine attitude, mes yeux grimpaient le long du dos d'une femme. Mais ils vont se cacher derrière une porte afin de glapir, ils ne parviendront plus à arracher leurs mains du sol.

« A présent, les voilà qui ronflent.

« Quelle heure est-il? — demandent-ils, en se réveillant près de la femme. Le bon, le méchant disent cela. Puis ils se rendent à leur travail.

« Devant la porte du bureau, un homme très grand questionne tout le monde : « As-tu pris de la joie cette nuit? Et toi? Et toi? » Ils répondent tous non. Alors le géant en saisit un par la poitrine : « Tu as pris de la joie! », « Non », hurle le barbu. Puis, dans la poigne de l'autre, il raconte. Et tout le monde éprouve un peu de dégoût et un peu de plaisir, le barbu est lapidé.

« Pendant des années et des années, j'ai pris mon tramway à cet arrêt. Je le voyais déboucher à un coin de rue, au loin, je n'étais jamais allé là-bas. D'où venait mon tramway? Quand, l'hiver, il surgissait de la brume, je disais : « Il vient de... »

« Un soir, comme je l'attendais, je m'en allai paresseusement jusqu'au coin, c'était il y a quelques soirs, et

je le laisse passer. Il s'arrête là où je le prenais d'ordinaire, puis repart. On aurait dit un autre tramway. Je prends place dans un petit café, au bord de la rue. Je vois maints couples, un vieillard, une petite fille, il arrive même un monsieur que tout le monde salue : M. Brans. Les clients se connaissent entre eux, ils savaient quantité de choses les uns sur les autres. Ils ne savaient pas que si j'étais retourné dix, vingt fois dans le petit café, ils m'auraient salué et un client de passage aurait entendu dire : « Bonsoir, Monsieur Bat. »

« Si j'étais même allé dans le bar de l'autre arrêt, quelqu'un m'y aurait dit, au bout d'un peu de temps : « Bonsoir, Monsieur Bat. »

« Ces inconscients eussent mérité que je ne remarque point leur petit café, ils se pavanaient comme s'ils étaient seuls sur la terre. Mais je m'éloignerai en catimini et ils n'auront pas le temps de me graver dans leur mémoire.

« C'est hélas! moi qui ne les oublierai plus, mon tramway, dans la brume, ne viendra plus de... »

« Il nous faut remémorer trop de choses. Je dois me rappeler un mouchoir vu dans un pré, le nez de Carlo, les couleurs du feu d'artifice, ma traite. Ah, ma traite, l'échéance tombe dans un mois. Je ne pourrai pas la payer. Je courrai, je tire la langue, mon cœur se fêle, je suis tout prêt à marcher un verre sur la tête, tout cela ne sert à rien : à partir de ce jour, il me faudra raser les murs. Pourtant, gosse, je sautais par-dessus les fossés et ma mère m'embrassait. Personne ne m'avait jamais dit : « Tu auras des traites à honorer. »

« J'ai vu, autour d'un homme, une foule immense. Ils fixaient la grande horloge. Dans une heure, dans dix minutes, dans cinq. L'homme pleurait, bien que tout le monde le dévisageât haineusement. L'heure sonne, il ne peut pas payer, tente de fuir, mais on le rattrape et on lui arrache les cils. Où était donc sa mère? Les anciens interviennent. Le créancier agite le papier à l'instar d'un drapeau et on le porte en triomphe, même les rois sourient avec bienveillance. »

UNE FAMILLE

Soudain, une merveilleuse voiture apparaît auprès de Bat. Bat était ravi, il n'était plus intimidé par le Seigneur. Il conduisait la voiture à une vitesse folle, riant et chantant. Dans le voisinage du bureau, il passe devant Dod et le couvre de poussière. Ses amis le voient, Evans, Matter, et ils blêmissent.

Maria et Bob se ruent dans la voiture en hurlant.

Une, deux, cent fois, Bat retourne devant le bureau, jusqu'au soir, où il sent sa lassitude et a envie de pleurer.

Il arrête la voiture dans une rue déserte : Maria et Bob se sont endormis.

Un homme, une femme, un enfant, dit Bat. Une famille.

Personne ne songe à Bat, à Bob, à Maria. En Asie, un million d'hommes rêvent d'une forêt.

Il sent que ses ongles poussent avec robustesse. « Je suis Bat, taille un mètre soixante-dix, bouche régulière... je hais M. Dod. »

Il crie très fort : « Dod, Dod. » La pluie emporte sa voix. L'angoisse le gagne et il étreint ses chéris, il a juste le temps de découvrir l'effroi dans les yeux à peine ouverts de Bob.

Des oiseaux planent lentement sur les eaux.

Une fois, une nuit de mai, les mers recouvrirent doucement la terre.

D'innombrables planètes brillent.

Dans un coin du ciel, une onde sonore tourne autour d'un nuage : Dod, Dod, — jusqu'au moment où elle le brise en frôlant l'aile d'une cigogne.

LES PIERRES ONT UNE AME

Rien n'est arrivé, les eaux n'ont pas quitté les mers, Bat est vivant; il ne serait décédé pour de bon que s'il avait pu revenir au monde l'espace d'un instant, afin de reconnaître qu'il était vraiment mort.

Où avons-nous laissé Bat? En ce moment, il doit s'arracher les sourcils, ne croyez-vous pas qu'il se livre à des occupations importantes? Si c'est l'hiver, il a froid, l'été, il a chaud. Il suffit de ne pas se soucier de lui pour qu'il devienne l'homme le plus normal du monde, tel le lieutenant Calvis. Hélas? il m'a suffi de dire le lieutenant Calvis pour que ce lieutenant, par enchantement, se mette à exister.

Venez auprès de moi, unissons nos forces pour penser que les pierres ont une âme. Nul d'entre vous ne parvient à me répondre, même s'il se roule par terre en hurlant : vous mourrez sans le savoir.

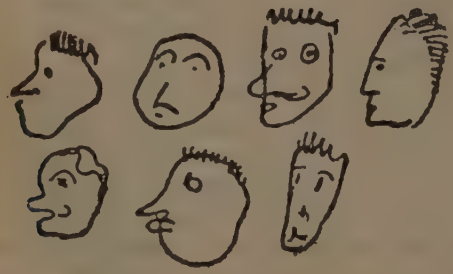
Quand je parle, vous levez la tête, d'aucuns m'écoutent les yeux écarquillés, en tremblant, mais le brouhaha recommence ensuite sur la terre, il y en a qui renouent les lacets de leurs souliers, il y en a qui tapent sur l'enclume. Vous ne sauriez vous comporter autrement, moi-même qui vous réprimande, je perds des heures pour choisir un faux col. Je ne vous regarderai donc jamais avec mépris, il me sera plus facile d'être agacé par vos petits défauts : hier j'ai justement reproché à un passant de gratter un mur. Ce serait quand même bien qu'au moins pendant un jour nous ayons tous la même pensée : les pierres ont-elles une âme? Cela vous humilierait. Vous nourrissez l'espoir d'être différents de moi et quand vous avez le sentiment de me ressembler, vous courez dans un coin et vous dites : je pense à... je pense à Carinni. Vous vous figurez qu'à ce moment-là personne ne pense à Carinni.

Regardez, je dessine ici, comme je peux, un visage. Que de choses échafaudées sur son compte, lui-même,

s'il se contemplait, en échafauderait. Il s'appelle Braun,

il est bon ou méchant. Ainsi, dans la vie, vos eux happent des inconnus dans la foule, ah! quel labeur! matin et soir, ceux que nous voyons, même en rêve, ceux dont nous parlons et entendons parler. Les autres n'existent pas pour vous, tel Bat en ce moment même.

Dans la rue, il arrive que les rois rencontrent un père qui leur présente une requête. Du palais royal, ils écriront pour avoir chaque année de ses nouvelles, ils lui écriront à son nom, à sa longue adresse... L'excellent Braun, ce père, ils sont pareils à Bigi que voilà pareils aux cent mille pères qui deviendront poussière et ne rencontreront jamais un roi, pareils à tous ceux qui sont en train de jaillir de cette feuille blanche, ah! combien! aidez-moi...



Voilà une seconde, ils n'existaient pas, vous auriez passé toute votre vie à les ignorer. Maintenant, les voilà, et vous les regardez, avec la plus grande curiosité, mais ils ne méritent pas plus votre curiosité que ceux qui ne sont pas encore venus au monde.

Vous ne m'aidez pas.

Vous préféreriez savoir si la comtesse de Melun était petite.

J'ai connu Kiff, qui s'intéressait à un ecclésiastique. Il commença un jour, à 13 heures, et il ne lui fut plus

possible de s'arrêter. Il s'intéressa à lui jusqu'au moment où il le vit décéder. Il s'aperçut qu'il était devenu vieux, qu'il avait gâché sa vie : en effet, en tournant son regard autour, il vit qu'il aurait plutôt pu s'intéresser à un autre ecclésiastique, qui apparaissait justement sur la place, ou à ce vieillard à sa fenêtre.

Reconnaissons-le, il est des êtres étranges. Vous dites : « Il y a un homme qui avale des sabres! » Ou, avec stupéfaction : « A Riga, il y a un homme qui... » Or, c'est Milan que vous habitez. Voyez comme c'est facile : « A Milan, il y a un homme qui... »

De quel droit vous tiens-je ce discours? Un autre pourrait le faire, et moi, je me trouverais à votre côté, si l'autre avait seulement commencé une minute, que dis-je, une seconde avant moi.

D'après vous, je ne vous parle ainsi que pour vous rendre bons. Non : lorsque je vous quitterai, si quelqu'un me fait une marque de craie dans le dos, je ne lui pardonnerai pas si aisément que cela.

Mais en ce moment j'éprouve le besoin de parler aux hommes, comme cela ne m'est jamais arrivé : aux hommes, non à Paolo ou à Antonio, et je ne me laisserai pas distraire par les pores de la peau de Zan ou la chevelure de Das. Aux hommes, ainsi que ce jour où je ne me reconnaissais plus : j'étais un homme, non un chameau, pourtant je m'avisai que je ne me voyais plus. Je m'étais toujours vu, et voilà qu'il y avait subitement un hiatus dans mon souvenir, au moment même où je disais *montagne*. Situation angoissante et belle : vous vous touchez, vous chantonnez, afin de ne pas vous égarer, néanmoins, l'espace d'un moment, vous réalisez que tout, au monde, est possible.

Si je devais choisir mes auditeurs un à un, je ne prendrais pas ceux qui ont beaucoup souffert, ou qui ont vécu intensément, je ne saurais pas quoi dire de neuf à ceux qui pendant de longues années, dans leur château, ont pleuré la perte de leur fortune.

Je voudrais des hommes pareils aux enfants morts aussitôt après leur naissance : ils ont ouvert les yeux, un

rayon de lumière, l'air envahit leur rose poitrine, après quoi ils ferment les yeux pour toujours, et leur esprit, sur la terre, passe comme le vent sur la terre. Ils n'ont pas eu le temps de dire *bras*. Les voilà maintenant emportés çà et là, à l'instar du pollen, mais ils ne sont pas fleurs, ils sont hommes.

Je les rassemblerais sur une grande plage, je leur parlerais des choses qui existent dans l'espace et qui s'appellent... comment s'appellent-elles? Si différentes de toutes les autres choses, il n'existe même pas de mots pour les définir : c'est pourquoi je ne saurais même pas les imaginer.

Eux aussi, ils pensent à ces choses-là : mais ils sont plus légers que moi, ils n'ont pas Padoue, Xerxès et la peau des gants à se rappeler; ils me comprennent, mais ne peuvent rien m'expliquer, car ils ne connaissent pas mes paroles, et moi je ne connais pas les leurs, d'ailleurs ils n'ont point de paroles.

Au moindre bruit, ils disparaîtront, je demeurerai seul; je marcherai sur l'herbe humide jusqu'à atteindre la zone de lumière qui sépare la prairie du ciel.

En chemin, je dirais : « voici mon œil », et je le jetterais dans le ru, « voilà mon nez, voilà mes oreilles », et je les jetterais dans les fossés. Je resterais sans sens, mais à quoi bon les garder, je ne réussis à voir que les nuages et la Grande Ourse, c'est tout.

« Il y a les héros, — dit C. B. — Ils ne sont pas Zan, ils ne sont pas Das. »

Je pose moi aussi la tête sur leur poitrine et m'assoupis avec sérénité. C'est vrai, ils ne ressemblent à personne, ils se ressemblent entre eux, comme les astres. Ils mangent pourtant, j'en ai vu un qui fourrageait dans sa bouche avec un cure-dent; je lui demandai quel jour nous étions de quel mois, il me répondit tel samedi de juin. Mais sa voix était tromperie, ainsi que le visage que nous découvrons dans la lune.

Je devins son camarade, nous nous promenions au bord de la mer. Il lui arrivait de disparaître pour devenir eau ou coquillage.

Un jour, nous prîmes un bateau, et, à force de rames, atteignîmes une plage où le sable était blond et léger. De grosses tortues sortaient de l'eau, et, comme nous jouions au milieu des vagues, nous vîmes surgir des êtres humains enveloppés dans des cagoules. Ils approchaient à pas lents : leurs yeux trouaient leurs rudes capuchons. La terreur me saisit, et, pardonnez-moi, mais voilà que je n'ose pas prononcer le nom de leur maladie, il commence par un *l* et finit par un *e*. On m'avait raconté qu'en Orient un millier d'entre eux avaient été jetés vivants dans une fosse et recouverts de chaux.

Mon compagnon aussi pâlit. Nous retournâmes rapidement à notre bateau. Sur les récifs, les malades, on aurait dit des troncs d'arbres, mais leurs yeux voyaient notre front, les canaux d'une feuille, leurs pensées volaient sur l'eau en même temps que les miennes et celles de mon compagnon.

Ma mère est pareille à vous. Elle me sourit, elle saute encore comme un cabri pour me divertir.

Quand notre petit chien mourut, elle se cachait derrière la porte pour imiter pendant des heures et des jours ses aboiements, afin que je n'apprenne pas qu'il n'était plus.

Bonsoir, maman, tu es comme la mère d'Atten. Je voudrais disparaître après toi, afin de ne pas te voir pleurer sur mon corps. Un an plus tard, tu sortirais, maigre et muette, et les gosses finiront par se moquer de toi. Mais tu es pareille à la mère de mon voisin Rem, aussi bonne qu'elle.

Maman, je voudrais être ton ombre; mais non, je peux aller dans les Alpes et toi dans le désert. Si je n'étais pas venu au monde, tu m'aimerais quand même.

Il n'y a que moi qui sache ce qu'il m'en coûte de te dire, en te regardant, que tu es comme la mère de Rem ou de B...

A ces paroles, ma mère m'embrasse, me secoue, dit

combien cela fait de doigts comme ça, elle a peur que je sois hors de moi et ses cheveux blanchissent du coup. Pour ne point l'effrayer, je vais me mettre à faire une division :

1230	12
30	102,5
60	

Et maintenant elle me contemple, apaisée, elle sèche ses larmes d'un geste rapide, en voyant que la division est exacte.

Tout en m'écoutant, chacun de vous s'est accroché à ses affaires, l'un caresse ses chaussures, l'autre serre sa propre image contre sa poitrine.

Mais dès que je m'éloignerai, avant même que le son de mes paroles s'évanouisse, tout redeviendra comme auparavant.

Je m'en vais, vous trouvez que je déraisonne. Au lieu que Bat est des vôtres. Ecoutez-le, il revient, vous pouvez reconnaître le bruit de ses pas. Moi non plus, je ne puis pas l'oublier, moi qui voudrais descendre dans ma tombe sans le poids d'une date.

Le Seigneur de l'Heure

par ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt.

Le 21 septembre 1576, entre la première et la deuxième heure du jour, Jérôme Cardan se détacha à demi du sommeil, à moins que le sommeil ne s'éloignât progressivement de lui avec une lenteur délicieuse et prudente, comme pour ménager la transition, souvent si dure, du réel au songe et lui éviter les déchirements pénibles, surtout quand l'heure de la vieillesse a sonné et que tout réveil approche l'homme de sa mort. Etat délicieux, bien qu'assaisonné d'une sorte d'angoisse inexprimable, qui en augmente le prix. Des anneaux petits et transparents, dorés ou argentés, s'engendraient les uns les autres à l'infini. Ils montaient lentement du pied du lit, naissaient à droite, s'épanouissaient en demi-cercle, construisaient au zénith de la chambre, une arche brillante, d'un scintillement sans repos; ils s'effaçaient sans cesse et se recomposaient de leur évanouissement même, puis ils descendaient vers la gauche en perdant peu à peu de leur éclat, de leur puissance de résurrection, et se fondaient, près du carrelage, dans une obscurité animée encore de frissons et d'éclairs; ils échappaient enfin, entièrement, à la vue de celui que l'on ne peut considérer tout à fait ni comme dormant ni comme éveillé et qui s'abandonnait à la jouissance de ce spectacle indicible, que les pédants, je crois, qualifient d'hallucinations hypnogogiques.

Jérôme Cardan se retourna faiblement sur sa couche et tenta d'ouvrir ses yeux fermés aux trois quarts, de soulever ses paupières, qui pesaient lourd, sans y réussir, sans y vouloir réussir peut-être. C'était un vieillard assez

maigre, dont saillaient les tendons du cou; il avait un nez fortement busqué, des cheveux fournis, crêpelés, poivre et sel, une courte barbe à deux pointes, de la même couleur; le bruit de sa respiration approchait sinon du ronflement, du moins du ronron des vieux matous qui, rassasiés de jours, digèrent avarement leur reste. Comme il faisait encore chaud en ce mois de septembre, et à Rome, où l'automne possède encore de l'ardeur, il avait rejeté ses couvertures et un rayon de soleil, insinué par un trou de contrevent, frappait son genou, vieux miroir bombé qu'avaient culotté les ans; un autre éclairait l'ongle reverbérant, ourlé de noir, de son orteil.

Des bruits montèrent de la rue; roues d'une charrette, cris d'enfants, sabots d'un cheval, bribes de chanson du passant que grise un matin de sa jeunesse. Jérôme Cardan négligeait d'entendre; il refoulait aux abîmes d'un monde hypothétique, improbable, ce qui aurait pu le divertir de lui-même et de son univers personnel, dont il se nourrissait avidement avec une gloutonnerie nonchalante qui s'ignorait et s'accroissait de son inconscience. Les anneaux se déduisaient et se détruisaient, mouraient et reprenaient vie et consistance mouvante, magiquement, pareils à ceux d'une cotte de maille que l'on déploierait au clair de lune et qu'agiterait le vent, par une nuit un peu fabuleuse. Et ils dessinaient, ces cerceaux, non, ils évoquaient plutôt, de leurs miroitements et de leurs moires, des formes singulières et des paysages étranges : citadelles, palais, forêts épaisses et pourtant impondérables, corps chimériques d'hommes et d'animaux monstrueux à la fois diaphanes et pesants, champs et montagnes, armées de soldats en marche, foules stagnantes, théâtres monumentaux pleins d'or, de danses immobiles et de musiques muettes, que sais-je encore? Des trompettes visaient le ciel de leurs pavillons étincelants; les joues s'enflaient d'un souffle inépuisable, mais aucune sonnerie ne se répandait dans l'air tissé d'anneaux; et ce silence tumultueux, strident pour ainsi dire, emplissait l'esprit d'une sorte d'épouvante stupide et pétrifiée.

Songes anciens, depuis près de trois quarts de siècle

oubliés, bannis et qui ramenaient Jérôme Cardan à son enfance. Alors, à l'aube, ils le visitaient, avec une assiduité quotidienne. Ils lui revenaient maintenant, comblant ce grand espace de temps sans mémoire, présages de quels bonheurs ou de quelles catastrophes? Et une femme, comme jadis, qui n'avait pas même entrebâillé la porte, qui semblait avoir traversé les murs, se tenait debout près de sa couche, puis se penchait sur lui. Une femme assez forte, avec une ombre de moustache à la lèvre, aux yeux d'un noir velouté, baignés de tendre sollicitude. Sa tante, ou sa mère, ou une servante campagnarde? Il n'aurait pu en décider. Elle sentait encore le sommeil des chairs grasses; ses seins surtout en accumulaient et en dispersaient l'odeur : « Mon petit, murmurait-elle, dors-tu? Pourquoi gémis-tu? Vois-tu quelque chose qui t'oppresse? Réponds, petit, réponds. » Jérôme pensait : « Si j'ouvre la bouche, j'offenserai cette magnificence; elle se vengera et ne me permettra plus de jouir d'elle; ces fleurs immenses et sans prix, ces grands oiseaux bariolés, ces palais de féerie, ces cavalcades se fondront en brouillard. » La femme reprenait : « Que regardes-tu, mon ange, et si attentivement? Quelles images du paradis ou de l'enfer? Parle. » Mais Jérôme, pour ne pas perdre ce spectacle d'anxiété et d'enchantements, sensible à toute syllabe inopportune et merveilleusement fragile, que le moindre choc pouvait briser, se pelotonnait en lui-même, tendait toute sa volonté de préservation autour de ces manifestations des empires à lui réservés. La femme disparaissait; sa forme se diluait en même temps que s'éloignait son odeur chaude, amicale et humaine. L'enfant se retrouvait seul, en compagnie de ses rêves. Et cela durait encore un moment, non mesurable par nos sens et nos horloges. Enfin, soudainement, perché sur une branche qui n'appartenait à aucun arbre, un coq gonflait son jabot, le coq rouge du matin, celui qui commande aux hallucinations annelées de se dissiper, celui qui ordonne aux hallucinations solaires, que nous nommons le réel, de naître. Il gonflait son jabot, ouvrait le bec et claironnait d'une façon menaçante; mais aucun cocorico ne

sortait de sa gorge; il criait des mots de colère, inaudibles, qu'il scandait de tout son corps, et ce mutisme véhément, comme celui des trompettes, avait quelque chose de plus terrible que l'éclatement et le fracas. Ainsi se préparait autrefois, au temps de l'enfance, le plein réveil, et cet enchaînement de mirages sonores ou visuels, en vacances depuis plus de septante années, recommençait aujourd'hui. En pouvait-on tirer des présages?

Jérôme Cardan se dressa sur son séant, un peu hagard. Il fouilla de l'œil la pièce encore sombre, à cause des fenêtres closes. En face de lui s'arrondissait l'orbe d'une lune pâle, luisante et précise. Il lui suffit de passer la main devant ses paupières pour que l'astre intempestif s'ensevelît dans le mur et ne l'importunât plus absurdement, au défi de toutes les lois de la physique et de la raison. Il se leva péniblement, chaussa ses mules fort défraîchies qui traînaient en désordre et qu'il eut quelque mal à trouver; il grognait de confuses malédictions en rabattant au dehors les contrevents des deux fenêtres. Il y mit un moment; le moindre effort lui coûtait une fatigue immense, le pompait. Le jour entra d'un coup, impérieusement, comme chez soi; il n'a pas la politesse de la nuit, qui s'annonce et ménage; il règne en tyran incommode. La chambre ne possédait plus de mystère; tous ses recoins étaient évidents. Un coffre comblé de manuscrits précieux, écrits en latin, fruits d'une vie riche, diverse, curieuse et fertile, avait besoin de toute son obstination pour se défendre de l'investigation de la lumière, pour protéger les secrets de l'expérience innombrable de son maître, de ses méditations, de ses illuminations, le tout couché par écrit, classé et broché. Jérôme Cardan caressa le coffre au passage, d'une paume tâtonnante; la solidité du chêne, la complication des ferrures le rassuraient. Il avala une longue gorgée d'air, la restitua lentement, d'une bouche étroite, en cul de poule et se sentit enfin rejeté hors de ce soi-même intime que couve le sommeil, réintégré à l'univers trivial. Une voix, qui n'était peut-être pas la sienne, qui lui ressemblait cependant à s'y méprendre, répéta, au fond de lui : « 21 septembre 1576... 21 septem-

bre 1576... » Cette date contenait il ne savait trop quoi de comminatoire et de solennel. Et une autre, mince et flûtée celle-là, haute et prodigieusement ténue, lui donna la réplique : « Splendeur, chantait-elle, splendeur! » Elle prolongea la dernière syllabe, décroissant avec une continuité si parfaite qu'on ne pouvait discerner si elle s'était tue, si elle résonnait encore ailleurs qu'au profond de la mémoire de l'oreille. Puis elle rebondit au moment même où on la jugeait définitivement éteinte, explosa comme un verre très fin lancé contre un mur de pierre, s'émietta en une poussière de rires aigus et cristallins.

« Oh! grogna Jérôme Cardan, oh! mon Démon, mon petit Démon familier! Où es-tu? Où te caches-tu? Je te somme de te dévoiler, de t'affranchir de cette clandestinité qui me nargue, à laquelle te condamnent peut-être quelque loi, quelque pacte. Mais non, ta malice seule t'y enferme. Allons, mauvais plaisant, obéis. Tu ne te moqueras pas toujours de moi, tu ne m'engeanceras pas pas sans fin. Un jour ou l'autre, lutin, ange ou diable, il faudra que ce jeu cesse. Je t'y obligerai, par la violence s'il le faut. Oui, ma puissance saura venir à bout de tes fuites éternelles, de ton habileté injurieuse à n'être nulle part.

— Eh! eh! ta puissance, Jérôme, ta puissance... Quel orgueil! Y songes-tu? Employer un vocable pareil quand tu t'adresses à moi! Y songes-tu? Bon pour les hommes, tes frères, ce vocabulaire-là. Et encore? Pour ceux qui s'y prêtent, qui t'admirent, qui admettent ta... ta... enfin ce que tu nommes sans modestie ta... *splendeur*. Ta splendeur! Ah! ah! On n'a pas si souvent l'occasion de se faire une pinte de bon sang! Non, ne m'interromps pas. Oui, bon pour ceux qui s'y prêtent; et pas trop nombreux, les pauvres! Va seulement parler de ta puissance, de ta splendeur, à ton ami Tartaglia le Balafré, au Collège des Médecins de Milan, aux docteurs de l'Université de Bologne, à Scaliger et Camusio, ces deux farouches défenseurs d'Aristote et de Galien, aux infâmes qui t'ont haï et piétiné, qui ont poursuivi la condamnation de ton fils innocent afin de t'atteindre à travers lui, de te tuer plus sûrement par

le désespoir que par la hache du bourreau, à tant d'autres, dont le dénombrement durerait des heures. Et, pour conclure, à ces Messieurs du Saint-Office, à ces prêtres acharnés...

— Assez, assez, Esprit tourmenteur! Je te répliquerai, Je te confondrai. La liste de mes amis, de mes disciples, des publicateurs de ma gloire comblerait un livre et des jours. Christophe Schluessel, de Bamberg, Daniel Barbaro, patriarche d'Aquilée, Jérôme Monteux, médecin du roi de France, Hiéronymus Bock, dans son Kraueterbuch... Mais je t'épargne une énumération innombrable qui nous fatiguerait tous les deux, et sans convaincre peut-être ton incrédulité entêtée... Ah! ah! je t'ai cloué le bec, réduit à quia. Tu ne souffles plus mot. Où es-tu? M'aurais-tu quitté? Non, non, ne me quitte pas. J'ai besoin de toi, même si tu me harcèles et me piques. Où te caches-tu, malicieux? Pourquoi toujours te dérober?... »

Cardan fouillait la chambre du regard et de la main. Ce génie familier, il n'ignorait pas qu'il ne le verrait jamais, sauf à l'heure de la mort et il ne pouvait s'empêcher d'essayer de l'attraper, au moins de l'œil. A deux reprises il avait eu l'impression, peut-être illusoire, de le discerner parmi les figures indécises qui flottent dans l'espace ou se dissimulent aux encoignures. Le discerner, c'est beaucoup dire, plutôt entr'apercevoir son ombre sur un fond de pénombre ou, plus exactement, sa projection, son contour à peine lumineux sur un écran de ténèbres. Car la nature de ces êtres agit au rebours de la nôtre et des choses de notre univers; tandis que nous offusquons la clarté, ils peuvent éclairer la nuit. Mais impossible de garder en soi la trace de cette forme; elle se refusait à l'enregistrement, exigeait de vivre indépendante, n'admettait aucune chaîne, même de simple souvenir, aucune limitation, même dans une pensée étrangère, à sa liberté.

Jérôme Cardan, à bout de forces et d'équilibre, glacé, suant, exténué, chavirant, lâcha bientôt ses mules et s'appuyant au mur, au coffre et à la table, regagna sa couche. Il l'escalada péniblement, étendit ses jambes que raidissait l'âge et ferma les yeux. Ainsi défiait-il, mieux

que debout, les années, leur usure, sa faiblesse extrême et avait-il licence de croire au bon huilage de ses articulations, au fonctionnement sans rupture, seulement ralenti, de ses organes et à leur possibilité de récupérer quelque vigueur. Comme allégé de son corps, délivré de la pesanteur et du temps, qui coule plus aisément autour d'une carcasse horizontale et allongée dans son fil, il se donnait le loisir et la commodité d'une réflexion imprécise, illimitée, englobant tout et ne touchant, du moins sauf par accident et chance rare, rien de bien déterminé.

◆

Ses paupières, que pénétraient le jour, le soleil argenté d'une belle matinée d'automne, de veille d'automne pour parler plus rigoureusement, ses paupières closes étaient, à son regard prisonnier, d'un rose délicat, charnel. Jérôme Cardan admirait qu'à son âge elles ne se trouvassent pas opaques et racornies, desséchées, minéralisées, qu'elles possédassent encore cette transparence vasculaire; décidément la nature ne nous malmène pas inexorablement, elle a parfois des gentillesses imprévues et des égards que nous méritons à peine. Le souvenir l'effleura d'une petite courtisane, potelée et charmante quoique sordidement intéressée, au sourire d'une grâce angélique, sauf quand elle marchandait ses faveurs, supputait le profit, guettait l'argent et poussait l'enchère. Alors ses lèvres se serraient, devenaient de corne et ses yeux d'acier. Mais cela passait vite, et elle aimait le plaisir, surtout fructueux.

Oui, courtisane de Milan, ou de Venise peut-être. Il touchait à sa trente et unième année quand il l'avait rencontrée, au terme de cette longue impuissance qui avait désolé dix ans de sa jeunesse et que lui avait value la conjugaison, funeste aux parties sexuelles, de Jupiter ascendant et de Vénus dominante dans son ciel de naissance. Avec cette femme il redécouvrait l'amour physique, le seul qu'il eût encore connu et estimé. Et non sans excessive dépense ni sans quelque déception. Le fornica-

teur contraint par la nécessité à demeurer chaste se forge, comme le moine continent, des illusions sur les délices de la chair, les amplifie et les exalte démesurément; la copulation ne remplit pas souvent ses chimériques promesses, trop longtemps mûries et aiguisées dans la mélancolie de l'inaction. Jérôme payait son tribut à la réalité; il payait aussi, et sans compter, dans l'ivresse de sa virilité reconquise, pour ramener le sourire, le désir, les fossettes, la détente, le rire bleu tendre de l'œil sur le visage de cette fille dont la beauté, les prévenances, la participation personnelle à la volupté exigeaient une bourse bien garnie et l'assurance du lendemain. Comment lui faire grief d'une cupidité légitime qu'on pardonne aux poètes, race prodigieusement rapace et experte à tirer de l'or de ses fièvres, de ses étreintes, de ses désespoirs, de sa foi, de sa terreur de la mort, de ses platoniques fidélités et de ses inconstances priapiques, de l'héroïsme qu'elle pratique peu mais insuffle abondamment? Oui, une chevelure de cuivre à reflets rouges et le reste du poil à l'avenant, un peu plus sombre toutefois, dans une carnation de lait et de lys. Elle se nommait... Giovanna, je crois. Non, j'en suis sûr, Giovanna. Rien ne l'étonnait, ni mes ardeurs, car j'en étais à l'adolescence, à cause de cette fatale interruption de mes pouvoirs, et je brûlais de rattraper le retard, ni mes divagations, ni mes exigences brutales ou singulières, où ne s'épuisaient ni mon appétit de curiosité, ni les complications d'expériences où je tentais de réaliser les caprices de mes songes, du temps de mon infertilité. Pauvre Giovanna! Pourvu qu'on la rétribuât généreusement elle se pliait à tout; et elle avait gémi et roucoulé sous tant d'hommes qu'elle en perdait le sens de la variété, le goût de la discrimination; il n'existait pour elle qu'un seul mâle, innombrable et anonyme, un seul sexe porté, brandi par une multitude de comparses dont je ne représentais qu'une des unités interchangeables. Parfois, aux moments de relâche, je la caressais doucement, sans mot dire. D'elle, que me demeure-t-il, en dehors de la couleur de son poil et de sa peau, de son parfum de violette et de safran? Le lobe

de son oreille. C'est cela. Le lobe charnu que traversait la lumière du soleil, ce lobe délicatement rosé et abricoté. Ainsi mes paupières, aujourd'hui. Vieillard ossifié, accablé de douleurs et d'injustices, le monde m'apparaît comme le lobe de l'oreille de Giovanna, comme un fruit délicieux. Ah! j'avais raison de le constater, il arrive, à de rares occasions, que la nature fasse les choses, en use avec une courtoisie raffinée. Croit-elle ainsi racheter son iniquité foncière, sa cruauté, ses gaspillages, ses massacres, sa déraison? Qui le démontrerait? A moins, ma foi, que l'Ordonnateur Suprême, l'Unique, consterné à ses moments de lucidité des vices et des abus de sa création, n'éprouve quelque scrupule, quelque remords et le besoin de réparer... Mais non, hypothèse impossible. Grâce à Dieu, je suis athée.

Chut... Plus bas, Jérôme. Les murs ont des oreilles, et ces Messieurs du Saint-Office, le bras long. De la prudence. S'ils t'entendaient, tu n'y couperais pas de quelques interrogatoires, investigations indiscrètes, interdictions diverses, captivités inconfortables, abjurations humiliantes. Les deux ou trois cardinaux intelligents qui te protègent et ne partagent pas les préjugés de l'Inquisition auraient du mal à te tirer de ce mauvais pas; tes incartades finiraient par lasser leur bienveillante intelligence, la civilité de leur tolérance. Et même le Saint-Père hésiterait à se compromettre. Souviens-toi, Jérôme, que l'Eglise est plus catholique que le Pape et que celui qui commande un corps si vaste et minutieusement organisé devient peu à peu esclave de sa masse et de ses rouages. La liberté veut le mystère.

On toqua à la porte. Jérôme Cardan, à demi aveugle et aux deux tiers sourd, insensible à l'extérieur, noyé, déployé et noué en soi, ne répondit pas. On retoqua, puis on entra bravement, sans plus de façons. Marta apportait le déjeuner sur un plateau. Matrone quinquagénaire au menton râpeux, à la lèvre moustachue, elle poussait devant elle deux promontoires tremblants de mamelles et un fumet axillaire qui la précédait en ondes, qui chassait sans recours les restes d'imagination sensuelle, le parfum

de Giovanna insinué encore entre les frocs des moines, austères mainteneurs de la pureté de la foi, tondus, vigilants et peu lavés, le nez flairant toujours l'hérésie, experts à en provoquer la confession, impitoyables dans leur zèle à l'extirper.

« Dormez-vous encore, Monsieur? dit Marta. Il se fait tard. Ça ne vaut rien pour la santé, passé l'âge, de trop rester au lit. Un beau temps dehors, tout gaillard. Secouez-vous, Monsieur. Vous allez vous épaissir le sang. Voilà votre déjeuner. Si c'est pas pitié de s'acagnarder comme ça, de manger couché, de ne pas profiter de la température! Les derniers beaux jours, Monsieur. Je vous monte votre pitance. Même que mon lumbago me facilite pas les escaliers. Une espèce de rouille dans les reins; ça craque et ça élance à chaque marche. A la grimpée, on se débrouille encore, malgré le grincement. Mais la descente... oh! là là... Vu le poids du corps. A crier chaque coup. Je tremble d'y penser. C'est bien parce que c'est vous, monsieur Jérôme. Si ça concernait un autre, j'aurais pas le courage. Eh! là! Réveillez-vous... »

Jérôme Cardan ouvrit l'œil, le gauche, à peine. Marta, quand elle avait amorcé un monologue, ne possédait pas le pouvoir de conclure. Sa propre voix et l'écheveau de ses pensées, de la plus routinière abondance, l'entraînaient interminablement, dans un débit monotone, monodique, sans accent, d'un timbre à la fois blanchâtre et rocailleux, d'une redoutable vertu soporifique, où s'enchevêtraient et s'engluaient les vérités premières et les banalités incontestables. Elle nourrissait pour son locataire une admiration étonnée, à cause de tant de livres qu'il avait lus, et un mépris affectueux. Ces savants, les grimoires les tourneboulent. Ils ne savent pas se conduire. Des enfants, quoi! Mais celui-là, il sert à quelque chose, il guérit les maladies. A preuve le petit Donato, le fils de l'avocat, qui avait des convulsions et que les nerfs lui tiraient la tête en arrière, dur comme le fer. Monsieur Jérôme récite une formule, enveloppe le cou du petit d'un linge mouillé d'huile de lin et de lys, lui donne à gober une pilule de... oh! des noms de médicaments extraordinaires, difficiles à se

rappeler. Pas étonnant, n'est-ce pas? Pour soulager les maladies extraordinaires, les remèdes qui ont des noms ordinaires ne réussiraient pas. La bourrache, la camomille, pas question. Faut du latin et de l'arabe.

« Eh! Monsieur Jérôme, reprit-elle, sortant de son marmottement indistinct, intérieur, de ce flot confus et bourdonnant, articulant avec une netteté relative, eh! Monsieur Jérôme, comment qu'elle s'appelle la drogue de pilule que vous avez administrée à Donato, le petit de l'avocat, et qui l'a remis sur pied, tellement qu'il jouait le lendemain au chat perché, le pauvre mignon!

— Oh! Donato, murmura Cardan, Donato... »

Il tirait beaucoup de satisfaction de cette cure, opérée à la barbe de ses rivaux, de Luca Croce, le jaloux venimeux, et de Cavenago, le protophysicien.

« Oui, Donato. Il souffrait, Marta, d'un opisthotonos...

— Un opisto... Oh! oh! En avez-vous une caboche pour retenir ces mots-là! Et une langue... Mais les pilules de la drogue, comment qu'elles s'appelaient?

— Non, je n'ai pas ordonné de pilules à Donato. C'était, je pense, à Jacopo Bugati.

— Oh! l'un ou l'autre...

— Oui, les pilules de turbith et de diarob. Effet souverain.

— Turbith... Oh! Monsieur!... Et diarob... Dans cinq minutes j'aurai oublié. Même si je le remâche dix fois. Et vous n'auriez pas quelque chose pour mon lumbago? Quelque chose de pas trop mauvais à avaler ni de trop cher chez l'apothicaire.

— Nous verrons, Marta, nous verrons. Il faudra d'abord que j'établisse votre thème de nativité.

— Mon thème... Je ne dois pas en avoir, Monsieur. Une affaire de riche, de noble.

— Le plus humble en possède un. L'astrologie judiciaire s'applique à tous et non pas seulement aux Rois et aux Empires, comme le croyaient les Chaldéens. Mais épineux à construire selon les règles. La moindre erreur compromet tout. J'en ai fait l'expérience cruelle. Oui, tu me diras l'an, le mois, le jour, l'heure de ta naissance,

afin que je détermine si quelque planète néfaste, logée dans un signe hostile et défiant, ne règne pas sur tes lombes.

— Oh! Monsieur, si vous me soulagiez seulement. Avec tous les mots que vous connaissez, qui vous viennent dans la bouche au commandement, ça ne doit pas vous être bien malaisé... Mais n'allez pas vous laisser crever avant la cure; dites à votre sacrée planète qu'elle attende. Moi, je dois pas en avoir.

— Le Seigneur de l'heure, Marta. Nul n'échappe au Seigneur de l'heure.

— Bon, bon. Toutefois mangez, monsieur Jérôme, restaurez-vous. Voilà votre pitance. Une misère; pas de quoi sustenter une mauviette. Quatre quignons de pain trempés dans l'eau et une pincée de raisins secs de Crète. Une pitié. Et encore le jaune d'œuf d'avant, vous l'avez supprimé, vous n'en voulez plus. Pensez-vous subsister avec ce malheureux bouillon de clovisses ou d'écrevisses du repas du soir? Un bon rôti, une poitrine de veau farcie, un morceau de sanglier ou de chevreau, ça, oui, ça vous rétablirait vos forces.

— Je refuse la viande; je préfère le poisson. Une sole, un cabillaud. Ou du loup, de la vandoise. Les carpes, par malheur, mon mets de prédilection, manquent à Rome, ou n'y valent rien. De l'huile aussi, avec des olives. Mais il convient de se méfier de l'huile; elle possède une puissance surprenante, imprévisible; elle s'apparente à l'élément ardent caché dans les étoiles.

— Pas tant de paroles, Monsieur, et quelques coups de dents de plus, vous ne vous en trouveriez pas plus mal. Quoi que je vous fricote, et je m'y connais en tambouille, quoi que je vous mijote, même un plat à faire venir l'eau à la bouche d'un moribond, je parie bien que vous n'y toucherez pas, ou que du bout de la langue. A preuve, hier, les escargots à l'ail. Et ils avaient bien dûment jeûné pourtant, selon votre goût. A preuve, la semaine dernière, la fricassée d'anguilles, avec toutes les herbes de la Saint-Jean. Vous vous en montriez gourmand, pas plus tard que le mois passé. Et maintenant... Ah! ouiche!... Maintenant

tout reste au creux de l'assiette. Et, pour me tromper, des fois, vous cachez votre pâtée, vous la jetez. Mais j'ai l'œil. Voilà pourquoi vous ressemblez plus à un fantôme qu'à un vivant, que vous parlez si bas que je vous comprends à peine, que votre souffle semble toujours l'avant-dernier, que vos yeux regardent ailleurs. Tenez, Monsieur, si je ne vous estimais pas bon chrétien...

— Oui, Marta, tu peux le jurer. Prononce très fort cette affirmation véridique. Bien fort. Les murs ont des oreilles, extraordinairement délicates et sensibles à tout ce qui peut nous compromettre, nous conduire à la prison, à l'amende honorable, à la rétractation, à... à pis encore. Je frissonne d'y penser. Des oreilles en revanche, Marta, bouchées, sourdes à toute rumeur, à tout propos, à tout serment qui servirait le suspect, l'accusé, l'innocent, celui qu'ont calomnié les envieux, les médecins, en particulier, qui tuent leurs malades et qui considèrent que le succès de leurs confrères plus savants et plus heureux les offensent, que leurs cures crient vengeance. Chrétien, Marta, chrétien. Prononce bien haut ces syllabes bénéfiques. Et ne crains pas de les répéter si jamais quelque délégué doucereux, sournois et implacable, de ces Messieurs de l'Inquisition t'interrogeait à mon endroit.

— Je n'ai jamais menti, Monsieur. Y a pas plus franche que moi dans le quartier.

— Je n'en doute pas, Marta. Mais ces moines-là n'ignorent rien des tours et des détours. Ils excellent à exploiter une virgule mal placée, un adjectif équivoque, un temps de verbe imprudemment désaccordé; ils en déduisent irréfutablement des motifs de vous braiser comme gigot de mouton. Ou, du moins, de vous oublier dans quelque cachot très noir et puant. Chrétien, oui. En dépit des mensonges de mes ennemis.

— Ne vous échauffez pas, Monsieur. Vous vous agitez, vous suez froid, vous vous étranglez, vous usez les débris de vaillance que la diète et la famine n'ont pas chassés de votre estomac. Songez-y, Monsieur Jérôme, et ménagez-vous. Bon, voilà-t-il pas que toutes ces jacasseries m'embrouillent. Où diable renfiler mon fil? Ah! oui, j'y suis.

Sur ma foi, Monsieur, si je ne vous estimais bon chrétien...

— Indiscutablement bon chrétien. Plus haut, Marta, mieux articulé. Les murs, en ce qui concerne le favorable au prévenu ont l'ouïe dure.

— ... bon chrétien...

— Parfait.

— ...Ne m'emberlificotez plus, Monsieur... Je penserais donc, si je ne vous croyais bon chrétien...

— Excellent même...

— ...que vous ne vous sustentez plus afin de vous affaiblir peu à peu, de trépasser avant terme, de vous... oui, Monsieur... de vous... non, je ne trouve pas d'autre manière de dire la chose... enfin, quoi! de vous suicider...

— Suicide! Suicide! Que ces syllabes exécrables te rentrent dans la gorge, Marta! Les murs ont entendu. Rétracte, je t'en conjure. Suicide! Le crime des crimes. Et, qu'il échoue ou réussisse, toujours puni de mort. Puni?... Ou récompensé?

— Y a des lubies qui vous travaillent la cervelle, Monsieur. Qui voulez-vous qui nous écoute? Rien de plus sourd et de plus muet que la pierre.

— Préjugé, erreur! Approche, Marta, là, plus près; tu recevras ma confidence. Plus près; je chuchote. Si la vie humaine avait une durée de cinq ou six siècles, qui, par désespoir, ne tenterait de l'abréger? Et oserait-on poursuivre ou même blâmer l'impatience sénile du six fois centenaire? Allons, Marta, réponds. A voix très basse.

— Rien de plus bête que ces savantasses, ces pédagogues! Je n'en ai jamais, Monsieur, fréquenté qu'un, vous; et je n'en demande pas plus. Sûr que je ne manque pas d'amitié pour vous, malgré votre foutu caractère. Mais, des fois, vous me rebroussez les nerfs, vous m'excitez la bile. A quoi ça sert-il ces questions sans fondement ni raison, et de supposer que ce qui est n'est pas, ou de divaguer à l'inverse. Que l'existence comporte des inconvénients, des marasmes, des choses à n'y rien entendre, des lumbagos, je n'irai pas le discuter. Mais de là à se détruire... Vous vous fatiguez à des galimatias. Avalez vos croûtons à l'eau plutôt; et gobez vos raisins de Crète.

Obéissez, Monsieur, ou bien je ne pourrai pas m'empêcher de croire que, quoique à peine dans la fleur de vos soixante-quinze ans, vous...

— Chut, chut, Marta, plus doucement. J'obéis. J'obéirai dès que tu auras tourné les talons. Et maintenant, que je ne te retienne plus. Tu ne loges pas que moi.

— Je comprends, Monsieur. Une façon polie de vous débarrasser de ma personne. Je comprends.

— Excuse. La tête me tourne.

— Pas étonnant, avec votre ventre creux. A force de ne pas manger, de vous dévergonder en pensées qui n'ont pas de sens, vous finirez par périr de faim et de délire, l'un s'augmentant de l'autre. Et vous l'aurez voulu; toutes les apparences le disent. Bon, je vous quitte. Pas besoin de fermer les yeux pour ne plus me voir; je ne me trouve déjà plus ici, je suis ailleurs... Oh! là là, mes reins. Si je m'arrête, quel grabuge et tarabustage pour repartir! Et n'oubliez pas mon remède, mon thème de... de... tâchez d'amadouer un peu ma planète de malheur. Bon, bon, faites pas la grimace, je mets les voiles, je suis ailleurs, j'ai décampé. »

★

Le fumet de Marta s'éloigna; ses traces s'effacèrent de l'air que tiédissait le soleil déjà plus haut sur l'horizon et qui plongeait obliquement. Paupières closes, Jérôme retomba en lui-même, au fond de sa nuit couleur d'abricot, de sa faiblesse d'inanition, de sa solitude sans recours où la tendresse bougonne, presque maternelle de la logeuse ne l'accompagnait plus. Moins vieille que lui, certes, la bonne Marta; et elle le traitait pourtant comme une espèce d'enfant, avec ce respect protecteur du populaire pour ceux qui en savent trop et en qui l'ingénuité dans la conduite de la vie, l'incapacité pratique compensent les accumulations de la science. Peut-être avait-elle raison; il refusait d'y penser; il écartait de sa cervelle jusqu'à l'ombre de la réflexion et des idées. Il se sentait s'enfuir

doucement de soi, couler comme une liqueur qui s'épuise. Etat agréable, vide et consolant. Non, il ne toucherait pas au pain et aux grains de raisin de Crète. Des émanations de cuisines exquises s'élevaient autour de lui, montaient en brouillards aux odeurs subtiles et friandes; elles excitaient son imagination et n'aiguillonnaient pas son appétit. De la rue lui parvenaient les bruits dont la succession régulière, enregistrée par une longue habitude, jalonne les heures et sert d'horloge sentimentale à ceux qui n'exigent pas du temps une précision chiffrée. Horloge dédaigneuse du nombre, elle procède par infiltration des instants, par avancées de nappes dans des nappes qui se dissolvent, elle préfère au découpage mathématique une continuité non cloisonnée, un fleuve de destruction prolifique. Jérôme jouissait d'une paix sans égale où il se défaisait lentement, sans résistance.

Le suicide! Un mot qu'on prononce à la légère, qui ne signifie que ce que l'on veut, à un moment donné et dans des circonstances particulières. Jadis, bien sûr, à deux ou trois reprises, il a éprouvé le désir, l'ambition, la nécessité, tous ces sentiments se trouvant assez inextricablement, obscurément embrouillés, oui il a éprouvé le désir, l'ambition, la nécessité de clore sa carrière terrestre. Terrestre? Mais peut-on, au moins en langage clair et à peu près défini, en supposer une autre, a-t-on le droit de transformer ses appréhensions vagues et ses espérances plus incertaines encore en principe de la création, en législation de cet univers où nous ne connaissons, et mal, que nous-même? Connaissance. Non, en vérité. Une sorte de parodie plutôt, d'ignorance infatuée... Trois ou quatre velléités de suicide, avortées, infructueuses, qui n'ont pas dépassé le projet, la tentation. Et, chose étrange, mais fort explicable si l'on prend la peine de réfléchir, si l'on s'abandonne seulement à la pente de la plus oisive méditation, oui, chose étrange mais explicable, ce n'est pas aux périodes de malheur, de persécution que la mort volontaire vous sollicite de son pressant appel, de sa promesse de délivrance. Tout au contraire. Alors, le sang fouetté, le courage accru, comme ivre de démesure, on s'accroche

de toutes ses griffes à la vie, à l'existence maudite et désespérée, on considère sa persistance dans l'être, l'être indiscutable, habitant de la terre ferme et non d'un hypothétique au-delà, comme un devoir, un combat, une gloire à laquelle on ne renoncerait pas sans l'aveu et l'humiliation de sa défaite. On se rassemble, on se cuirasse et on s'arme, on défie les ennemis internes ou du monde extérieur ligués à votre perte. Une manière de joie et de renforcement de soi-même naît, par contradiction, de l'extrême de la désolation. Mais, en contraste, à d'autres saisons, plus favorisées selon le jugement humain, lorsque la fortune semble vous sourire, que les écus gonflent votre bourse, que quelque femme assez belle, et supposée participante, pourvoit aux plaisirs de vos nuits et veille sur votre maison, que nulle maladie sensible diagnosticable, car il en est de sournoises, ne corrompt votre santé, que le feu de l'invention vous anime et vous illumine, que les études les plus ardues, les problèmes les plus hauts s'inclinent pour ainsi dire vers vous, vous offrent les chemins de leur accès et de leur résolution, alors, au contraire, alors...

Instants de plénitude, de sublimation, d'exaltation. Jérôme Cardan englobe leur diversité, qui dépend des lieux et de l'âge, leur identité foncière au sein de l'étincellement et du surpassement, dans l'unique dénomination de *Splendeur*. Syllabes magiques, qu'on ne prononce pas, qui se détachent de ténèbres intimes et brillent, ainsi que des astres, groupées en constellations littérales, sur la voûte nocturne de l'être. *Splendeur*, don unique, impartagé, sinon avec quelques très illustres et très vénérables fondateurs des religions et des sciences, conducteurs des peuples ou bergers et conquérants de l'intelligence, explorateurs des champs nouveaux, navigateurs des mers vierges. Attention, évitons d'articuler; ce serait une façon de sacrilège. De même cette lumière particulière, réservée à de rares privilégiés, indiscernable au commun du troupeau, qui enveloppe au matin, parfois, les formes des objets, les transfigure, les sublimise, spiritualise la matière grossière et en dégage l'essence enrobée, de même cette

lumière dont il ne sied pas à celui à qui elle a permis de jouir d'elle d'entretenir les autres et soi, sinon en langage secret, hermétique, dont on a égaré la clef, où l'âme s'enchante et qu'une paresse respectueuse ne décrypte plus.

Splendeur. A l'issue de ces fêtes de notre substance, de ces moments entre tous indicibles, de ces exaltations glorieuses, il arrive une chose surprenante, dont on ne s'avise pas de prime abord, dont on ne remarque l'effet que lorsqu'il se développe en nous, lorsqu'il nous a envahi et nous possède. Comment expliquer ces mystères? Absolument incommunicables à l'entourage, ils ne se dévoilent que confidentiellement à celui qui constitue le sujet, ils n'atteignent pas sa raison. Un découragement insidieux, un renoncement de l'être qui se relâche, un dégoût dont on ne souffre pas, auquel on se livre avec une tranquille passivité. Cela nous assiège, pénètre notre corps et notre âme, s'infiltre sous une douce et implacable pression. A quoi bon, maintenant, vivre? Pourquoi déchoir des sommets, de la clarté transfiguratrice dans le médiocre et la pénombre asphyxiante, dans la routine physique et les opérations machinales de l'esprit? A ce moment choisit de retentir, insinuée et impérieuse, la sollicitation de la mort. Il suffirait d'un rien, d'un faux mouvement, d'une distraction à demi attentive, d'une volition distraite, pour que l'irréparable s'accomplisse, pour que tout soit consommé. Suicide? Non. Refus de l'avilissement après les élévations, les clartés où l'on nage comme dans l'élément de ses heures divines. Refus de la boue après le ciel.

Pourquoi Jérôme Cardan a-t-il, à trois ou quatre reprises, opposé il ne sait quelle nonchalance, quel sourd entêtement à ces tentations? Par stupidité, couardise? Par soumission aux préjugés? Et comment nommer un tel acte s'il l'eût accompli, du terme diffamé de suicide? Non, il l'appelait *Amour héroïque*, expression dont il ne saisissait pas lui-même la signification pleine, autour de laquelle erraient sans la pénétrer son intelligence et son sentiment. *Splendeur*, *Amour héroïque*, les deux faces, l'avers et le revers des mêmes heures. Celui que ces

lumières et ces ténèbres radieuses ont visité reçoit d'elles l'absolution d'avoir vécu. Cependant Jérôme, entre ce qu'il désignait, dans son vocabulaire approximatif et impropre, par *Splendeur* et *Amour héroïque* avait subsisté, avait évité de justesse le foudroiement et la dissolution, avait bouché ses oreilles à l'appel irrésistible des sirènes de la mort. Il vivait, très chichement, très infinitésimalement, mais il vivait. Jusqu'à quand?

★

Le temps passait, insipide et inévitable, comme à l'ordinaire des jours que rien n'arrache au moutonnement. Le soleil, le zénith franchi, descendait vers l'occident et les fenêtres de la chambre, orientées à l'est, n'y dispensaient plus qu'un éclairage indirect. De l'autre côté de la rue, le faîte d'une maison se teignait de cet ordre rougeâtre dont les crépuscules romains se plaisent à farder les pierres antiques; il suffisait à Jérôme, toujours alité et à jeun, de tourner légèrement la tête pour se chauffer le regard. L'angélus sonna au clocher d'une église, une voix de femme, qui chantait toujours à la venue du soir, et toujours le même air de romance amoureuse, s'éleva d'une courette; les hirondelles criaient, voletaient et se croisaient dans l'agitation où les jette l'approche de la nuit et du repos. La nièce de Marta, orpheline de quinze ans, hâve, blondasse, le visage étroit, les yeux bordés de jambon, se glissa par la porte entr'ouverte, sans bruit et juste de quoi livrer passage à sa mince personne, pétrie de blancheur, de souplesse et de silence. Elle posa sur la table un plateau où fumait un ragoût, ou une soupe; un verre de vin y dominait, incarnat, un entassement de figues noires, un peu éventrées, montrant leurs entrailles granuleuses, et des grappes de muscats ovales. La fille ne déplaçait pas d'air, elle se glissa jusqu'au lit où Jérôme Cardan feignait de dormir, le sommeil lui servant de défense contre les importuns de tous poils, présences humaines, bavardages, clartés crues, objets agressifs,

représentations du réel, pensées trop logiquement déduites, mémoire exacte à l'excès, sentiment implacable, pénible à endurer, de sa propre existence. Il avait un bon refuge et s'y blottissait sûrement; les fâcheux n'y arrivaient que tamisés, assourdis, tolérables.

« Y a, dit la nièce, d'une voix aussi blafarde que sa peau, y a, Monsieur Jérôme, que ma tante Marta peut pas monter les escaliers, rapport à son lumbago qui la paralyse; elle s'a frottée d'onguent et couchée avec un moine sur les reins. Alors, je la remplace. Faut-il descendre vos croûtons du matin? Vous n'y avez pas seulement pignoché.

— Oui, Nina, remporte-les.

— Mais vous dînerez; ma tante vous le recommande. Et aussi de ne pas oublier de la soulager. Paraît que rien ne vaut la planète pour ça et que vous savez les prières sans vous tromper. Parce que, si on se trompe, ça empire.

— Bien, bien, Nina. J'y songerai. J'ai seulement besoin de tranquillité. Mais quelle odeur se répand dans la chambre? Tu ne sens pas la rose, Nina. Tu devrais apprendre à te laver.

— C'est pas moi, monsieur Jérôme, c'est la soupe de clovisses, que tante Marta a préparée pour vous, celle que vous préférez, au laurier vert.

— Parfait, parfait, ma petite. Une odeur infecte et, en même temps, appétissante. Merci, ne trouble plus mon repos. Et souviens-toi que le Scorpion régente l'appareil génital, que la Maison IX, associée au Sagittaire et à Jupiter, intéresse généralement les voyages et les visions, politiquement les parlements et les églises, corporellement les hanches, le fondement et les cuisses.

— Voilà, monsieur Jérôme, que vous recommencez à débloquer, à battre la campagne. Le manque de nourriture et d'avoir trop fréquenté les livres.

— Oui, ma fille. Un peu fou et délirant peut-être. La théorie le dit et l'observation le confirme : passé la quarantaine, tous ceux qui s'adonnent passionnément aux mathématiques et à l'algèbre inclinent à la démence. La démence rationnelle, la plus incurable. Chez moi, par

bonheur, la science médicale forme contrepoids, me préserve. Ou aggrave mon instabilité. Qui sait? Quadratures et syzygies... »

Un long coup de sifflet amoureusement modulé, qui venait du coin de la place, assez loin, là où les branches et les feuillages débordent des jardins clos et font de grandes caches d'ombre, s'infiltra dans la chambre avec les prémices de la nuit. Nina tressaillit et tendit l'oreille; une rougeur colora sa face exsangue d'ordinaire; une fièvre de hâte, hypocritement dissimulée, animait ses paroles.

« Je vous quitte, monsieur Jérôme, je vous laisse à votre penser et à votre soupe. Tante Marta me gronderait si je m'attardais. Y a encore de la vaisselle pas torchée. Et puis elle me jalouse. Elle en pince pour vous, elle vous gobe, ah! la vieille bique, elle flaire le bouc.

— Un bouc, Nina, passablement amorti et mollasson.

— Je ne vous le fais pas dire, monsieur Jérôme. Ah! ah! quoique... »

Un second sifflement lui trancha le souffle et le fil du discours.

« Va, va, murmura Jérôme, je ne te retiens pas, petite grenouille. Tes calomnies et tes mensonges ne m'abusent guère. Marta m'honore sagement; les années ont renforcé sa continence et sa pudeur. Elle n'attend rien pour la propreté de ses pots et de ses assiettes de ton invincible souillonnerie. Va! Je connais beaucoup de choses cachées. Le chasseur à l'affût pousse le tendre cri auquel le gibier imbécile ne résiste pas. File, petite grenouille. Bizozoro feint de te supplier-mais, en vérité, il t'ordonne de le rejoindre là-bas, sous le platane, dans l'angle des murailles. Il a envie de tripoter ta maigreur agile, de manger ta bouche et ta langue froides.

— Bizozoro! Qui vous a appris, monsieur Jérôme? Je vous jure...

— Oui, Bizozoro le roux, le musclé, le mamelu, le trop gorgé de viandes, le furonculeux, le garçon boucher au tablier sanglant. Méfie-toi, scolopendre! Ecoute mon conseil. Il t'engrossera sans scrupule; il te lâchera comme la figue ouverte dont on a savouré la chair. Mais toi,

limace, tu seras pleine. Méfie-toi. Tu cours à ta perte avec ce bougre de Bizozoro, ce tueur de veaux.

— Ne dites rien à tante Marta, monsieur Jérôme, elle me battrait comme plâtre. Mais, ne craignez rien, Bizozoro n'aura pas ma fleur. On s'amuse, dans la nuit, sous le platane. Personne ne nous voit.

— Les étoiles vous entendent, petite anguille blanche.

— Pas de danger. Mais comment savez-vous, monsieur Jérôme, que nous jouons à nous caresser, à nous embrasser? Vous êtes le diable.

— Les astres, petite couleuvre, vous ont observés et m'en ont fait confidence. Tu portes sur toi, physiologiquement, métoposcopiquement, la marque de ton destin. Il te voue à éprouver plutôt les plaisirs équivoques de la duperie, de la ruse, du chantage, du profit déshonnête que ceux de la volupté loyale. Bizozoro ne constitue qu'un trompe-la-faim. Un autre te sortira du marécage où tu te morfonds encore, sous l'œil de Marta. Décrassée, mignotée, fardée, engraissée par les sucreries et les sommeils de chatte, tu te plieras aux désirs impuissants de quelque septuagénaire riche, ignoblement délicat. Quels piments pour lui que ta duplicité, ton avidité, ta frigidité et les prodigieux sacrifices même qu'il faudra bien que sa lésinerie te consente afin que tu ne l'assassines pas en cessant de le bafouer! La honte et l'or, voilà ton lot, petite grenouille, hochet perfide, ruine et délices du vieillard. Si tu cèdes à Bizozoro, si tu permets qu'il te pourfende, je t'accuse alors de la plus grande faute, du crime inexpiable envers toi-même. Tu perds à jamais ce charme efficace des virginités vicieuses, tu inspires non plus une terreur sacrée, une attirance exécrable, mais la vulgaire pitié qu'on accorde aux filles séduites; tu abdiques ta force singulière, ta dignité malicieuse et abominable, tu ne suscites plus de rêves paternellement démoniaques chez ceux dont les sources de la semence se tarissent; tu reçois l'aumône au lieu d'exiger le tribut. N'écoute pas Bizozoro, petite couleuvre. Il a des bras et des reins vigoureux, le butor; la plainte des bêtes blessées ne lui fait pas peur; cette odeur de sang séché qui l'imprègne écœure la réso-

lution des femmes qu'il attaque, surtout quand elles baignent avec une espèce d'innocence aiguë et cruelle dans l'animalité, comme toi, Nina. Pas d'illusions dangereuses. Ne t'imagine pas, grenouille, que tu ne cours aucun risque; d'aussi bien armées que toi ont connu la déroute; la subtilité et la souplesse n'ont pas toujours raison de la brutalité primitive. Ne déçois pas ta destinée. Je te le répète : la honte inféconde, triomphante et dorée. Les astres t'ont vouée à la carrière de piège; ne deviens pas, contre leur gré, gibier, proie gémissante... Ah! ah! où es-tu, Nina? Je ne respire plus ta présence. Et Bizozoro a cessé de siffler... »

Jérôme, qui monologuait au sein d'une sorte d'inconscience à demi ressentie, de réel à demi rêvé, tenta de reprendre pied en lui-même et dans un monde extérieur si trouble et si fuyant qu'il n'offrait aucun appui. Ce vieillard salace, dont il parlait à Nina, était-ce lui même? Peut-être. Mais si dépersonnalisé, si dédoublé, si lointain. Il entrebâilla les paupières, tâta le vide de son bras maigre. Son regard, son toucher ne rencontraient rien. Depuis longtemps — combien? Il n'aurait pu le dire? — il ne vivait, il ne maintenait les contacts, réduits au minimum, plus allusifs que véritables, que par son ouïe, dont une étrange sourdine atténuait les bruits, allongeait les distances, par un sens olfactif poussé, lui, au contraire, à une extrême sensibilité. Le fumet marin et vaginal de coquillages assaisonnés au laurier vert persistait, la fille partie, évanouie à la sollicitation de Bizozoro. La soupe de clovisses sans doute, diligemment préparée par la bonne Marta, et qui refroidissait sur la table. Il ne s'interrogeait que pour la forme, il n'insista pas; l'éclaircissement de ces questions l'intéressait peu. A quoi, du reste, son esprit et son corps flottant entre deux eaux, dans une atmosphère d'une densité indéfinissable, à la fois rare et étoffée, à quoi en vérité son corps et son esprit qui tantôt s'enfonçaient, privés de soutien, sombraient, et tantôt remontaient, soulevés à la surface d'une mer lourde et légère, à quoi, oui, eussent-ils pu s'attacher? Le plus ingénieux des hommes n'eût pas trouvé de réponse. Et son

engourdissement, son indifférence, à lui Cardan, l'émoussaient, l'enveloppaient comme d'un duvet amortisseur, d'une neige isolante à peine froide, lui ôtaient tout moyen d'observer nettement et de trancher avec décision.

Solitude répandue autour de son être et de sa couche; nuit lentement épaissie. Prodromes d'un agréable coma, d'une perte de soi-même en soi-même. Aucun regret, aucune inquiétude, aucune douleur. Jérôme avait vécu jadis des heures presque semblables, de telles déroutes et abandons. Et à la veille souvent de ces rassemblements, de ces durcissements magnifiques qu'il nommait de ce mot inexplicable aux autres et à sa propre intelligence, du mot magique de *Splendeur*. A la veille, par exemple, du jour mémorable où, par le truchement de son excellent disciple, de son fils en mathématique et algèbre, Ludovico Ferrari, à Milan, dans l'église dite Jardin des Frères Zoccolanti, fourmillante d'une foule houleusement attentive, prête à l'enthousiasme et à la huée, il avait définitivement confondu son rival Tartaglia, qui passait pour le maître des Nombres, des équations et des radicaux cubiques, l'illustre Tartaglia dont les soudards français de Gaston de Foix avaient ravagé horriblement la face, pareille à un mufle repoussant et couturé. Jour faste! Il entendait encore, à peine voilées par les ans et l'incertitude, les brouillards de son ouïe, il entendait encore les acclamations qui le saluaient; il assistait, de son œil noyé et embrumé, où nageaient les formes, à la panique de celui qui osait le défier. Il s'enivrait du spectacle, à travers l'écoulement des saisons, avec l'intensité accrue de l'hallucination, qui dépasse de cent aunes celle de la prise sans relais. Son délégué, son émanation, celui dont il commandait le souffle, la voix, l'argumentation mordante, les gestes implacables, Ludovico Ferrari triomphait au milieu de l'assemblée tumultueuse, composée de savants authentiques, de demi-savants, d'amateurs éclairés des sciences, d'ignares fanatiques, exorbités, qui croyaient sans doute comprendre, dont les réserves et les précautions de l'intelligence ne contenaient ni la fureur de mépris ni la ferveur d'admiration. Quelle victoire! Jamais Hosannah, Alleluia

ni Te Deum n'avaient si orageusement retenti dans l'église milanaise que l'on nomme *Jardin des Frères Zoccolanti*. Un dix août radieux, d'une chaleur étouffante, lombarde, jour commémoratif de saint Laurent et de son gril.

Tartaglia! Il y aurait beaucoup à méditer sur ce rival bafoué. Et, d'un certain côté, iniquement peut-être. Non, pas de place pour le remords. L'examen de conscience réclame une lucidité que Jérôme Cardan ne possède pas à cette heure. Mais comment, par quel cheminement, par quelle obscure progression, l'idée de l'algébriste, de cette gueule balafrée, hideuse vient-elle de se substituer, dans les songes presque érotiques de Jérôme, de ce moribond différé, à la présence problématique de Nina, de la petite grenouille froide, équivoque, tentation inavouable, délices imaginaires des septuagénaires dont se retire la vie... Assez! Assez! Solitude, silence, somnolence parcourue de fulgurations, nuit, inanition voulue ou subie, dont on n'a pas la force de se libérer ou de se défendre, que l'on accepte comme décrétée en dehors de soi.

★

Ah! voilà! décrétée, subie ou voulue...

Jérôme Cardan poursuivait, couvait ses évagations et ses songes; sa faiblesse physique les enrobait et les aiguisait. N'ayant pas d'interlocuteur, ni la force même d'articuler, ses pensées prenaient un développement replié infini, ne sortaient pas de lui; il les dévidait et les renvidait en soi. Elles acquéraient ainsi, libérées des mots où nous les emprisonnons d'ordinaire, une liberté, une pureté, un ordre, un mouvement sans brisures qui l'étonnaient et le remplissaient d'un contentement inimaginable; il n'était plus qu'un labyrinthe bien déduit, inextricable et d'une logique qui dépassait de loin celle du déréglement, du dévergondage quotidiens où tout se brouille. Tout semblait au contraire d'une patiente marche, s'acheminer vers l'explication. Il n'avait jamais éprouvé une si paisible allégresse, un si agréable détache-

ment. A la fois engagé à fond et dégagé des entraves, ne dépendant plus et communiant sans que rien s'interposât... Mais comment définir un état pour lequel n'ont été forgés ni le sommaire vocabulaire humain ni une syntaxe d'une grossière commodité, modelée par les besoins journaliers, étrangère et inapte à ce qui dépasse l'utilité, à ce qui domine le temps.

Ah! voilà! décrétée, subie ou voulue... Cette courte phrase, à la manière d'une basse obstinément, lourdement répétée, comme par l'instrument le plus grave, le plus fondamental d'une symphonie, cette courte phrase servait d'assise aux variations, aux broderies aériennes qui jouaient dans les hautes gammes, aux trilles tremblants, aux longues notes solitaires et scintillantes, aux nappes étayées des harmonies et aux courses des thèmes qui se fuyaient, s'attiraient, divorçaient, se provoquaient et s'accouplaient inépuisablement. Plus d'autre langage que celui de la musique, et d'une trop lourde matérialité encore. *Décrétée, subie ou voulue...* Jérôme Cardan ne savait plus exactement à quoi s'appliquaient ces qualificatifs, quelles questions ils posaient, quelles réponses demandaient les points de suspension qui les eussent prolongés s'il les avait écrits, qu'on eût devinés à l'accent de sa voix s'il les avait seulement prononcés. Oui, vraiment, à quoi? A cette impondérabilité, à cette clairvoyance dont il goûtait les étranges faveurs, à cette transposition de ses pouvoirs dans les tonalités et des modes ineffables... A quoi?

Jérôme Cardan se défait des liens, du carcan de l'individualité, du *je* despotique. S'il se souciait d'articuler, il parlerait de soi à la troisième personne; bien plus il se désignerait à lui-même par son prénom, Jérôme, ou, mieux encore, par son nom de famille, Cardan, qui a quelque chose de plus collectif, qu'il partage avec une parentèle. Il plane au-dessus de sa vie, il suit le linéament qu'elle dessine à travers le siècle...

Siècle prodigieux et rare. Il en existe qui s'étendent en plans horizontaux, de peu de relief, mesquins et tranquilles, économes, à peine agités de remous, où les événe-

ments et les transformations sommeillent. Des paliers entre les soubresauts impétueux; la durée s'y endort. D'autres, en opposition, de bouleversements, de bouillonnements, de prodigalité, d'exaltation des éléments, des pires instincts et des plus excellentes parties de l'homme, de ses virulences et de son génie. Alors les découvertes et les engloutissements, les vertus sublimes et les crimes foisonnent; les traditions et les religions vénérables vacillent, secouées des bourrasques, et s'effondrent; des rites se perdent et des révélations éclatent, des idées et des mythes, d'abord hésitants et débiles, s'affermissent, s'ancrent à leur tour et pétrissent les générations qui s'enrichissent de mille conquêtes et s'appauvrissent de mille oublis. Ainsi de ce siècle, celui de Cardan, le seizième de l'ère chrétienne. La terre presque entière explorée, dont les Anciens ignoraient les deux tiers. Amérique, Terre de Feu, Laponie, île des Démons, Amazones et cent autres domaines, cent autres peuples révélés, des royaumes des Antisciens à l'Escotitland, de Quito à Binarchia. Immense variété, redoutable et enivrante. Et la boussole, l'aimant que fascine le Pôle, qui guide les vaisseaux au sein des ténèbres sans constellations, à travers les mers sans repères. Cardan, pour sa part, n'a pas médiocrement contribué au progrès de la navigation hauturière. L'aiguille, suspendue d'une manière subtile grâce à l'invention que lui ont dictée son astre le plus favorable et une heure de *Splendeur*, l'aiguille défie la houle de l'Atlantique, le roulis et le tangage, ne cesse plus, constante au centre des balancements, des ruptures d'équilibre, des secousses et des coups de bélier qui ébranlent la nef, de viser le Nord, de remplir son devoir, soustraite, en son habitacle, à l'affolement et à la désorientation. Oui, les océans domptés, les nuits occidentales et des antipodes, incapables d'égarer les pilotes, proclament la gloire du mathématicien, du mécanicien de Pavie, du grabataire romain, de la fière victime de la jalousie médicale et de la persécution du Saint-Office, de cet infortuné illustre qui meurt, dans cette chambre, d'extase engourdie, surnaturellement lucide, et d'inanition.

Inanition! Ah! voilà le problème : *décrétée, voulue ou subie*... La basse s'obstine, soutient toujours, de son rythme sourd et martelé, les dissociations de l'altitude, les variations diaphanes d'un esprit qui plane, qui a rejeté le lest du corps. Inanition. Inanités. *Décrétées, voulues, subies?*...

Un siècle prodigieux, véritablement, et quel prodige d'y être né! Même en dépit des parents, d'une manière à demi bâtarde, décevant toutes les manœuvres abortives, les trompant par une volonté forcenée d'existence, même sous une apparence presque monstrueuse, inanimé, promis à une mort prompte, les cheveux longs, noirs et frisés, ce qui épouvanta la sage-femme et le père. Quelle outrecuidance, quelle incongruité d'apparaître ainsi au jour contre tous les souhaits et toutes les règles! Mais, si l'on y songe, n'y a-t-il pas toujours une sorte d'importunité, de provocation à entrer dans le monde, à sortir inopinément, par effraction, de l'intemporel et du néant, à s'incorporer goulûment dans une personnalité indiscrète. Qui nous a convoqués? Personne, que je sache. Le trépas, si l'on peut dire, montre plus de savoir-vivre et de courtoisie; il nous ramène à l'ordre naturel, à ce non-être immense où nos misérables carrières ne constituent que des cas particuliers, des aberrations, des exceptions presque toujours regrettables. Un Cardan de plus à la suite des autres, égaré au milieu d'une foule anonyme où chacun s'imagine porter un nom glorieux ou, du moins, important. Vanité! Jérôme toutefois, ce vieillard ruiné, spiritualisé par le jeûne, a donné le sien, celui de sa famille, à cette suspension fameuse qui assure l'indépendance, l'exactitude de l'aiguille aimantée, qui permet au nocher de braver les ciels ténébreux, sans étoiles et les tempêtes, qui prévient, pour la boussole, le mal de mer, ses vertiges et ses confusions cardinales. La *suspension à la Cardan*, invention admirable, digne d'immortaliser et qui le fera. A quoi, dans l'avenir, s'appliquera-t-elle encore? On ne saurait le prévoir. Une idée féconde porte en soi des applications et des enfantements infinis. Cependant elle ne constitue, cette trouvaille, que le moindre de ses titres à

la renommée et à la reconnaissance ou, plus probablement, à l'ingratitude des hommes. Mais pas de récriminations. Qu'importe! Il suffit de se sentir porté, balancé mollement, d'osciller, préservé des heurts, des secousses, hors des servitudes de l'adhérence et du poids, dérivant au gré des ondes de l'éther, invité par une attraction qu'il ne saurait désigner, qu'il ne saurait, sinon par une analogie forcée, fortuite, assimiler à celle que le Nord exerce sur le compas. Immobile, il se meut dans un univers où les directions, les coordonnées n'ont pas de sens humain. *Suspension à la Cardan* de Jérôme lui-même, de l'inventeur déconcerté. Inanité. Inanition. Il répète ces deux mots, qu'il a bizarrement associés; il confond machinalement leurs significations sans rapport et leurs sonorités proches. Inanition. Inanité. *Voulues? Décrétées? Subies?*

Invention admirable mais d'une nature somme toute assez grossière, pratique et mécanique. Elle n'ouvre que des horizons de voyage; elle n'aventure pas l'intelligence au delà de ses bornes routinières, elle ne la conduit pas à ces royaumes inexplorés au seuil desquels l'esprit frissonne, saisi à la fois de terreur religieuse et de sacrilège audace. Là, en ces points glacés et étincelants, l'âme aspire à renouveler sa prise abstraite du monde, à se lancer sur les voies étroites et périlleuses de la plus haute raison ou de l'extrême folie. Privilège des mathématiques pures. Cardan y excelle. Nul, dans ce siècle fertile, ne l'y a dépassé en intrépidité et génie. Non, personne, pas même Tartaglia, son seul émule, mis en terre voici tantôt vingt années. Non, pas même Tartaglia, le seul rival que pût lui susciter l'envie, que l'injustice et la calomnie pussent lui préférer. Que Cardan n'ait pas agi toujours, envers lui, avec une loyauté scrupuleuse, il n'aurait certes pas le front, à cette heure solennelle, d'y contredire absolument. Oui, jadis, il a soutiré de l'amitié et de la faiblesse de l'algébriste brescian, sous le serment de ne jamais le révéler, le secret qui permet de résoudre les équations à la troisième puissance. Et il n'a pas tenu sa parole; il a trahi, en publiant son *Ars Magna*, la confiance de son rival, de son précurseur. Bien pis, par le truchement de son disciple,

Ludovico Ferrari, aux doigts rognés, un infirme lui aussi, mais jeune et disputeur, infatigable, oui, par le truchement de Ferrari, car il n'eut pas le courage de se présenter soi-même, il n'a pas hésité à humilier Tartaglia, à le confondre, à l'exposer aux huées, à la férocité du public qui assistait au débat, à Milan, dans l'église dite *Jardin des Frères Zoccolanti*. Procédé inique et infâme...

Infâme, certes, nul ne le contesterait, pas même lui, Cardan Jérôme, dont le dégoût, la réprobation intimes n'arrivent cependant pas à engendrer le remords, à peine le regret, et sans profondeur. Inique? Ça, non, il le nie de toute sa force. Qui donc a licence de garder la science sous le boisseau, de la réserver avarement, de s'accroupir sur un trésor qui appartient à tous ceux qui s'en montreront dignes, de dérober un outil de recherche, d'explorations immenses à nos successeurs? Personne, n'est-ce pas. Un procédé disgracieux que cette divulgation, convenons-en, mais qu'on ne saurait traiter ni de crime ni de faute, d'indélicatesse peut-être, si l'on veut à toute force battre sa coulpe, si l'on se pique de scrupule. Enterré, le Tartaglia, dans la boue salée de la lagune, à Venise. Nous avons proclamé ses talents. Une couronne de statices marins sur sa tombe et n'en parlons plus. Du reste, il n'avait pas entrevu la portée de sa découverte, les conséquences majeures de ce qu'il n'avait utilisé, lui, que comme un procédé de calcul, un subterfuge, une malice, un artifice ingénieux de substitution; et qui ne s'appliquait qu'à des cas très particuliers. Un tour de main de prestidigitateur, pas autre chose, rien d'une méthode. Cardan l'a puissamment généralisé, a déployé des perspectives devant lesquelles l'intelligence se trouve frappée d'exaltation panique. Où mènera ce chemin qui éblouit et aveugle, où l'œil et l'esprit qui s'y hasardent se ferment tout d'abord, succombent à l'espoir et à l'épouvante? Que construira l'avenir avec cet instrument qu'il a forgé? Qui n'est peut-être, après tout, qu'un instrument absolu, se suffisant à lui-même, incapable et dédaigneux de construire, un luxe absurde et magnifique de la dialectique, de l'imagination mathématique. Mais non. Tout, sans en excepter les

bravades de l'abstrait, finit par servir, par s'appliquer, par entrer dans l'usage, par descendre des sommets irrespirables, se vulgariser, aboutir à la pratique de l'ingénieur, à la recette de l'artisan. Ainsi, jadis...

Ainsi, jadis, des antiques philosophes grecs transis d'effroi, foudroyés par l'apparition soudaine des nombres irrationnels qui détruisaient infernalement l'œuvre de leurs dieux géomètres, amoureux de l'aisément commensurable et de la simplicité musicale des rapports. Et de quoi s'agissait-il, Seigneur? D'une vétille, d'une babiole, de l'introduction, dans l'Olympe des nombres, par l'étude du carré et le calcul de sa diagonale, de la racine de 2, de cette diablesse effrontée, sans forme, rebelle à toutes les règles et qui, refusant le calcul, l'analyse, la figure et la définition, compromet avec une impudence démoniaque la création tout entière et en ébranle les bases divinement intelligibles. « *Maudit*, s'écrie le Sage des temps anciens, *maudit celui qui, le premier, a fait sortir l'Irrationnel du mystère et l'a proclamé au grand jour! La renommée assure qu'il a justement péri dans un naufrage. Car l'Informel, l'Inexprimable doit demeurer caché à la lumière et au regard des mortels, des Immortels même contre lesquels il constitue une accusation et une insulte. Voilà pourquoi le Destin a frappé l'auteur de ce forfait inexpiable et l'a transplanté au Lieu Originel, au sein de la Nuit et du Chaos primitif, où le ballottera à jamais la vague noire du flot éternel.* » Bien dit, n'est-ce pas? Ah! ces Grecs, pour le bagou, à eux le pompon! Et peut-être que la citation de mémoire, une mémoire enrichie par les années d'oubli, ajoute encore quelque agrément à cette rhétorique fulminatoire. Cependant, aujourd'hui, qui s'en soucie? L'écolier ânonne le pont aux ânes avec hébétude et ennui, mais sans la moindre crainte de sacrilège; la racine de 2 ne lui inspire aucune révérence, aucune angoisse. L'usage et l'accoutumance, la discipline pédagogique, le rabâchage et le rudiment affadissent, châtrent et abâtardissent les mystères sacrés. Le praticien ne les soupçonne pas quand il consulte ses tables et ses abaques expurgés, par la compulsation quotidienne et séculaire

de tant de mains indifférentes, oui, expurgés de toute âme mathématique et de toute diablerie. Et sans doute qu'un jour, après des générations, il en sera de même pour ces Nombres non plus seulement Irrationnels, ceux-ci, mais Imaginaires dont Cardan, au cours de ses investigations, de ses opérations à demi magiques, d'une logique sans faute et comme délirante de précision, a flairé la trace, amorcé la piste et, pour ainsi dire, humé l'odeur, accrochant à leur fuite les meutes acharnées de la curiosité humaine, qui ne lâchent jamais les proies qu'elles ont levées, même au prix de la mort et de la damnation...

Inanité! Inanition. *Voulues, décrétées, subies?* Enigme insoluble. Basse soutenue qui ne se fatigue pas de répéter, qui ne module pas, ne change pas de rythme, forme la base solide et sourde d'une étrange féerie d'hallucinations légères, aérées, célestes, immatérielles. Leur lumière, leurs irisations, leur impondérabilité, leur brasillement semblable à celui d'une mer diaprée sous le soleil et la brise, se moquent de la nuit profonde; et leur silence, d'une qualité singulière, ainsi qu'un chant sans pareil, se détache des bruits, des rumeurs de la ville et des arbres, de ces résidus sonores, de ces sommeils entassés, de ce mélange impur enfin que nous nommons ordinairement, par pauvreté d'imagination verbale, le silence.

(à suivre)

POÈMES DU PETIT VIEUX

par ANDRÉ FRÉNAUD

PERPLEXITÉ A PROPOS D'UNE ÉTOILE CHAUDE

Dans un lit avec une fille chaude
Sûrement pas pour perdre mon temps
Pas non plus pour compromettre sa santé
Peut-être jusqu'à perdre la raison
Pour réparer une fêlure
ou pour creuser derrière une tombe
Pour nous découvrir à la faveur d'un rideau d'astres
dans l'azur qui se trouve au delà du ciel
Pour ne pas avoir peur d'elle ou de moi tout simplement
ou de qui donc
Pour me faire cesser d'être ici depuis les temps
ou pour rencontrer une fois quelqu'un
Pour rencontrer qui — une étoile chaude
Si belle qu'elle pourrait m'embellir assez pour que j'y
elle aussi disparaître [*fonde*
— Non ce n'est pas encore une étoile chaude

— Ce n'est pas non plus pour la satisfaction
de dépenser mon argent

— Ce n'était tout de même pas
uniquement pour son plaisir

— Mais pourquoi donc pourquoi ai-je dormi.

BIEN D'ACCORD AVEC SOI

Le petit vivant a bien vieilli
Il a du vin dans ses veines
Il a du pain dans son ventre
Il a du vent plein son vide
Il se plaît à se faire plaisir
Il se plie à sa plainte
Il se perd dans ses plis
Il se presse dans sa place
Il se grise dans sa graisse
Il a gardé la cocarde des morts
toute sa vie.

C'EST A VALOIR

C'est une bonne base
C'est un très bon fondement
C'est en acompte sur le bonheur
C'est à valoir sur l'amour

C'est à valoir à valoir toujours à valoir
C'est pour en avoir encore plus
C'est pour avaler c'est pour la dent creuse
C'est pour avaliser notre bon vouloir
ou c'est pour l'amuser en attendant

Parce que nous sommes pauvres
mais parce que demain nous serons très comblés
Je le crois bien Cela brille presque

C'est pour être à notre aise
C'est pour nous dégarnir du trop peu
C'est pour devenir à la hauteur
Peut-être c'est pour nous porter chance
Parce que les corps sont froids
Parce que les cœurs sont friands
Parce que les rats sans façon
se glissent hors de nos bouteilles
Parce que les ramages de la vertu
à la fin s'emberlificotent
Parce que tout cela donne envie de plaisanter
Parce que nous prenons les choses au tragique

C'est toujours cela de pris
Cela pourrait être bien pire
C'est à défaut de mieux
C'est extrêmement bien de la sorte
Cela ne pourrait pas être autrement
Cela pourrait l'être Cela sera peut-être

Mais qu'est ce que l'on sait qu'est ce que c'est
qu'est ce que C'est.

METTRE AU MONDE

La petite eau de bidet le joli trouble
de l'eau frisée pelotonnée
de qui cherche enfants son premier péché
— Ah mon cœur bat trop vite Henriquet
— Miroir de ma vie de milliards de dieux
Ah pourquoi nos parents n'ont pas su
comme toi pour ceux-là
noyer notre âme.

NOEL RÉFRACTAIRE

Pour retrousser ceux qui mentent
pour redresser les mains jointes
pour déclouter nos poings pourris
pour éreinter les voix balantes
pour décharner les cœurs nantis
Pour détrousser ceux qui rient
pour révolter ceux qui nient
pour faire éclater en exemple
la bonté taillée au couteau
lardé quotidien des coups des larves
assuré de mal vivre et me proclamant
récidiviste mal accusé invincible
voyeur de l'absolu toujours dépité du peu
j'élève le maintien d'un Noël réfractaire.

L'IRRUPTION DES MOTS

Je ris des mots j'aime quand ça démarre
qu'ils s'agglutinent et je les déglutis
comme cent cris de grenouilles en frai
Ils sautent et s'appellent s'éparpillent et m'appellent
Et se rassemblent et je ne sais
si c'est Je qui leur réponds ou eux encore
dans un tumulte intraitablement frais
qui vient sans doute de mes profondes lèvres
là-bas où l'eau du monde m'a donné vie
Je me vidange quand m'accouchent ces dieux têtards
Je m'allège et prends du poids par ces sons qui dépassent
issus d'un au-delà de moi presque tout préparés
J'en fais le tour après enorgueilli
ne me reconnaissant qu'à peine en ce visage
qu'ils m'ont fait voir et qui parfois m'effraie
car ce n'est pas moi seul qui par eux me démange.

La muse aux violettes

par LOUISE FAURE-FAVIER

I

LA MUSE AUX VIOLETTES

En 1906, la poétesse Renée Vivien, déjà célèbre par ses livres de poèmes *Etudes et Préludes, Cendres et Poussières...*, imagina d'écrire en prose dans les gazettes. C'est ainsi qu'un matin d'octobre je fus chargée de lui apporter le numéro 3 de la revue *Le Censeur* contenant sa première chronique intitulée « Jésus-Christ et le Reporter ».

J'eus vite franchi la courte distance de la rue des Belles-Feuilles à l'avenue du Bois de Boulogne où celle que l'on surnommait la Muse aux Violettes habitait un luxueux rez-de-chaussée ouvrant sur un jardin japonais en bordure de l'avenue. Et j'envisageais d'aller contempler l'automne, le long des allées du Bois. Mais la camériste de Renée Vivien me dit que Mademoiselle désirait me remercier.

Je revis ainsi, sous la lumière du jour, le salon où je n'avais pénétré que la nuit lors des soirées fastueuses où j'accompagnais mon mari. Les lourds rideaux de velours noir ne masquaient plus les hautes fenêtres. Et je pus admirer les splendides meubles apportés d'Extrême-Orient, les verreries irisées de Gallé et de Daum et tous les Bouddhas devant lesquels brûlaient des casso-

lettes aux multiples parfums. Et des fleurs! Trop de parfums et trop de fleurs! J'aurais voulu pouvoir ouvrir une des fenêtres couvertes de vitraux.

Pourquoi ces vitraux? La lumière n'est-elle donc pas l'amie des poètes? J'aurais voulu pouvoir la faire entrer, cette lumière matinale, afin de mieux éclairer le portrait de Renée Vivien dressé dans la pénombre.

Ce portrait, peint par Lévy-Dhurmer, la représentait sur un fond bleu d'outre-mer. C'étaient bien ses cheveux blonds en diadème découvrant son jeune front. Une tête petite comme celle d'un Tanagra, des traits délicats. Mais je ne retrouvais pas l'expression changeante des yeux bruns pailletés d'or, ni le sourire de la bouche spirituelle aux contours gracieux et qui s'ouvrait sur les dents blanches et régulières. Le peintre n'avait pas, non plus, rendu l'expression de ses paupières.

Les paupières fraîcheur des yeux de Béatrix.

Tel quel, je savais que ce portrait, connu à Paris de ses seuls amis, était apprécié en Angleterre à l'égal de son talent. Des libraires de Londres en avaient fait tirer des reproductions à des prix très élevés. Et Renée Vivien informée s'était hâtée d'interdire cette vente.

Après le portrait, j'avisai une statuette devant laquelle une veilleuse se consumait, disait-on, nuit et jour et que l'on disait encore, tout bas, être l'image de Sapho rapportée de l'Ile de Lesbos par Renée Vivien. Que ne disait-on? Que cette Sapho recevait chaque matin l'offrande rituelle de parfums et de fleurs...

Ce culte païen me déconcertait. J'avais, à la fois, envie de rire et de m'en aller...

. . . . . .

— Non, ce n'est pas Sapho, fit Renée Vivien, qui venait d'entrer de son pas léger, vêtue d'un kimono d'impératrice, une gerbe de roses dans les bras, qu'elle m'offrit, en manière de bonjour.

Les remercîments suivirent. Puis :

— Ce n'est qu'une vestale achetée à Athènes parce qu'elle ressemble à une amie que j'ai perdue, une amie morte et inoubliée. Aux heures tristes, je la prie, comme

les païens priaient leurs idoles, comme les chrétiens prient leur Sainte.

— Oh! fis-je, tout à fait choquée.

Mais devant l'expression de mélancolie de Renée Vivien je me hâtai d'ajouter :

— Excusez-moi, Mademoiselle, je ne suis qu'une petite provinciale pas encore bien adaptée à la vie parisienne. Je découvre, avec effarement, le monde littéraire... Cependant, croyez-bien, Mademoiselle, que j'admire beaucoup votre talent. Je sais par cœur votre beau poème *Les Arbres*...

Renée Vivien sourit parce que c'est là, dans son œuvre, l'un des rares poèmes échappés à l'inspiration saphique.

Elle me tendit la main, désarmée par tant de candeur. Elle me déclara même que je lui plaisais parce que j'étais robuste et saine et sans complications, une Française bien sage qui ne ferait jamais une « esthète » à la manière des dames de la belle époque...

Et moi, enhardie par sa franchise, je lui avouai que j'avais pour elle une sincère sympathie faite d'attendrissement devant son aspect fragile, cette minceur extrême, cette pâleur. Elle ne semblait pas tout à fait terrestre... J'aurais souhaité la voir plus forte, plus près du réel. Je le lui dis.

Elle me répondit, d'un geste las :

— Je suis née sous un signe fatal. J'aime la France et je ne suis pas Française. Je suis Anglaise et je n'aime pas l'Angleterre. Mon père était Ecossais, ma mère naquit à Honolulu. Mon père, William Tarn, mourut, à l'âge de quarante ans, en 1890. Mon nom est Pauline Tarn. Je l'ai remplacé par Renée Vivien.

— Le prénom de Pauline est pourtant bien joli, lui dis-je. C'était celui de la petite fille de Mme de Sévigné. Et Tarn est le nom d'un département français...

— C'est vrai. Je manque de logique. C'est que je suis atteinte du mal romantique. Cela date de mon adolescence et de la lecture, en cachette, de Baudelaire dans un internat de la campagne anglaise d'où je m'évadai en

sautant le mur. J'avais quinze ans, l'âge de Juliette — une Juliette pour qui Roméo est sans attrait...

— Pourquoi?

Elle me fit cette étrange réponse :

— Les hommes sentent le cuir.

— Le cuir! quel cuir?

— Mais le cuir des chasseurs, des déménageurs, des facteurs...

— Pourtant des hommes d'élite vous entourent et vous louent. N'avez-vous pas eu, pour professeur de grec, le grand helléniste Charles Brun qui admirait tant son élève et qui, au bout de deux ans d'étude, vous disait : « Mademoiselle, je n'ai plus rien à vous apprendre. Vous savez le grec mieux que moi. »

— Trop indulgent Charles Brun, me répondit-elle. Il était si charmant que je lui écrivais : « Ma chère Charlotte! »

— Et Eugène Ledrain qui vous enseigna le latin, et qui dit de vous : « Que d'intelligence, que de science, que de poésie dans cette petite tête bien faite! »

— A lui, je n'écris pas « Ma chère Eugénie » parce que la sévère Mme Ledrain ouvre la correspondance...

» ... Une seule fois, dans ma vie, un homme a tenté de m'embrasser. Quelle horreur! Il avait des bottes, un ceinturon, de gros gants. Pouah! Ah! ne parlons pas des hommes.

— Alors, parlons de vos voyages!

J'enviais Renée Vivien d'avoir, si jeune, tant parcouru le monde. Elle connaissait la Chine, alors si mystérieuse. Elle connaissait l'Amérique, encore si lointaine! Elle avait navigué sur l'océan Pacifique, abordé aux Iles Sandwich! Elle avait séjourné en Egypte pendant plusieurs hivers! Toutes les capitales d'Europe lui étaient familières. La Grèce l'avait captivée au point qu'elle possédait une petite maison à Mytilène. De Constantinople, où elle habitait un palais sur le Bosphore, elle partait pour la Syrie! Elle décrivait en poète les ruines de Balbeck, les jardins de Damas... Heureuse Renée Vivien qui connaissait les cinq parties du monde! Elle

m'émerveillait, moi la petite Française, qui n'avais encore franchi que la frontière suisse et qui rêvais tant de lointains voyages! Mais alors que, pour elle, le voyage ne représentait plus que l'évasion d'une vie désenchantée, il était pour moi tout l'attrait de la découverte.

Je l'écoutais qui me disait, avec tant de mélancolie :

— Oui, j'ai vu tout cela et je suis revenue avec le désir de voir encore, de voir autre chose, de voir jusqu'à ce que je devienne aveugle, de tout voir sur la terre, de voir jusque dans l'au-delà!

C'est alors que j'osai lui suggérer de renouveler son inspiration en relatant ses souvenirs de Muse vagabonde dans des poèmes qui seraient si beaux!

— Peut-être, un jour, plus tard, me répond-elle.

Et ce fut *Le Vent des Vaisseaux*, ce livre inachevé qui parut après sa mort...

★

Mais, ce matin d'octobre, il n'était pas question de mort. Nous nous séparâmes gaîment sur sa promesse d'assister à la prochaine réception dominicale du *Censeur Politique et Littéraire*.

Renée Vivien ne s'était pas fait prier pour accepter. Elle qui déclarait ne pas aimer aller dans le monde, elle vint toute simple dans sa robe noire. Sa simplicité, son effacement furent un sujet d'étonnement. En place d'une auréole baudelairienne, la Muse aux Violettes ne présentait qu'une auréole de cheveux blonds un peu cendrés et un chignon de demoiselle anglaise silencieuse et bien élevée.

Devant ce visage pâle, cette absence de formes, Tristan Bernard eut un mot cruel : « Elle me fait douter de mon sexe. »

Et les femmes? Que pensaient les femmes?

Les femmes, on le sait, n'ont pas la même conception de la beauté féminine que les hommes. Elles sont surtout sensibles à la régularité des traits, à leur finesse. La

« joliesse » leur plaît. Une extrême minceur ne leur déplaît pas. Un beau regard sans doute. Une bouche plutôt petite et sinueuse. Et surtout, un teint sans défaut. Une chevelure ondée et luxuriante. Ah! la chevelure a de l'importance. Et l'élégance aussi. Et la distinction plus encore! Quant à la souplesse dans la démarche, elles l'admettent, mais elles condamnent l'excès de cambrure des reins et ce mouvement des hanches rondes et ce balancement qui retient le regard des hommes. Ne parlons pas des jambes, alors complètement cachées par les longues jupes. C'est à peine si l'on apercevait le bout du pied. Et le pied de Renée Vivien était petit et cambré. C'est pourquoi, cet après-midi-là, toutes les dames trouvèrent Renée Vivien ravissante.

Quant à elle, insoucieuse de l'effet contradictoire qu'elle produisait, elle disparut avec la même discrétion qu'elle était apparue.

★

Elle revint, un soir, et, cette fois, très élégante et très parée, pour entendre Georgette Leblanc parler de *Pelléas et Mélisande* et chanter le fameux air du deuxième acte.

Un long collier de Lalique sur sa robe blanche, un peu de fard à ses joues, Renée Vivien séduisit tous les jeunes poètes qui l'entouraient : Emile Verhaeren la salua gravement. Il y avait, là, Maurice Maeterlinck, André Foulon de Vaux, Firmin Roz, Alexandre Arnoux, Léo Larguier, René Fauchois, Hugues Lapaire, André Delacour, Adolphe Lacuzon, Maurice Magre..., heureux et fiers d'approcher cette poétesse dont ils admiraient, en connaisseurs, les vers d'une forme classique si parfaite, à la cadence harmonieuse, dans la langue la plus pure... L'impétueux Lucien Rolmer, au lieu d'écouter la conférence, avait composé un sonnet qui célébrait la *Muse aux Violettes* — et qu'elle dut entendre jusqu'au bout. Quant au méridional Joachim Gasquet, c'est un genou en terre qu'il se déclara « infiniment honoré de baiser la main

qui écrivit de si beaux vers »! Elle répondit à chacun avec grâce. Très fraternelle aux poètes, elle lisait leurs œuvres et savait en parler. L'éloge qu'elle fit de *La Maison du Poète* alla droit au cœur de Léo Larguier qui ne devait jamais l'oublier.

Elle laissa, à tous, un souvenir enchanté.

Cette fois ,elle ne « fila pas à l'anglaise ». Ce fut à qui l'accompagnerait jusqu'à sa voiture.

★

Quelque temps après, je reçus d'elle un de ces billets luxueux écrits sur parchemin où couraient des guirlandes de violettes et cachetés à la cire d'or :

« J'ai eu tort de déclarer que personne ne retient jamais rien de l'audition d'une conférence. Oubliez ces vaines paroles. Le mal des conférences m'atteint à mon tour. Je conférencie dimanche, chez moi, à l'heure des Vêpres. Un auditoire énorme : trois personnes. Voulez-vous être la quatrième? On déjeune d'abord à une heure. »

L'originale conférence! Elle eut lieu dans le jardin planté d'arbres japonais sur lequel s'ouvraient les portes-fenêtres en ogives aux volets en forme d'ailes. Tous les arbustes étaient en fleur et toutes les fleurs embaumaient. Le lierre épais de la grille nous isolait de l'Avenue et du reste du monde. Nous, les quatre auditrices, nous étions assises sur l'herbe de la pelouse et Renée Vivien, le buste appuyé contre le tronc d'un cytise, nous dominait de la hauteur d'un tabouret de pied.

L'aimable conférence! Miss Nathalie Barney, Miss Patricia, vous en souvenez-vous? L'orateur n'avait même pas choisi son sujet. Elle nous proposa de lui indiquer, dans Ibsen, une pièce à commenter. Nous choisîmes : *Brandt et la Recherche de l'Absolu.*

— Un vrai sujet de conférence de l'Odéon par un monsieur chauve! nous dit-elle en riant.

Pendant une heure, elle improvisa sur ce thème et

nous tint sous le charme de sa parole aisée et musicale. Une Renée Vivien mystique nous fut révélée, très éloignée de la poétesse païenne dont je réprouvais tant ces vers :

O Christ que l'on redoute à l'heure du trépas.
Je ne t'ai pas connu, je ne te connais pas...

Mais c'était le temps où l'on n'abordait pas les questions religieuses dans les salons, ainsi qu'on le fait aujourd'hui où l'on discute de dogmes entre deux cocktails. Si les manifestations spectaculaires de la conversion du jovial Huysmans divertissaient encore les incroyants, par contre elles déplaisaient à ceux qui gardaient la pudeur de leur foi, dans la *chambre secrète* de leur cœur.

Cependant je ne devais pas être surprise lorsque, peu de temps après, Renée Vivien écrivit ce beau livre, *A l'Heure des Mains jointes*, d'y lire :

« Je crois en Dieu et je l'aime. Je croyais en lui, autrefois, en le haïssant. Aujourd'hui, je l'aime et j'accepterai tout de lui parce qu'il fit mon âme qui en somme est moi, et mon corps, quoique je ne méprise pas non plus mon corps qui ressemble à mon âme. »

C'est à Bayreuth, paraît-il, en écoutant *Parsifal*, que, sous l'influence de la musique, elle aurait ressenti, pour la première fois, mais encore bien vaguement, l'appel de Dieu...

En attendant, elle demeurait bien païenne et elle était tout au plaisir.

Elle continuait à vivre dans un luxe qui, pourtant, ne s'étalait pas sans soucis. Car, nous le sûmes plus tard, elle venait de perdre l'espoir d'une grande fortune qu'elle était allée chercher aux Iles Sandwich, en compagnie de sa mère. Elles revinrent ensemble déçues. La fortune devait leur échapper. Pendant un an encore, elles en attendirent quelques bribes...

Mais en ce printemps 1908, l'espoir persistait et la vie était belle. Que d'occasions de se divertir pour Renée Vivien qui aimait le théâtre et tous les arts! Cependant, la « belle époque » ne l'enchantait pas tout à fait :

— Quelle disgrâce de vivre au début de ce XX^e^ siècle, nous disait-elle, du haut de son tabouret de pied. On est toujours influencé par son époque. Et la nôtre, c'est celle de Sarah Bernhardt et de Rostand. Ce sera beaucoup mieux dans dix ans. Vous verrez qu'un bel art naîtra, très neuf. Vous verrez cela. Moi, pas. Je serai morte. Mais, ajouta-t-elle, rieuse, Sarah Bernhardt vivra toujours et jouera, toujours, l'*Aiglon!*

En cet instant, pourtant, son sens critique n'était pas reporté sur elle-même. Elle oubliait qu'elle subissait, comme toutes ses contemporaines, le prestige de la grande tragédienne. Ne voulait-elle pas, elle aussi, paraître une *Reine des attitudes* lorsque, pour visiter la cathédrale de Chartres, elle s'entourait, des pieds à la tête et jusqu'au visage, de voiles légers couleur de cendre, à la manière d'une prêtresse antique? Ainsi costumée, elle expliquait devant le porche le sens des vieilles pierres avec une science d'érudit et des mots de poète, pour l'ébahissement et l'enchantement des visiteurs.

« Reine des attitudes », comme elle l'était encore, ce jour où, conviée au mariage d'une parente, on la vit s'avancer dans le cortège, tel un personnage de féerie, couronnée de lys et traînant de longues soieries blanches scintillantes, une immense gerbe de lys dans les bras qui semblait la vêtir tout entière!...

II

UN SOIR CHEZ VIVIEN AVEC COLETTE

C'est un des plus plaisants souvenirs de ma vie, celui auquel j'aime à me reporter quand j'ai envie de sourire.

Les soirées chez la Muse aux Violettes, suivies de soupers achevés à l'aurore, n'avaient rien de banal.

Une fois, Renée Vivien nous présenta une jeune femme d'une beauté étrange, aux yeux de braise, et qui semblait descendre tout droit d'une roulotte de bohémiens. Elle jouait du violon en virtuose.

Une autre fois, deux blondes Américaines nous firent faire le tour du monde en musique. Elles chantèrent dans toutes les langues et finirent par une ronde nègre.

Mais il y avait aussi des soirées de causeries où l'on disait des vers en fumant des cigarettes — une grande nouveauté — et où Renée Vivien charmait ses invités par son esprit et sa fantaisie.

Invités et invitées étaient toujours de qualité. Beaucoup de poètes et de poétesses parmi les meilleurs. Renée Vivien, sans esprit de rivalité, s'efforçait de mettre en valeur les talents. Je l'ai entendue dire des poèmes de Lucie Delarue-Mardrus qui fut longtemps son amie, mais que son mari, le Docteur Mardrus, écarta de ses réunions. Mme de Noailles y vint aussi jusqu'au jour où la jalousie, à son tour, l'éloigna. C'est que la critique littéraire d'alors mettait souvent en parallèle les deux grandes poétesses, Renée Vivien et Mme de Noailles, pour donner la préférence à l'œuvre plus purement classique et jamais chargée d'épithètes vaines de Renée Vivien. Mme de Noailles en conçut un dépit qui se manifesta par une rupture de relations.

Renée Vivien, qui en souffrit, se contenta de répondre en souriant :

— Qu'il est difficile, entre poètes, de s'entendre et de s'aimer! Il en fut ainsi toujours. Souvenons-nous d'Horace!... J'imagine que le premier aède dut haïr le deuxième aède.

Mais elle, elle était sans haine, sinon sans envie. Je l'avoue, disait-elle, j'envie Mme de Noailles d'être française, d'être née en France, à Paris, au bord de la Seine, dans le glorieux quartier des Invalides. Je l'envie d'être trois fois française, par cette naissance, par son mariage et par sa maternité qui perpétue, sur son fils, un des plus beaux noms de France. Mme de Noailles est sincèrement française et son patriotisme l'inspire bien. J'admire son poème *Mon Pays* où elle a célébré la France. Mais pourquoi signer ses œuvres « Comtesse de Noailles »? Il y aurait tellement plus de vraie noblesse à signer simplement « Anna de Noailles »!

C'est d'ailleurs ce que fit plus tard l'auteur du *Cœur innombrable.*

Cependant Renée Vivien ne pouvait s'empêcher de railler ce qu'elle appelait la poésie potagère de Mme de Noailles. Au lendemain d'une de ces réunions où l'on avait longuement conversé sur la poésie, elle m'envoya une énorme citrouille japonaise artistiquement pyrogravée et repoussée d'or comme un vieux cuir auquel elle ressemblait. Une lettre était jointe à l'envoi :

« Chère, amicale et charmante Madame, je vous adresse, en souvenir d'une excellente soirée (mais vous êtes partie trop tôt) cette courge japonaise, prix d'un concours agricole à Yokohama qui m'évoque invariablement le souvenir des poèmes de Mme de Noailles.

J'ai empli cette courge imposante de belles pommes et de fruits lourds... »

Un demi-siècle s'est écoulé. Et la courge japonaise intacte pare toujours mon salon — le salon des poètes — à la proue de l'Ile Saint-Louis. « Les objets durent plus que les êtres », disait, en la contemplant, le cher Guillaume Apollinaire.

★

La soirée, chez Renée Vivien, où Colette nous donna le plaisir de la voir danser sa célèbre danse du *Sphinx*, éclipsa toutes les autres. C'est celle qui m'a laissé le souvenir le plus vivant, le plus précis.

De toutes les soirées, elle fut certainement la plus brillante, on dirait aujourd'hui la plus « dynamique » : les dames en grand décolleté, robes à traînes dont elles enroulaient leurs chevilles dans un geste fort séduisant. Toutes ces sirènes étaient assises sur des coussins ronds de velours noir à même le tapis d'Orient qui recouvrait un parquet de marqueterie. Elles avaient vraiment quelque mérite à s'asseoir, ainsi, par terre, ces belles dames, sanglées qu'elles étaient dans leur corset à busc de fer. Mais nous étions toutes jeunes et souples et si fières de nos

cinquante-cinq centimètres de tour de taille! Cependant aucune ne se redressait avec plus de vivacité et de grâce que Renée Vivien pour accueillir ses invités.

Ce soir-là, les invitées n'étaient pas très nombreuses mais elles étaient de choix pour applaudir Colette. Il y avait Henriette Roggers, de la Comédie-Française, la future épouse de l'académicien Claude Farrère, superbe dans sa robe byzantine, des émeraudes enroulant sa chevelure auburn. Il y avait Nathalie Clifford-Barney qui inspira à Remy de Gourmont ses célèbres *Lettres à l'Amazone*, Nathalie Barney, la blonde et belle Américaine, des cheveux clair de lune et les épaules auréolées de plumes neigeuses.

— *Tout Petit*, lui disait Renée Vivien, tu ressembles, ce soir, à un oiseau précieux.

— Ce « Vieux Paul », répondait Nathalie attendrie.

Il y avait une cantatrice très connue dans le monde musical, dont je n'ai retenu que le prénom, Patricia. Irlandaise brune aux yeux bleus et dont la poitrine se parait d'un lys de velours noir. Elle formait un plaisant contraste avec une jeune Polonaise au visage romantique encadré de bandeaux pâles. Et près d'elle une petite Japonaise qui gazouillait le français, et deux Circassiennes dont on ne se lassait pas de contempler le visage d'une parfaite régularité. Et une Ecossaise aux joues roses qui refusa de s'asseoir par terre pour aller prendre place auprès de son mari, un jeune poète ineffablement blond.

Car il y avait, tout de même, quelques hommes, assis, eux, très correctement, sur des fauteuils et autorisés à fumer — comme les dames. Le spirituel Eugène Ledrain flanqué de son épouse à la gorgerette hérissée de perles de jais, un lorgnon sur le nez, l'air d'une institutrice austère, faisait vis-à-vis à Charles Brun très souriant. Il y avait le critique J. Ernest-Charles, le diplomate M. Pujalet, un élégant attaché naval, un peintre japonais au visage d'ivoire...

En attendant l'arrivée de Colette, Marguerite Moréno, l'esprit et l'entrain mêmes, nous dit des vers. Elle possédait une mémoire extraordinaire qui lui permettait de

satisfaire chacun. Et quelle voix musicale, quelle parfaite diction, quel naturel, quel sens de la poésie! Elle dit des poèmes de Baudelaire, de Rimbaud, de Moréas, de Marcel Schwob, d'Henri de Régnier. A ma demande, elle achevait le poème *L'Ombre* de Gérard d'Houville, lorsque Colette entra, très simplement. Une charmante Colette en robe virginale, une taille de guêpe et les cheveux courts encadrant un visage triangulaire aux yeux obliques d'un bleu violet qui faisaient mon admiration.

Colette ne se fit pas prier : « Puisque je suis venue pour danser, allons-y! » Et la robe passa par-dessus la tête, et Colette apparut, petit dieu égyptien au corps tout doré. Elle dansa cette fameuse *Danse du Sphinx* qui devait faire courir le « Tout Paris » au music-hall.

Colette, aux dons si divers, se révélait danseuse née, ayant déjà acquis, à force de volonté, l'indispensable technique sans laquelle il n'est pas de grands artistes.

— Je n'étais pas, alors, trop mal bâtie, nous a déclaré, récemment, Colette, lors d'une émission à la radio.

La vérité, c'est qu'elle avait un très joli corps que dames et messieurs contemplaient avec une égale admiration.

— Elle me change des Anglaises, dit Renée Vivien d'une voix suave. . . . . —

C'était, en effet, un corps de Française, un corps « fait au tour », selon l'expression de la « belle époque ».

Et sa danse était intelligente, spirituelle et poétique comme tout ce qu'elle devait réaliser au cours de sa vie.

On l'applaudit. Elle dut recommencer. Après de nouveaux applaudissements, on lui demanda quels étaient ses projets. A vrai dire, elle n'en avait pas. Continuerait-elle seulement à danser? On protesta. Et, en manière d'encouragement, Renée Vivien lui proposa de composer, pour elle, le scénario d'une danse grecque avec accompagnement de musique exécutée sur une lyre antique, une vraie lyre, vraiment antique. Mais comment se procurer une lyre antique? Chacun apporta une suggestion. Nous cherchions encore lorsque Colette mit tout le monde d'accord :

— Si vous ne trouvez pas de lyre, nous dit-elle, avec

son plus pur accent bourguignon, je pourrai toujours vous tailler un pipeau. Je sais!

★

Passé minuit, Renée Vivien adressait un signe discret à deux ou trois de ses amies qui, aussitôt, se levaient et la suivaient vers l'office. Il s'agissait de procéder à la confection du *Punch américain*, cet ancêtre du cocktail. C'était un bien curieux spectacle que celui de ces jeunes femmes en robe d'apparat dans le grand office luisant de ripolin.

En toutes saisons, des fruits merveilleux, envoyés des jardins de Murcie par une fidèle amie espagnole, étaient préparés d'avance dans une vasque de cristal. On y ajoutait quelques fruits confits. Puis on versait là-dessus des alcools variés, très variés, d'après une recette attribuée, disait Renée Vivien, au célèbre navigateur Cook. Mais depuis le massacre de Cook en 1779, la recette complétée de whisky, de champagne extra-dry, de vodka, de marasquin, de schiedam, de kummel, etc... etc... n'était plus observée scrupuleusement. On causait, on riait, on lançait quelques cerises confites, on versait calvados et cognac au petit bonheur. Puis on goûtait. Un peu de sirop d'orgeat pour adoucir. Un flacon d'armagnac pour rehausser. Et l'on goûtait. Et le curaçao oublié. On goûtait à nouveau. Lorsque le punch américain semblait à point, les belles dames connaissaient « le secret d'avoir l'âme légère ».

Pendant la confection du punch, Colette s'était démaquillée et avait revêtu sa robe. Renée Vivien lui offrit son bras pour passer dans la salle à manger. Les femmes entraient, ainsi, les premières, en brillant cortège. Les hommes, en habit noir, suivaient tant bien que mal.

La table était dressée pour dix-huit convives. Renée Vivien la présidait, Colette à sa gauche — la place d'honneur. Marguerite Moréno faisait face à la maîtresse de maison. Et, entre elles deux, toutes les dames. A l'autre extrémité, les messieurs s'asseyaient côte à côte — comme ils pouvaient.

Je me trouvais placée à la droite de Renée Vivien vis-à-vis de la sévère Mme Ledrain. Nous formions ainsi, elle et moi, le double trait d'union entre les dames et les messieurs.

Des lanternes chinoises répandaient une clarté lunaire qui luttait avec l'éclairage rose de la table. Aux soupers de Renée Vivien, toutes les femmes semblaient jolies.

Sur cette table luxueuse, des violettes jonchaient la nappe de dentelle. Et partout des roses, des orchidées, des lys.

Ce soir-là, les fleurs exhalaient un tel parfum que les hommes se plaignirent humblement. L'un d'eux, le diplomate, M. Pujalet, osa se faire leur porte-parole.

— Ah! dit, à mi-voix, la pâle Polonaise aux bandeaux romantiques, l'odeur des fleurs leur donne mal à la tête. Eh bien, leurs voix mâles me donnent, à moi, mal au cœur.

Mais Renée Vivien, en maîtresse de maison soucieuse de l'agrément de ses invités, fit enlever les gerbes de roses, de lys et d'orchidées. Il ne resta sur la table que les violettes dont je m'amusais à enrouler les tiges autour de mes doigts pour former des bagues dont la fleur figurait le chaton.

— Vous êtes orfèvre, me lança Marguerite Moréno qui, déjà, tentait de m'imiter.

— Non, dit Renée Vivien, c'est un poète qui s'ignore.

Colette se pencha alors pour me regarder :

— De quel pays sont ces beaux yeux noirs? me demanda-t-elle.

— Du Forez, lui répondis-je. Du pays de l'*Astrée*. Je suis née au bord du Lignon, près du tombeau de Céladon.

J'ajoutai :

Et de quel pays sont ces beaux yeux couleur des violettes?

— Moi, fit Colette, je suis de la Puisaye.

Et, avec cet accent de paysan qu'elle se plaisait à imiter :

— Y a pas loin de cheu vous, cheu nous!

C'est ainsi que nous fîmes connaissance. Derrière le

dos plat de Renée Vivien, nous nous serrâmes la main, contentes de nous sentir si bien « Centre de France » parmi ces étrangers, ces étrangères « venues, comme les vaisseaux de Baudelaire, du bout du monde »!... Ainsi s'exprima la silencieuse Mme Eugène Ledrain, soudain en proie au lyrisme.

Au moment de servir le *Punch américain*, Renée Vivien se leva et, munie d'une longue cuillère d'argent, se disposa à emplir les coupes placées devant elle sur un plateau. Auparavant, elle convia un des messieurs à goûter et à donner son avis.

Ce fut encore le diplomate Pujalet qui répondit avec beaucoup de circonspection :

— Je me permettrai de suggérer que la liqueur de marasquin semble être la dominante...

— Ce qui signifie que le punch est trop doux, trancha Nathalie Barney.

— Il faut le renforcer avec la vodka, proposa la Polonaise.

— Non, rien de tel que le whisky.

— Ou le gin.

— Oh! un bon rhum des Antilles...

— Ou une fine Napoléon.

— Qu'y a-t-il donc là-dedans? demanda Colette.

Et quand Renée Vivien eut fait connaître la célèbre recette du navigateur Cook :

— Mais c'est le monde entier dans un saladier! De quoi chanter l'Internationale!

On rit. Charles Brun, alors, pensant honorer Colette, suggéra de verser quelques verres de vieux marc de Bourgogne...

— Mon marc de ma Bourgogne dans cette *arcanderie*, jamais de la vie!

Et Colette, pour prévenir toute velléité de la maîtresse de maison, prit la bouteille de vieux marc qu'elle plaça près d'elle.

— Vous ne savez donc pas comment on le boit le marc de Bourgogne? Je vais vous l'apprendre. Ça se passe à la maison ou au cabaret, selon l'occasion. On a un verre,

pas trop fin et surtout pas en métal comme ceux-ci! Non, un verre en gros cristal taillé qui vient d'héritage ou du tir à la foire et qu'on a bien en main pendant que M. le Maire parle des affaires de la commune. On discute, on s'échauffe en tenant toujours le verre qui s'échauffe, lui aussi, au creux de la paume. L'arome du marc se dégage. C'est le moment de lever le coude et d'avaler une bonne lampée. Essayez.

Les messieurs ne demandaient pas mieux que d'essayer et de montrer à leur tour leur érudition.

— Dans mon pays, disait le Nîmois Charles Brun, c'est le *trois-six* qui fait tourner les têtes.

— Et chez vous, me demanda Colette, comment se nomme votre eau-de-vie?

Je répondis avec orgueil :

— *L'Arquebuse.*

— L'Arquebuse!

— Oui, et les paysans disent : « Trois verres d'Arquebuse, ça tue un lion! »

— Vous êtes pas un peu du midi, des fois?

— Si, répondis-je sur le même ton. Y a que le Rhône à passer!

Cependant le *punch* avait délié les langues — tant de langues étrangères! J'admirai Renée Vivien qui répondait en anglais, en allemand, en italien et en japonais à ses invités. Elle avait même appris le grec moderne et nous l'entendîmes donner la réplique à la belle Athénienne aux yeux bleus qui, comme par hasard, s'appelait Hélène.

C'est alors que dans le coin des messieurs quelqu'un s'avisa de démêler les causes qui rendent les Français si réfractaires à l'étude des langues. Colette interrogée répondit rondement qu'elle ne savait que le français, et que cela lui suffisait bien. Charmante Colette, n'avait-elle pas, déjà, démontré dans ses livres qu'elle le savait à la perfection, en attendant de prouver qu'il y avait, en elle, tout le génie de notre langue.

Et moi, subjuguée par Colette, je répondis, à mon tour, répudiant mes faibles connaissances en allemand : « moi aussi, je ne sais que le français! » Ce qui me valut

de Colette une vigoureuse poignée de main, cette fois, devant la poitrine, sans épaisseur, de Renée Vivien.

Quel net souvenir je garde de cette soirée! J'en revois tous les instants jusqu'à celui où Colette, qui nous avait tant charmés en nous contant sa pittoresque enfance au pays de Puisaye, se leva de table et annonça son départ : « J'aurais voulu partir plus discrètement », nous dit-elle.

— Oh! quel dommage! Restez encore!

— Impossible, belles dames! Demain matin, c'est-à-dire ce matin même, je travaille...

Laborieuse Colette, c'était vrai que, ce matin-là, comme tant de matins, comme tout au long de sa vie, elle devait travailler.

Après son départ, la température baissa. L'enchantement s'en était allé avec elle. Et c'est à peine si je me souviens de la controverse sur un thème grec qui mit aux prises Renée Vivien et Charles Brun et qui, après vérification des textes, donna raison à la poétesse.

Il était temps de partir. L'alcool n'embellit pas les plus jolies. La pâleur éthérée de Renée Vivien tournait en couperose. Seuls, les époux japonais gardaient leur masque d'ivoire.

III

La fin de l'année 1908 fut néfaste à Renée Vivien. Elle s'excusa de cesser ses réceptions. Elle partit pour un long voyage autour du monde. C'est du moins ce qu'elle nous écrivit de Cherbourg. En réalité elle ne devait pas dépasser Londres, où, dans un moment de désespoir, elle tenta de se suicider. Elle but du laudanum et s'étendit sur un de ces divans « profonds comme des tombeaux » prodigués par le culte baudelairien jusque dans la prude Angleterre. Un bouquet de violettes sur son cœur, elle voulut s'endormir pour toujours.

Pauvre Muse aux Violettes, criblée de dettes, si intelli-

gente, si savante, si douée, mais incapable de faire face aux vulgaires tourments de la vie!

Elle fut sauvée grâce au dévouement de sa camériste fidèle et si discrète que ses amis ignorèrent tout de ce drame. A Paris, le silence s'était fait sur celle que nous imaginions voguant sur les océans et que nous n'appelions plus que la Poétesse lointaine.

Elle devait guérir et même revenir à Paris, mais comme brisée, les jambes affaiblies, accablée de maux. Une fois que je remontais les Champs-Elysées en taxi, je la croisai assise, affalée dans un fiacre, les yeux clos, l'ombre d'elle-même. Le lendemain, j'allai chez elle prendre de ses nouvelles. Je me heurtai à la consigne qui était un mensonge : « Mademoiselle, à Nice, depuis un mois, ne rentrerait qu'en avril. »

Je la revis, encore, un jour de l'été 1909. Elle marchait à petits pas, doublement appuyée sur une canne et sur le bras de sa camériste. C'est celle-ci qui me la fit reconnaître. Elle était méconnaissable. C'est une vieille femme qui passait. Et elle n'avait que trente et un ans! Qu'il semblait loin le temps où, imaginant la déchéance de la vieillesse, elle écrivait ces vers prophétiques :

Tes pas oublieront le rythme de l'onde.
Ta chair sans désir, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.

Elle mourut le 10 novembre 1909, à Paris, en rentrant d'Angleterre où la pleurésie qu'elle y contracta finit par avoir raison d'un organisme miné par une volontaire inanition.

Nous sûmes, plus tard, qu'elle avait abjuré le protestantisme avant d'expirer; qu'elle était morte avec simplicité en murmurant le nom de cette Lorely qu'elle avait tant aimée. On l'entendit encore avouer : « Je ne regrette pas d'avoir écrit des vers qui étaient beaux. » Se souvint-elle, en cet instant, de ceux-ci, d'une mélancolie si poignante :

Oui, tu t'en iras vers tes frères, les poètes

Et, dans leurs rangs serrés, tous ils t'accueilleront
Avec leurs voix sans timbre et leurs lèvres muettes.

Sa mort passa inaperçue. A peine quelques brèves notes, dans les journaux, aux informations nécrologiques. Le monde littéraire se passionnait, alors, pour l'imminente représentation de *Chantecler* et la question de savoir si Mme Simone, la faisane, pondrait ou ne pondrait pas en scène.

Pourtant, les vrais poètes de 1910 ne la virent pas partir avec indifférence. Nous fûmes nombreux à déplorer la disparition d'un talent qui confinait au génie à l'heure de son plus bel épanouissement. De même qu'aucun de nous n'ignora, alors, que des mains pieuses fleurissaient sans cesse sa tombe de ses violettes préférées. Aujourd'hui, encore, une amitié fidèle entretient la petite chapelle où elle repose au cimetière de Passy.

IV

Quant à Colette, dont j'avais si fort subi la séduction chez Renée Vivien, je n'ai cessé de l'admirer et de l'aimer d'une amitié silencieuse. Je la voyais parfois aux répétitions générales. Je me souviens d'un soir au Théâtre Français où, placée, non loin d'elle, aux fauteuils de balcon, son expression de mélancolie me bouleversa. Colette possédait ce don de me rendre une âme d'adolescente. Comme au temps où j'étais écolière, j'aurais voulu punir ceux qui lui enlevaient son sourire. Il est étrange que j'aie oublié le titre et l'action de la pièce et même le nom des acteurs et que, des trois heures de représentation, il ne me reste que la vision du beau visage triste de Colette.

Elle était plus gaie au *Mercure de France*, le matin où elle entra dans le bureau directorial en esquissant ce mouvement acrobatique qu'on appelle la *roue*. Alfred Vallette, subjugué, lui aussi, en parla longtemps. « Mais elle a tout de même plus de talent comme écrivain que comme acrobate », disait-il. Le directeur du *Mercure de France* était

un grand admirateur de Colette. Je l'ai entendu prédire, dans la salle de rédaction, devant Paul Léautaud, Louis Dumur, Paul Morisse, Van Bever et quelques autres : « Attendez, sous peu elle prendra la tête de sa génération. »

Colette, je devais la revoir, en 1913, radieuse et très élégamment parée au banquet offert à Jérôme Tharaud promu chevalier de la Légion d'Honneur.

A ce banquet, Colette était placée à la gauche du président, Maurice Barrès.

Quant à moi, invitée en qualité de collaboratrice des *Soirées de Paris*, j'eus la chance de me trouver assez près de la table d'honneur pour voir et entendre Colette dont les propos divertissaient le sombre Maurice Barrès. « Elle trouve le moyen de faire rire le chevalier à la triste figure », me dit mon voisin Guillaume Apollinaire qui n'eut de cesse, après les discours, le repas terminé, d'aborder Colette. Son but était de se faire pardonner certaine critique acerbe du temps où il fustigeait les jeunes femmes de lettres dans la revue *Les Marges*, sous le pseudonyme de Louise Lalanne. C'était en 1909 et Colette avait vertement répondu à la nommée Louise Lalanne qu'elle la trouvait « rosse ». Cinq années s'étaient écoulées, un lustre, un fameux lustre, disait Apollinaire, pendant lequel Colette avait atteint la célébrité.

En 1919, Colette, devenue Colette de Jouvenel et maman de la jolie petite Bel Gazou, vint un soir au journal *l'Œuvre* saluer le directeur Gustave Téry et son beau-frère Robert de Jouvenel, rédacteur en chef de *Bonsoir*. Une Colette rayonnante qui contait, avec humour, son séjour en Limousin dans le vieux château des Jouvenel. Elle vint à moi la main tendue pour me complimenter de mon survol de la Manche — le premier par une femme. Quel événement! « Il faut toujours être la première, me dit-elle gentiment — comme à l'école! »

Peu de temps après, Gustave Téry m'envoya prendre une interview de Colette de Jouvenel qui habitait alors un hôtel boulevard Suchet. Je fus introduite dans un salon aux murs couverts de belles tapisseries. Sur un fond

de verdures au petit point, Colette écrivait entre son chien et son chat. Elle vint à moi en camarade. Toujours simple et bonne, elle s'adaptait, avec une parfaite aisance, à sa nouvelle existence d'épouse d'un homme politique en passe de devenir président de la République. Perspective qui enthousiasmait les rédacteurs de *l'Œuvre*. « Colette présidente de la République, on ne s'ennuiera pas à l'Elysée », disait notre confrère Jacques Jaujard, dans toute la fougue de ses vingt-trois ans.

Je revois, en 1923, Colette devenue directrice littéraire du journal *Le Matin* qui m'accueille avec sa naturelle affabilité. Tous les directeurs de journaux devraient prendre modèle sur ce directeur sans morgue et plus souvent debout qu'assis! Que j'aimais sa franche poignée de main, son sourire, et parfois son embrassade à la « bonne franquette »!

— Comment va Bel Gazou? lui demandai-je.

— Ah! me dit-elle, Bel Gazou grandit et prétend avoir passé l'âge des chaussettes. Elle veut que je lui achète des bas!

A l'occasion de Noël, j'offris à Colette un sabot de violettes de Parme.

« Acceptez, lui avais-je écrit, ces violettes qui sont de la couleur de vos yeux. »

Elle me remercia par une lettre où passait le souvenir de Renée Vivien, « la géniale poétesse qui préféra les violettes aux roses »...

Et, par-dessus tout, cette rencontre : c'était au cimetière de Passy, un matin de décembre 1909 — près d'un demi-siècle écoulé. Nous nous rendions, Colette et moi, chacune de notre côté, sur la tombe de Renée Vivien, un bouquet de violettes à la main.

POÈMES

par PHILIPPE CHABANEIX

SOUS LA TREILLE

Je vous revois sous la treille. Vous souriez
Et me parlez de vos rêves d'une voix tendre...
Près de la vigne vierge il y a des lauriers
Et tout un grand bouquet d'iris dans votre chambre.

Puis un beau soir l'amour ineffable fut là
— C'était, je me rappelle, au début de septembre —
Et de ce feu si pur, qui soudain nous brûla,
Chaude, malgré les ans, reste aujourd'hui la cendre.

ÉCRIT SUR L'ONDE

Jeunes filles en fleurs, quand le bruit de vos pas
N'accompagnera plus mon destin solitaire,
Ah! n'allez point me croire où je ne serai pas :
Dans une tombe étroite et vaine sous la terre;

Mais cherchez-moi dans l'ombre attirante des bois,
Dans le chant des oiseaux, dans les nuits de Provence,
Dans l'odeur des jasmins et dans la douce voix
D'un enfant qui ressemble à l'amour et qui danse.

A QUI PERD GAGNE

Une nuit trouble, ô mon amour,
A qui perd gagne nous jouâmes,
Et quand parut le petit jour
Un sombre feu brûlait nos âmes.

Ecoute encore, s'il est temps,
Ecoute encore ces paroles,
Elles te disent que j'attends
Le prompt retour des heures folles,

Que rien n'est mort du cher passé
Et que tu me reviendras toute
Malgré tes yeux d'ange blessé
Par l'aventure et par le doute.

Une nuit trouble, ô mon amour,
A qui perd gagne nous jouâmes,
Et quand parut le petit jour
Un sombre feu brûlait nos âmes.

L'ILE SECRÈTE

Songe et réalité, ce soir, ne font plus qu'un,
Et tout, en notre amour, semble pur et tranquille
Comme ces blanches fleurs d'été dont le parfum
Longtemps flotta sur l'île.

Tu souris sous un ciel de septembre aussi doux
Que le ciel du printemps cher aux adolescentes,
Et je vais avec toi parmi l'automne roux
Me perdre dans les sentes.

DÉPART

Où sont les rêves d'avant-guerre
Et les plus tendres des beaux jours?

Ah! nos baisers dans cette gare
Où se pressaient les voyageurs!

Tu t'en allais, triste, vers Nice,
Vers le soleil et vers la mer,

Et je songeais qu'en ta jeunesse
Il y avait déjà la mort,

Cendre amère après tant de flamme,
L'affreuse mort parmi les fleurs,

La mort si proche, toi que j'aime
Encor mieux, chère ombre, qu'alors...

DANSE AU VILLAGE

Un soir, entre les soirs les plus chauds de l'année,
Dans ce village, au fond du val,
Tu vins, comme une enfant svelte et prédestinée,
Devant nos yeux ouvrir le bal,

Et plus rien ne compta, dès lors, que cette force
De nos désirs vers ta beauté
Si parfaite, où brûlaient tous les feux de la Corse,
Et si fraîche au cœur de l'été.

SOURCE

Dans ses doigts a glissé ta chevelure blonde
Et dans son cœur, soudain, tout le soleil a lui...
Ecoute-le te dire à voix basse et profonde
Que grâce à toi le feu n'est plus qu'amour en lui,

Et penche auprès du sien ton visage vers l'onde
Où le passé demeure en même temps qu'il fuit,
Belle aux yeux d'ombre verte et qui dansas la ronde
Avant d'être la fleur suprême de la nuit.

LE PORTEFEUILLE ÉPISTOLAIRE DE L'ÉNIGMATIQUE HENRY HARRISSE

Lettres de G. Flaubert, Sainte-Beuve, Taine et George Sand

par JEAN BONNEROT

Enigmatique personnage en effet, s'il en fut, que cet Henry Harrisse, qui voulut se singulariser en entourant d'un épais mystère sa vie, sa naissance et son œuvre. A-t-il souhaité attirer sur lui l'attention et exciter la curiosité de ses contemporains?

Il est mort le 13 mai 1910, à 19 heures, au n° 30 de la rue Cambacérès, dans un vaste appartement, encombré de livres somptueusement reliés et d'innombrables dossiers. Il y avait près de quarante années qu'il y demeurait; deux personnes seulement assistèrent à ses derniers instants, sa sœur, Mme Clémentine Uhlman et l'un de ses exécuteurs testamentaires, M. Deraine, et c'est par la déclaration faite à la mairie que l'on connut alors sa date de naissance.

Il était né le 23 mai 1829 à Paris et était le fils d'Abraham et de Nanine Marcus. Là s'arrêtent les renseignements sur ses parents; mais on raconte que sa mère était parisienne, que son père était fourreur, originaire de Russie, ou de Prague, d'une famille israélite. La déclaration de décès porte qu'il était avocat et chevalier de la Légion d'honneur.

Avocat, c'est exact; il avait fait des études de droit aux Etats-Unis et s'était installé à Paris, avant la guerre de 1870, comme avocat américain. Quant à la Légion d'honneur, il n'y en a pas trace aux archives de la Grande Chancellerie, et cependant la petite histoire raconte qu'il avait été proposé en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, par le ministre des Affaires étrangères d'alors,

Alexandre Ribot, qui avait été sollicité par le chargé d'affaires des Etats-Unis. Promotion exceptionnelle pour l'époque, mais par laquelle on voulait rendre hommage au grand érudit qui avait contribué à la connaissance de l'histoire du Nouveau Monde par de nombreux livres et articles. Cette distinction suscita une violente colère de Harrisse, dit-on, qui aurait refusé la croix de chevalier de la Légion d'honneur, se considérant comme outragé de n'avoir pas été nommé d'emblée officier : mais sur cette anecdote on n'a aucun renseignement.

Il laissait une fortune de plus d'un million, qu'il partageait entre ses nièces qui demeuraient à Baltimore et à San Francisco. Il n'y eut ni faire part, ni annonce dans les journaux : telle était sa volonté, et ses amis, ceux du moins avec lesquels il avait été autrefois en bons termes — car il passait sa vie à se brouiller avec tous les gens qu'il connaissait — n'apprirent sa mort que quinze jours plus tard. Son corps fut incinéré; il avait demandé, dans une des clauses de son testament, que ses cendres fussent dispersées, mais, la loi française s'y opposant, elles furent recueillies dans une urne, qui ne porte ni date, ni nom propre.

Cet homme qui jouait au mystère était cependant l'un des personnages les plus connus du Paris littéraire et officiel. Il avait été en relations avec les ministres; il avait fréquenté tous les salons, s'était insinué dans les journaux et sa silhouette était familière. C'était un petit homme replet, au visage encadré de courts favoris, et le savant Henri Cordier, qui l'a beaucoup connu, disait qu'il « avait le profil de Stendhal dans le médaillon de celui-ci par David d'Angers ». Sanguin et facilement congestionné à la moindre colère — et elles étaient fréquentes — il avait dû faire plusieurs saisons à Divonne-les-Bains.

Sur son enfance et sa jeunesse, on ne possède aucun renseignement; il ne semble avoir reçu aucune instruction et n'avoir suivi aucun enseignement régulier : il ne savait ni le grec, ni le latin, ni l'allemand, mais il parlait anglais et français, et ses connaissances dans tous les domaines, il les avait acquises, au fur et à mesure des années, par un travail acharné. Le premier renseignement certain que l'on trouve sur lui date de 1853; il était alors instructeur de français à l'Université de la Caroline du Nord. Il est probable qu'il était arrivé à Charleston, deux ou trois ans auparavant, avec sa famille qui venait tenter fortune aux Etats-Unis. On le

trouve à Washington, professeur au Collège des Jésuites de Georgetown. C'est vers cette époque qu'il fera ses études de droit à Chapel Hill, à l'université de la Caroline du Nord, puis s'installera en 1857, à Chicago, en qualité d'avocat. Entre temps, il s'était intéressé vivement à la philosophie, avait traduit en anglais la *Méthode* et les *Principes* de Descartes et avait ébauché une histoire du Cartésianisme; mais ni la traduction, ni cette histoire ne trouvèrent d'éditeur. A force de solliciter, il parvint à publier quelques articles dans la *North American Review* et le premier de ses articles, raconte-t-on, lui fut payé dix dollars : sa joie fut si grande qu'il fit encadrer le billet et l'exposa dans son cabinet où il avait plaisir à le montrer à ses visiteurs. Il avait reçu le diplôme de « Artium Magister » en 1851, avec une thèse sur le *Dictionnaire Philosophique* de Franck, qui a paru dans la *Southern Quarterly Review* de juillet 1854. Dans son impatience de s'imposer et de trouver un emploi à son activité, il écrit un essai « on the organization, regulation and management of a literary Institution best adapted to the wants and interests of North Carolina », dont le manuscrit a été découvert et publié par Edgar W. Knight dans la *North Carolina Historical Review* de janvier 1947.

Pour toute cette période, les renseignements chronologiques sont extrêmement vagues et les biographes qui se sont penchés sur l'existence de Henry Harrisse se contentent d'écrire : c'est vers les années 1860 qu'il exerce sa profession à New-York.

A New-York, il fit la connaissance de Samuel Barlow, avocat, mais surtout érudit, bibliophile, amateur d'art et possesseur d'une importante fortune, qui lui avait permis de réunir dans sa demeure une collection à peu près unique de manuscrits, plaquettes et volumes anciens se rapportant à l'histoire de la découverte du Nouveau Monde et sur la vie et l'œuvre de Christophe Colomb et d'Amerigo Vespucci. C'est là qu'il trouve les premiers éléments des travaux qui devaient affirmer sa renommée et c'est avec Barlow qu'il publia, en 1865, *Notes on Colombus,* ouvrage splendide, avec lettres majuscules en rouge, tiré seulement à quatre vingt-dix-neuf exemplaires. L'année suivante, il mit au point une bibliographie de la question américaine dans la célèbre *Bibliotheca Americana Vetustissima,* qui contient la description de tous les livres relatifs à l'Amérique publiés entre 1492 et 1551. Il mit des mois pour trouver un éditeur, parce que

les frais étaient très élevés, et finit par entrer en rapport avec un bouquiniste, à la fois libraire et imprimeur par occasion, Geo. P. Phills, qui accepta le manuscrit, à la condition qu'une partie des frais fût couverte par l'avocat S. Barlow. L'impression était si lente et si minutieuse, en raison de la multiplicité des dates et des textes étrangers, que Harrisse lui-même dut prendre le composteur comme un ouvrier. L'ouvrage était à peine tiré, à 540 exemplaires, avec de nombreux fac-similés et ses titres en caractères gothiques, que l'éditeur Phills, gêné d'argent, mit en gage une partie de l'édition, qu'il vendait en cachette à des prix inférieurs. Colère terrible de Harrisse qui parvint à faire saisir les volumes restant de l'édition et les emporta en France au cours d'un de ses voyages.

Dès lors, la renommée de H. Harrisse s'affirme et grandit : l'Académie des Inscriptions, la Société de Géographie, tous les spécialistes des questions américaines accueillent l'ouvrage et Harrisse s'installe rue de l'Arcade, n° 37, comme avocat américain. Grisé par l'accueil qu'il a reçu auprès des érudits, il entre en relations avec les écrivains en renom de l'époque, s'impose auprès d'eux en s'offrant à faire des recherches et en les flattant. Il est reçu chez la princesse Mathilde, il vient fréquemment chez Ernest Renan, il correspond avec George Sand et Sainte-Beuve : sa situation d'avocat américain lui assure un prestige grandissant, et les honoraires qu'il reçoit lui assurent une jolie fortune.

Pendant le siège de Paris, il se multiplie pour se rendre indispensable; il cherche même à s'interposer auprès des autorités allemandes comme négociateur et on en trouve trace dans deux notes qu'il a rédigées lui-même pour mettre en valeur son rôle :

> Il eût pu quitter Paris pendant le siège mais il préfère rester au milieu de nous et fait tout ce qu'il est possible pour nous venir en aide de toutes façons.
>
> Il fait venir des Etats-Unis des sommes considérables et les distribue aux victimes du siège qu'il va chercher partout, seul, en dehors de ce que ses compatriotes font de leur côté.
>
> C'est une indignité de m'obliger à dire toutes ces choses dont jusqu'à aujourd'hui je n'ai soufflé mot à âme qui vive.

Mais surtout il s'interposa pour faire passer, par la valise diplomatique, des lettres en province. Pendant six semaines, chaque dimanche, environ quinze familles reçoivent par son entremise des lettres de leurs parents et amis de tous les

points de la France; ce nombre augmenta, jusqu'au jour où M. de Bismarck, ayant été averti par une indiscrétion, ne laissa plus passer la valise. Mais Harrisse avait reçu des lettres de remerciements de Mme Adam, de la princesse Mathilde, d'Edmond About, d'Alexandre Dumas fils, etc... About lui écrivait : « Je ne trouverai jamais une feuille de papier assez grande pour contenir l'expression de la joie que vous nous avez donnée hier... », et Renan : « J'ai joint votre nom à ceux de mes plus grands bonheurs... Vous êtes un homme pratique... Bon pour une éternelle reconnaissance... »

Harrisse fit un dernier voyage aux Etats-Unis et vendit, les 15-16 décembre 1873, à New-York, une première partie de sa bibliothèque : une note, insérée dans le catalogue, indique que la vente a produit 934 dollars et que, tous frais déduits, Harrisse a touché 672 dollars et 41 cents. Il renonçait à demeurer aux Etats-Unis où ses travaux n'avaient pas reçu l'accueil que leur auteur avait espéré y trouver. Il s'installe à Paris somptueusement, rue Cambacérès, n° 30, et c'est là, pendant près de quarante ans, qu'il se croit devenu le roi de l'érudition et presque le maître des événements. Il avait eu la chance d'être désigné comme avocat au Consulat Général des Etats-Unis, lors de la vente du chemin de fer de Panama à M. de Lesseps, et surtout il avait, par ses relations, obtenu pour des compagnies d'assurances américaines l'autorisation de s'installer en France et d'y faire des affaires. Il n'était pas de question qu'il ne voulût traiter, politique ou littéraire, artistique ou économique. Mais la morgue qu'il affectait, l'assurance imperturbable dont il faisait preuve à tout moment, l'audace et quelquefois l'insolence de ses réparties lui aliénèrent ses meilleures amitiés. Il finit par lasser les plus fidèles de ses amis. N'avait-il pas imaginé un jour d'annoncer un livre sur l'égyptologie, à laquelle il ne connaissait rien; il tranchait de tout avec outrecuidance, et à la moindre résistance, il traitait son contradicteur de « mufle ». Il multiplia pendant des années — mais la liste en serait trop longue ici (1) — les plaquettes tirées à petit nombre, et souvent hors commerce, sur Christophe Colomb et l'Américanisme, puis il aborda d'autres problèmes qui firent l'objet de publications, tel ce catalogue des *Incunables bâlois*, une étude sur *le Président de Thou et ses descen-*

(1) La liste de ses écrits se trouve dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1910, p. 495 à 505, et p. 569 à 582; elle a été reprise et commentée par Henry Vignaud dans sa brochure sur Henry Harrisse, 1912, p. 27 à 83.

dants, une monographie sur *le Peintre et dessinateur Boilly*, dont il avait réuni à grands frais une collection remarquable, ou ses articles sur l'abbé Prévost, l'histoire de sa mort et la *Bibliographie de Manon Lescaut*.

C'était un grand travailleur, laborieux et acharné, qui n'admettait que les éloges et ne supportait pas la critique, même pas une simple remarque. Il avait ses entrées dans toutes les Archives et Bibliothèques; mais, comme il voulait fréquemment imposer ses directives, donner des conseils sur le classement et même des ordres — comme s'il était le maître — on lui avait peu à peu interdit l'accès de ces différents dépôts : aux Affaires étrangères, aux Archives de la Marine, au dépôt des cartes à la Bibliothèque Nationale, partout, on avait fini par écarter cet insolent à l'orgueil démesuré et aux paroles parfois outrageantes. Bientôt le vide se fit autour de lui, parce qu'on était fatigué de cet homme universel qui, à un dîner, ôtait presque la parole à ceux qui allaient parler, pour discourir de tout et affirmer sans preuve ce qu'il ne savait pas.

Cet érudit, qui avait été accueilli et fêté partout, vécut ses dernières années presque seul; il n'avait jamais su se rendre sympathique et cependant il faut reconnaître que, dans toutes les questions qu'il a abordées, il a mis son empreinte ineffaçable. Ses documents sont de premier ordre; ses travaux, après un demi-siècle, gardent presque toute leur valeur et le prestige dont il a joui reste entier sur bien des points. Son manque de modestie et son absence d'aménité ont nui à sa réputation. Mais, jusque dans la mort, il voulut régenter à sa façon : ses testaments successifs en gardent le témoignage. Il légua à la Bibliothèque de New-York un dossier confidentiel de notes sur sa vie. Il a laissé une série complète de ses œuvres imprimées et de ses manuscrits à la Bibliothèque du Congrès, à Washington; ces ouvrages sont tous enrichis de lettres autographes de ses correspondants et de notes de sa main. A la Bibliothèque Nationale, il a légué sa série de dessins et lithographies de Boilly, une collection des pamphlets de Paul-Louis Courier et trois portefeuilles, préparés par lui, qui contiennent la correspondance qu'il a reçue de divers auteurs et érudits à laquelle il a ajouté quelques notes. Le reste de sa bibliothèque a été vendu (2) les

(2) Catalogue de livres, cartes et documents manuscrits provenant de la Bibliothèque de feu Henry Harrisse, librairie Chadenat, 1912, 117 p. (1.700 numéros).

22 et 23 juin 1912 à l'Hôtel Drouot, par le libraire Chadenat, qui était un de ses amis. La plupart des exemplaires sont, eux aussi, enrichis de lettres autographes et de copies de réponses.

Feuilletons les trois volumes de lettres autographes, classés à la Bibliothèque Nationale, qui contiennent un choix de lettres, destinées sans doute à montrer que Henry Harrisse était en relations avec tous les érudits et hommes éminents de son temps : aussi la plupart sont des billets relatifs à une référence bibliographique, des invitations à dîner, des remerciements et présentent peu d'intérêt, sauf peut-être pour un collectionneur qui cherche des documents graphologiques. C'est ainsi que l'on rencontre des billets de Mme d'Agoult, du duc d'Albe, du duc d'Aumale, de Bouilhet, Edme Caro, Chuquet, Daremberg, Gustave Doré, Edmond About, Juliette Adam, Berthelot, Francisque Sarcey, Victorien Sardou, Stapfer, Paul de Saint-Victor, Prince Napoléon, Emile Olivier, Claudius Popelin, Elisée Reclus, etc., qui n'apportent pas grande lumière ni sur son œuvre, ni sur sa vie. Il est vrai que la plupart des autres correspondances se trouvent reliées, avec les volumes qui s'y rapportent, à la Bibliothèque du Congrès, à Washington.

Cependant, de ces trois albums d'autographes conservés à la Bibliothèque Nationale (3), on a extrait quelques lettres, qui méritent d'être retenues, de Flaubert, de Taine, de Sainte-Beuve et de George Sand.

LETTRES DE G. FLAUBERT

En dehors de quelques billets : demande de rendez-vous, adresses nouvelles de Feydeau ou de George Sand, voici deux lettres de Flaubert. L'une est datée de quelques jours après la première du drame de George Sand, *Cadio*, qu'elle avait écrit en collaboration avec Paul Meurice, et qui avait été représenté à la Porte-Saint-Martin le 30 octobre 1868. Flaubert est occupé à finir son roman l'*Education sentimentale*, qu'il avait écrit en partie pour Sainte-Beuve mais que celui-ci ne pourra pas lire, pas plus que Louis Bouilhet.

Croisset, 28 octobre [1868]

Je vous assure, mon cher ami, que je songe très souvent à vous et que votre lettre m'a fait un grand plaisir.

(3) Ms. Nouvelles Acquisitions 11205-11206-11207 et 11189.

Quant au roman de mistress Braddon, je connaissais la chose. On m'en a envoyé d'Angleterre une analyse et des extraits. Ne vous occupez pas d'une pareille misère. Voici ce que je sais de nos amis.

Le père S. Beuve ne va pas plus mal. Ça peut continuer, comme cela, pendant longtemps. Les de Goncourt logent maintenant à Auteuil, dans une maison à eux.

Cadio aurait peut-être eu cent représentations, sans le bras factice de Roger, lequel bras a jeté un froid sur toute la pièce. Je ne crois pas malheureusement qu'elle dépasse 30 à 40 représentations. Mais vous connaissez notre amie. Elle est sur ces choses-là d'un stoïcisme qui stupéfie l'imagination. Son fils m'a envoyé la semaine dernière son nouveau livre, *Miss Mary*, tableau, ou plutôt narration de mœurs américaines.

Fr. Baudry, qui a déjeuné chez moi jeudi dernier, m'a avoué que la littérature française était en décadence depuis le XII[e] siècle et que Rabelais avait une mauvaise syntaxe. Vous voyez que les idées *chic* ne sont pas mortes en France.

Elle a été bien bête avec la *Lanterne* cette pauvre France et *ils* n'ont pas été forts non plus à cette même occasion.

Quant à moi, après avoir passé le mois d'août à Paris, à St-Gratien, à Fontainebleau et à Dieppe, je suis revenu ici, d'où je n'ai bougé qu'il y a trois semaines pendant quatre jours, pour aller à la 1[re] de Mme Sand. Si je veux publier mon interminable bouquin en 1869, il faut que je l'aie fini au mois de juillet. D'ici là je n'ai pas une heure à perdre. Aussi je ne commencerai pas ma saison d'hiver cette année avant la fin de février.

C'est cela qui serait gentil si vous veniez en griller un dans ma boîte sur le B[d] du Temple!

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de transporter définitivement votre toge « sur nos bords ». Il me semble qu'il y aurait place pour vous à Paris et même qu'une place vous y attend.

On n'y est fort ni en droit commercial ni en législation étrangère.

Donc revenez-nous si vous le pouvez. D'ici là tenez-vous en joie. Et de temps en temps donnez-nous de vos nouvelles.

1[er] avril 1869

Quand je dis que mon roman est terminé, je mens impudemment. J'ai encore à écrire tout un chapitre, ce qui est l'affaire de deux mois. D'autre part, une partie de ma famille m'incombe. Bref je me vois forcé de supprimer pendant quelque temps mes dimanches. Je vous en préviens pour que vous ne me fassiez pas de la peine en me disant qu'on vous a refusé ma porte. Il me faut encore six bonnes semaines de pioche souterraine. Je m'y remets aujourd'hui. Je pense vous voir dimanche soir chez la Princesse. Vous m'excuserez, n'est-ce pas?

L'*Education sentimentale* ne pourra paraître qu'en 1869. Les relations entre Flaubert et Harrisse demeurèrent cordiales quelques années, mais les boutades ou les mots à l'emporte-pièce de l'avocat américain irritèrent Flaubert et l'on en

trouve des échos amusants dans ses lettres à George Sand, qui demeurera, jusqu'à sa mort, son amie dévouée. En octobre 1871, Flaubert lui écrit : « J'ai rencontré l'inéluctable Harrisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé!!! »

Une nouvelle visite chez la princesse Mathilde, en 1874, se termine par un éclat de Flaubert qui raconte la scène à G. Sand dans une lettre du 3 juillet : « L'Américain H[arrisse] m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éructation de sa bêtise. C'était chez la Princesse, à table : ma violence a jeté un froid. »

Une dernière allusion est à noter, en mars 1876, « le gigantesque H... m'a dit... ». Cela peint exactement le prétentieux et encombrant érudit américain qui était de toute petite taille.

LETTRES DE SAINTE-BEUVE

C'est probablement chez George Sand que Sainte-Beuve rencontra Henry Harrisse et que s'ébaucha leur amitié, puisqu'il devint bientôt l'un des invités du fameux dîner Magny. Harrisse s'offrit à faire des recherches pour Sainte-Beuve et lui communiqua des articles de journaux ou des brochures. Le critique était alors fort occupé au Sénat, où il prononçait plusieurs discours sur l'enseignement primaire, sur les bibliothèques populaires : Sainte-Beuve aimablement le remercie.

25 avril 1867

... Chaque communication de vous est un plaisir. Ce n'est plus une surprise. Vous êtes des nôtres, vous en êtes avant comme vous l'êtes depuis. Heureux ceux qui savent beaucoup de langues, qui ont plusieurs âmes et qui connaissent l'esprit de plusieurs nations.

15 mai 1867

... Mme Sand est l'amitié même. Il serait fastidieux de vous faire passer par toutes les vicissitudes de ma dernière quinzaine; mais je suis mieux, tout à fait mieux et aussi bien qu'avant cette malencontreuse exploration. J'espère serrer la main à mes amis au prochain Magny.

Au retour d'un de ces nombreux et rapides voyages que Harrisse entreprenait aux Etats-Unis, pour régler ses affaires juridiques, Sainte-Beuve lui adresse ce billet :

26 août 1867

Je vous remercie de votre bon souvenir. Vous avez amassé dans ce rapide voyage bien des connaissances écrites et aussi de celles qui ne s'écrivent pas. Ce sont les plus inappréciables. Dirons-nous toutefois que, quelles que soient nos tristes vues sur les hommes et les nations observées de près, il y a une certaine amélioration générale qui fait loi et qui paraît présider désormais à la marche (bien que toujours loin des choses). — Le Magny ici ne bat que d'une aile. Il a expiré, pour cet été du moins, faute de convives. Vous en avez vu le dernier éclat. Malade et condamné au fauteuil, je ne puis aller au secours de cette chère institution consacrée à Comus et à la sodalité, mais les morceaux en sont bons et vous en êtes un...

Sainte-Beuve, malade depuis des mois, avec des alternatives d'amélioration, achève la mise au point d'une troisième édition de *Port-Royal* en cinq volumes, dans laquelle il a multiplié les notes et les appendices; la correction des épreuves est assez longue et il en annonce l'envoi à Harrisse, dès le 14 octobre 1867 :

Je suis touché de tant de bonne grâce, mais savez-vous bien que je suis encore assez homme pour être un peu humilié de l'état où je suis, non pas devant d'anciennes et vieilles amies, mais devant de jeunes et nouvelles? Je suis très peu présentable à certaines heures et je ne sais jamais à l'avance mes heures et mes instants. Oh! si je me sentais seulement un peu mieux, à la bonne heure! Je vais ces jours-ci faire un essai et visiter pendant une heure l'Exposition, avant la fermeture. Cela peut-être ne me fera pas trop mal. J'ai pour vous un gros paquet de Port-Royal. Vous recevrez la bombe un de ces matins...

George Sand a eu vent de la publication et désire lire l'ouvrage, — qui n'est pas une nouveauté, mais une simple réédition : — Harrisse transmet le souhait de la romancière, et le critique, avant d'envoyer l'exemplaire, charge son intermédiaire de faire lui-même le choix des passages les plus typiques dans ces cinq volumes de *Port-Royal*, afin de simplifier la lecture et de ne pas l'égarer parmi ces discussions théologiques sans intérêt pour elle :

20 8^{bre} 1867

Vous êtes bien jeune en effet. Nous autres vieux, sommes plus saturés que cela. Cette publication n'est nullement une publication *actuelle* et c'est pourquoi je ne l'enverrai à presque aucun de mes anciens amis. Ou ils la connaissent ou ils n'en ont que faire. J'obéirai toutefois à votre indication, mais je voudrais qu'en envoyant cet ouvrage à M^{me} Sand il y eut pour condition de ne pas le lire (au moins en entier) et d'être dispensé de m'en parler.

L'illustre artiste a bien autre chose à faire qu'à entrer dans ces particularités et ces dédales de la doctrine et de la personnalité humaine : elle prend l'humanité par de plus larges surfaces et en la voyant sans doute plus en beau que moi, elle tend à l'élever tout en la dépeignant admirablement. On ne peut exiger de Mme Sand qu'elle se fasse chrétienne, et chrétienne aussi particulière, pendant plus de 3 volumes, sauf à s'en dégager ensuite et à reprendre peu à peu sa liberté, comme l'a fait l'historien. Il faudrait, en quelque sorte, préparer et élaguer la lecture et faire tomber son regard sur quelques points saillants, où se dessinent les caractères et où le drame intérieur se révèle avec intérêt : ainsi quelques chapitres sur Saint-Cyran, son idée du *prêtre* et sa résistance à Richelieu; ainsi la mort et l'enterrement de M. de Sacy; ainsi l'analyse des *Pensées* de Pascal et l'orage moral qui s'y agite; ainsi la prison de la seconde mère Angélique (de Saint-Jean) et la tentation de doute dont elle est assaillie, etc. Ce serait à vous, mon cher ami, après avoir lu, à simplifier de cette sorte, cette lecture hérissée, à un grand talent, à une grande intelligence et à une puissance de peintre qui n'a pas le temps de s'arrêter aux buissons et aux broussailles...

Mais voici que Harrisse s'inquiète de toute une campagne d'articles, parmi lesquels ceux de Veuillot dans l'*Univers* des 15 et 19 avril 1868 se montrent les plus violents. C'est à propos du fameux dîner du Vendredi Saint, du 10 avril 1868, qui avait eu lieu chez Sainte-Beuve; les invités étaient au nombre de six : le prince Jérôme Napoléon, Edmond About, Ernest Renan, Taine, Flaubert et le docteur Robin : une invitée, Mme de Tourbey, souffrante, n'avait pu venir. Les commentaires les plus étranges et les insinuations les plus folles avaient été jetés dans la presse, à propos de ce dîner où l'on accusait Sainte-Beuve d'avoir outragé les règles de la morale religieuse, en offrant à ses hôtes un repas contraire à toute bienséance. Il n'y eut au menu, ni saucisse ni boudin, comme on l'écrivit, et comme un caricaturiste chercha à le ridiculiser. Faut-il rappeler qu'on y servit un potage au tapioca, une truite saumonée, un filet au vin de Madère, un faisan truffé, des pointes d'asperges, une salade, un buisson d'écrevisses et un parfait au café? C'est à quoi répond Sainte-Beuve, dans ce court billet du 2 mai 1868 :

Vous savez que les légendes, une fois faites, sont toujours vraies. On les coupe à la racine. Elles refleurissent de plus belle. Ainsi le vœu de votre illustre ami ne tombera pas à faux...

Quelques jours plus tard, Sainte-Beuve prononçait, à la tribune du Sénat, son fameux discours, à propos de la loi sur la presse. Il y avait longtemps qu'il voulait intervenir

dans le débat et qu'il s'était documenté sur les injustices commises contre la liberté de la pensée et les condamnations retentissantes de Senancour en 1827, d'Alphonse Esquiros en 1841 et la destitution de Vacherot, directeur de l'Ecole Normale. Sainte-Beuve remercie Harrisse de sa sympathie par ce billet :

9 mai 1868

Vous êtes assurément sur la première ligne de ces auditeurs qu'on aime, connaissant la France comme vous faites, connaissant les autres pays, sans parler du vôtre et si à même de juger d'après une parfaite comparaison. Mais combien vous devez trouver que nous sommes revenus à l'A. B. C. et aux éléments en matière politique! Remerciez de ma part M. Guillaume Sue de ce beau mot qu'il a trouvé à mon occasion. Parole d'or et plus grande que la chose.

Le 20 mai, nouveau discours de Sainte-Beuve au Sénat, à propos des tendances matérialistes dans certaines Facultés et demandant la liberté de l'enseignement supérieur. Cette discussion, au dire d'Ernest Lavisse, est une des plus importantes qui se soient engagées dans une assemblée depuis le rétablissement de l'Empire et une de celles que l'Histoire consultera avec le plus de profit. Harrisse, enthousiasmé du courage de Sainte-Beuve, lui écrivit à deux reprises et il a recopié lui-même dans ce portefeuille la lettre en réponse à celle que lui avait adressé Sainte-Beuve le 21 mai (4). La lettre de Harrisse est datée du 23 mai 1868.

En réclamant avec énergie la liberté pour tous, je veux aussi, cher Maître, que tous combattent à armes égales et entends accorder à aucun ni privilèges, ni subventions, ni immunités. En matière d'éducation, préférer c'est affirmer, et l'Etat ne saurait avoir de doctrine.

Que chacun d'entre nous aille chercher l'enseignement qui répond à ses aspirations, à ses goûts, à son esprit, où il lui plaît et que nos adversaires comme nos amis aient la liberté d'enseigner la plus absolue. C'est à cette condition seulement que la vérité finira par luire et s'introniser partout. Maintenant, où est cette vérité qu'il nous incombe à tous de rechercher, de semer aux quatre vents du ciel? Je l'ignore, mais il est évident que nous n'arriverons à la découvrir qu'après avoir déblayé les abords des enseignements les plus opposés et les plus divers. Je fais donc cause commune avec vous en demandant aussi comme point de départ que tout, dans le domaine des sciences, soit livré d'une manière absolue à l'initiative individuelle.

(4) Publiée par J. Troubat dans la *Nouvelle Correspondance de Sainte-Beuve*, p. 269-270.

Je n'ignore pas qu'en France la partie est loin d'être égale et que le gouvernement pèse avec force sur certaines branches de l'enseignement au profit d'autres; car enfin la chaire et l'autel sont aussi des écoles singulièrement privilégiées, mais cette interférence injuste dût-elle continuer des siècles encore, le résultat définitif n'est pas douteux pour moi.

Je comprends néanmoins vos alarmes. Chez une nation qui a plus de dix siècles d'existence les années comptent triples et tout retard apporté au développement semble à certaines périodes en danger de mort. Mais n'oublions pas que chaque enquête faite par l'esprit humain reste et s'ajoute à son apport et, en facilitant les progrès qui doivent suivre, décuple l'action de la vérité sur l'ignorance ou l'erreur. Nos adversaires au contraire sont obligés de renouveler leurs efforts en se servant toujours des mêmes procédés et loin d'augmenter et de s'accumuler, les moyens employés par l'Eglise diminuent et se dispersent. Ce qui constitue sa force, ce n'est pas tant l'appui du gouvernement et des partis que le fait de l'origine même de sa puissance. La science ne peut faire appel qu'à la raison. L'Eglise compte sur les défaillances inhérentes à la nature humaine. Mettez l'homme à même de surmonter sa faiblesse, ses craintes et ses douleurs, et la Science n'aura plus rien à craindre de l'Eglise et du Clergé. Nous y arriverons.

Tout à vous de cœur,

Henry Harrisse.

Cependant Harrisse, après avoir rendu visite à George Sand, dans sa demeure de Nohant, en juin 1868, publiait, dans la *Liberté*, une série d'articles sur l'Amérique. Sainte-Beuve les lisait avec le plus grand intérêt et, au reçu d'une lettre de Harrisse, qui allait repartir pour les Etats-Unis, il lui écrivait le 19 octobre 1868 :

Je suis charmé d'avoir de vos nouvelles directement. *La Liberté* m'en donnait presque au même moment et d'intéressantes au point de vue public. Vous pouvez nous dire beaucoup de bonnes choses sur l'Amérique, de même que chez vous vous pouvez dire bien des choses justes sur nous. Vous avez un rôle tout à fait particulier à remplir et le câble transatlantique n'est rien auprès de ce que vous pouvez. Restez donc ou revenez, ou plutôt faites de temps en temps l'un et l'autre : chacun y gagnera.

J'ai eu le bonheur de voir Longfellow qui passait à Paris, en allant en Italie. Il m'a paru, sous sa barbe blanche, avoir une bien noble physionomie. C'est un de mes amis, Marmier, qui m'a procuré l'honneur et le plaisir de cette visite. J'ai reçu de M. Calvert de New York une aimable lettre m'annonçant un article de lui dans le *Putman's Magazine* (5). Mais le n° mis à la poste par lui ne m'est pas encore arrivé. Il y avait un article sur votre serviteur. Les lettres là-bas arrivent. Mais les paquets se noyent

(5) Légère erreur de Sainte-Beuve pour le titre. C'est dans le *Putnam's Magazine* d'octobre 1858, p. 401 à 411, qu'a paru l'article de Géo Calvert.

bien souvent. Il me serait pourtant bien agréable de lire cet article intitulé *Sainte-Beuve the critic*. Je vois de temps en temps quelques-uns de nos amis. L'hiver va les rallier. Je ferai vos amitiés à qui de droit. On ne vous oubliera pas ici et pour moi je m'estime heureux de l'acquisition que j'ai faite d'un ami aussi versé dans les choses des deux mondes, dans celles d'aujourd'hui et dans celles d'hier et aussi affectueux.

Mais ces belles relations avec Sainte-Beuve, comme avec tant d'autres, devaient finir par une brouille et c'est le cas de répéter le mot bien connu de Sainte-Beuve : « Qui plume a, guerre a ». A jouer ce rôle de porteur de nouvelles, allant de salon en salon, quêter les renseignements, un jour Harrisse, qui avait appris, on ne sait comment, que Sainte-Beuve préparait un article sur *Mme Gervaisais*, ne trouve rien de mieux, pour se venger des frères qui avaient manifesté leur mauvaise humeur de le rencontrer un soir au dîner Magny, que de venir, un matin, répéter à Sainte-Beuve que la Princesse avait la veille demandé de ses nouvelles à Saint-Gratien. « Sainte-Beuve, avait répondu Goncourt, ne s'est jamais mieux porté, il est en train de vous éreinter. » Sur ce mot éreinter Sainte-Beuve eut un cri de colère : « Je n'ai jamais éreinté personne, c'est C. qui éreinte. » Troubat était en train de lire à haute voix *Madame Gervaisais*, pendant que le critique prenait des notes au crayon : « Troubat, fermez le livre » et plus il ne fut question de faire un article sur le roman (6). Mais Sainte-Beuve était déjà édifié sur la brutalité et la maladresse de son correspondant éphémère. Il le connaissait bien, puisque le 31 juillet 1868 il écrivait à la Princesse Mathilde, sans mettre de nom propre :

C'est là une grave question. Je ne doute pas qu'il ait pu faire cette réponse : il est sans tact certainement, il est *entrant*, il est... il ne doute de rien. Il mérite certainement une leçon. Mais je crois que ces défauts de manque de tact suffisent à expliquer sa conduite, sans rien de plus fâcheux ni de plus prémédité. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'*arrière-pensée*. C'est un provincial transatlantique.

Jules Troubat, qui, quarante ans plus tard, a raconté la scène dans un article du *Temps* (7), a fait allusion à cet incident de l'article des Goncourt; quand le volume des *Lettres à la Princesse*, qu'il édita en 1873, parut, Harrisse vint

(6) Ces notes de Sainte-Beuve ont été publiées dans le *Mercure de France*, 1er mars 1951, p. 450 à 452.
(7) *Souvenirs de l'année 1869. Entrée de Sainte-Beuve au* « Temps », dans le *Temps* du 30 mai 1911.

faire une scène violente à Troubat; celui-ci se garda bien de lui avouer que c'était lui qui avait soufflé à Sainte-Beuve le mot « c'est un provincial » et que Sainte-Beuve l'avait complété par l'épithète « transatlantique ».

LETTRES DE H. TAINE

De la correspondance de Taine, riche en billets d'invitations à dîner, il faut extraire ces deux lettres : l'une qui est un éloge de George Sand et l'autre un curieux questionnaire sur la manière de jouer aux échecs, qui devait lui servir de documentation pour son livre *De l'Intelligence*.

28 mars 1867

... Quant aux deux pages de G. Sand, envoyez-les-moi, si je ne vous vois pas. Son jugement me sera toujours précieux; c'est un grand cœur, que son parti pris d'idéalisme met au-dessus de toute notre génération, she is healthy and we are morbid. Notre seule excuse, c'est qu'en disant la vérité vraie nous empêcherons la génération suivante d'être sceptique par désillusion comme la nôtre. Dites bien à George Sand non seulement que je l'admire, mais que je la respecte et que je l'aime et que si sa lettre blâme mon livre, mon propre jugement l'a devancée...

dimanche 25 1869

J'aurais grand besoin en ce moment d'avoir une conversation, de vive voix ou par lettre, avec M^r^ Murphy, qui fait trois parties d'échecs à la fois, les yeux fermés. Vous m'avez dit que vous en faisiez une. Pouvez-vous rappeler vos souvenirs et répondre aux questions suivantes : 1° quand vous êtes dans votre coin, le dos tourné à la table, voyez-vous simultanément tout l'échiquier, avec la position des pièces, ou bien voyez-vous tour à tour chaque rangée de carrés et les pièces qui sont dessus? 2° Quand vous imaginez intérieurement une case et la pièce qui est dessus, voyez-vous la grandeur, la couleur et la forme de la pièce, fou ou tour, qui varie selon l'échiquier? 3° Voyez-vous non seulement l'échiquier, mais le tapis vert, le visage et le geste de votre adversaire? 4° Arrivez-vous quelquefois, par excès d'attention concentrée, à la lucidité absolue, sans distinction notable entre la vie réelle et la simple représentation mentale avec prolongation involontaire et obsédante de cette représentation? J'aurais bien d'autres questions analogues. Je vous prie de réfléchir.

LETTRES DE GEORGE SAND

La correspondance la plus importante qui ait été conservée par Harrisse est celle de G. Sand; elle forme à elle seule tout un volume, mais plusieurs lettres ont déjà été recueillies, soit dans la *Correspondance* de la romancière, soit dans son

volume *Souvenirs et idées* et Harrisse lui-même, qui avait assisté George Sand pendant les derniers jours de sa vie, en juin 1876, a publié un certain nombre de ces lettres dans un petit volume, tiré à 52 exemplaires pour la famille et pour les amis, intitulé *Derniers moments et obsèques de George Sand. Souvenirs d'un ami.* 8-10 *juin* 1876 (8).

Pendant quelques mois Sainte-Beuve est le sujet des courts billets de George Sand. Harrisse qui, alors, voit fréquemment le critique malade, lui envoie de ses nouvelles.

19 janvier 1867

Merci pour votre bonne lettre, mon cher Américain. Tous les détails que vous me donnez sont bons, Sainte-Beuve mieux, surtout. Ceci est une joie pour moi.

17 mai 1867

Merci toujours. Ayez la bonté de me donner des nouvelles de Sainte-Beuve et de lui faire savoir que j'en demande. Quand je ne vous aurai plus je m'adresserai au Dr Veyne.

C'est sans doute par reconnaissance qu'elle lui dédie son roman de *Cadio*, qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er septembre au 15 novembre 1867. Quand elle est enfin débarrassée des épreuves à corriger, sa correspondance redevient plus active et elle s'excuse de son silence, le 25 novembre 1867 :

Il y a des siècles que je ne vous ai écrit. J'ai eu beaucoup à faire : des amis à la maison et un roman à finir. Le roman est fini et les amis sont partis. On a été très gai par réaction contre le chagrin des choses extérieures. La politique nous a mis à tous du noir dans l'âme. On s'est jeté sur les marionnettes; Maurice nous a ranimés, car nous l'aidions tous à préparer ses brillantes représentations. Ce qui se passe innocemment dans notre petit coin est un peu l'image de ce qui se passe en grand et en *échevelé* dans toute la France. On sent que tout va mal et contrarie la conscience et la raison. On ne sait par quel bout s'y prendre pour rentrer dans le vrai et on se jette pour tuer le temps et la pensée dans de grandes ou petites folies, moins personnellement ému que vous de cette décadence du pays dont nous étions fiers et qui baisse visiblement, mais vous êtes sensible et vous me dites que vous êtes triste aussi. Vous devez vous dire que d'un côté de l'océan règne le bon sens privé d'idéal et de l'autre l'idéal sous forme de folie et que le bien n'est le maître nulle part. Tâchez du moins qu'il soit le but de nos âmes et la tendance de notre vie.

Je plains Mme d'Agoult; on la dit ruinée. Pour elle, ce doit être un vrai malheur. Je l'ai vue jeune, encore éprise et vaillante, s'accommodant de tout et belle d'insouciance. Mais l'amour et la

(8) Plaquette in-4° de 30 pages imprimée par Philippe Renouard.

jeunesse partis, il a fallu l'aisance douce et la perdre aujourd'hui n'est pas facile. Je crois pourtant qu'elle triomphera, parce qu'elle a une grande aspiration à être plus qu'elle-même. Je sais ses mauvais côtés, mais je sais aussi les bons et, sans vouloir me lier de nouveau avec elle, je désire beaucoup qu'elle puisse devenir heureuse. Elle a trop cherché un rôle dans le monde, elle n'en avait pas besoin, étant par elle-même au-dessus de ce qu'elle rêvait. Elle eût pu, en se recueillant dans l'âge mûr et en ne se tourmentant pas de ce que sont les autres par rapport à elle, se trouver naturellement très haut par rapport à eux. Il n'est jamais trop tard. La pauvreté est si saine pour qui l'embrasse franchement...

Je sens que l'hiver me pique et j'ai tellement peur de retomber dans l'anémie que je file à Cannes le mois prochain. C'est un gros sacrifice que je fais au devoir de vivre jusqu'au bout de ma tâche.

Je vais me plonger pendant 15 jours dans les corrections de mon roman.

Je ne comprends rien à l'ostracisme du dîner Magny : qu'est-ce que cela signifie?

Voici Sainte-Beuve de nouveau gravement malade : George Sand, inquiète, qui ne peut de Nohant avoir des nouvelles fréquentes, supplie son correspondant de ne pas la laisser dans l'angoisse.

23 Xbre 1867

Votre lettre me fait beaucoup de chagrin et je compte que vous me tiendrez au courant de l'état de Sainte-Beuve. Je désespère, car il est certes entouré des meilleurs soins et je suis certaine qu'il a autant de courage qu'il est possible d'en avoir. Avec lui, la littérature perdra son patriarche et la société française l'homme de goût par excellence. De tels hommes devraient vivre jusqu'au renouvellement qu'ils ont mérité de voir. Et puis comment ne pas regretter pour soi-même l'ami si charmant et le conseil si sage. Je veux espérer encore : ces maladies-là ont des réactions soudaines...

30 déc. 1867

Merci des bonnes nouvelles de Sainte-Beuve. Merci de vos souhaits de nouvel an. Nous vous les rendons de tout notre cœur et nous vous embrassons tous, y compris Miss Aurore qui est à présent la plus agréable et la plus raisonnable des petites filles.

Cueillons encore dans ce portefeuille de Harrisse quelques lettres de George Sand. Sainte-Beuve est mort, et voici que Troubat, qui a reçu du critique la mission de publier en volume ses derniers articles et de mettre au point les tomes des *Lundis* préparés pour une nouvelle édition, songe à y joindre un ou plusieurs recueils de correspondance.

George Sand, qui a eu connaissance du projet, désire rentrer en possession des lettres qu'elle a adressées à Sainte-Beuve, et c'est Harrisse qu'elle a chargé de cette négociation assez délicate.

10 juin 1872

Je vous avais dit le désir que j'éprouvais de rentrer en possession de toutes les lettres que j'ai écrites à notre regretté Sainte-Beuve. Je sais que son intention était qu'elles me fussent rendues. Du moins il me l'avait dit. Des raisons personnelles me font souhaiter d'y puiser des souvenirs utiles aux mémoires que j'écris et je crois avoir le droit de les réclamer, puisque personne n'a celui de les publier. Mais je n'aurais voulu tenir cette restitution que de la bonne volonté de M. Troubat, pour qui j'ai beaucoup d'estime et dont le caractère inspire toute confiance aux amis de Sainte-Beuve. Je croyais lui demander une chose toute simple et ne lui faire ni tort, ni chagrin. Il m'a témoigné un regret si vif de se séparer de ces papiers que je n'ai pas pu insister...

La châtelaine de Nohant continue sa vie laborieuse et vient de moins en moins à Paris : elle est plongée dans ses romans; elle a à peine le temps d'écrire à ses amis de Paris.

5 avril 1873

C'est toujours la même vie d'intimité de travail et de famille. En hiver, on s'absorbe davantage dans les paperasses. Ce qui donne la vie à tout cela, c'est de voir grandir les petits enfants qui sont le but de toutes choses et les maîtres de nos destinées, sans en avoir le souci... Je me sens emportée vers un idéal *de toutes pièces*, qui m'explique toutes les anomalies du présent et qui me fait patienter avec le temps et les événements. Mais je ne vois de panacées digérables pour des estomacs si malades. Je ne blâme pourtant pas les efforts individuels. Il en faut. C'est l'œuvre des vivants et je ne compte pas encore parmi les morts. Mais dans mon impersonnalité de situation je vois l'œuvre aussi grande que la mer et j'étudie l'effort des vagues. Qu'il en faut, mon Dieu, pour ébranler le plus mince rocher!

Cependant Harrisse lui ayant communiqué confidentiellement un jeu d'épreuves de *La Femme de Claude* d'Alexandre Dumas fils, et lui ayant demandé son avis, elle lui répond par cette longue lettre :

8 avril 1873

Je vous renvoie le précieux exemplaire. J'ai lu avec intérêt. Je ne me préoccupe pas de la thèse. Ce m'est absolument égal quand je lis et la pièce est très belle à la lecture. La thèse n'y est débattue que dans un monologue de Claude au début du 3e acte et ce monologue, tout beau qu'il est, ne sert pas la pièce. Il escompte le dénouement et marque une préméditation qui

déflore un peu les personnages. On ne comprend pas pourquoi tout aussitôt Claude quitte la maison et laisse les choses au hasard ou à la fatalité. Ce n'est guère logique et paraît ficelle. Est-ce pour ôter le danger de la préméditation, excuser l'homme qui, en surprenant le fait presque accompli, cède à un mouvement bien naturel d'horreur et d'indignation? Alors il ne faudrait pas de monologue. Avec le monologue, cet homme, averti immédiatement du danger, devrait rester, ne pas arriver au moment juste où son secret va être volé. Car une seconde plus tard... (*sic*). Enfin l'auteur a eu une raison, car il ne lâche rien par ignorance du théâtre ou par impuissance. Mais je ne la comprends pas, sa raison, je ne la saisis pas. Comme chacun fait le dénouement d'une pièce après coup, je fais le mien. Je ne vois pas la femme tuée en scène, je la vois tuée de la fenêtre au moment où elle fuit à travers le jardin et va rejoindre Cantagnac; elle a enfermé Antonin en lui échappant avec les papiers. Lui tirer un coup de fusil est le seul moyen de l'arrêter et ce coup de fusil je le ferais tirer par Antonin qui, tout en faisant ce crime, expie sa faute. Là-dessus je ferais rentrer le mari qui prendrait l'arme dans ses mains (la femme morte, bien entendu) et lui dirait : « Je prends tout sur moi. C'est mon droit. » Et comme cela la thèse resterait entière, sans que Claude cessât d'être un idéal de grandeur. Quand même il aurait prémédité un peu, mais je le répète, la thèse m'importe peu, quand la chose d'art est sous mes yeux, en tant que chose d'art, et je regrette beaucoup qu'il y ait eu *thèse annoncée*. Cela a tué la pièce, qui a de grandes qualités et des scènes excellentes. Pourquoi cette thèse? Je la crois faite après coup, quand la pièce est venue à son esprit comme drame. C'était une forte inspiration, où, comme dans les figures de Michel-Ange, le mal et le bien étaient conçus au delà de l'échelle humaine. Qui n'eût accepté cela, surtout dans un moment où l'on accepte les personnages scéniques de V. Hugo? Pourquoi Alexandre a-t-il cru nécessaire de bâtir toute une théorie, tout un dogme, qui n'est ni du temps ni du milieu où nous vivons? Je ne sais pas. Je déclare que je ne comprends pas. La préface, à laquelle il travaille, éclaircira peut-être la question.

Je lui dirai ma pensée tout entière; mais dois-je lui dire que vous m'avez confié cette épreuve? Si c'est non, répondez-moi un mot et je ne lui parlerai que quand la pièce sera publiée.

Mais l'indiscret et impatient Harrisse n'aime pas rester sans nouvelles de la romancière; il réclame des lettres, il veut être au courant de tout ce qu'elle fait, de ce qu'elle projette, jusqu'au jour où, exaspérée, elle lui écrit :

le 15 décembre 1873

Vous vous plaignez d'une froideur si générale que je suis forcée de répondre des lieux communs que vous savez aussi bien que moi. En voici encore un qui n'est pas de circonstance. Il ne faut pas porter son cœur trop en avant dans le monde. Le monde est un champ d'observations, ce n'est pas un foyer de lumière et d'affection. Partout il est égoïste et frivole, comme toutes les

réunions qui n'ont pas d'autre but que de tuer le temps ou de poursuivre des intérêts personnels. Individuellement, les hommes de « Langues », qui forment les réunions *choisies*, ont une valeur, qui s'émousse dans le frottement un peu puéril de ce qu'on appelle la conversation. Ils y cherchent souvent le paradoxe, histoire de s'amuser et d'étonner les autres. Ils n'oseraient écrire toujours ce qu'ils disent. Si vous ne les connaissez que dans les salons, vous ne les connaissez que par une surface. Enfin remettez-vous et soyez juste pour les autres et pour vous-même...

Les querelles littéraires occupent toujours l'opinion : jalousies d'auteurs, susceptibilités sans cesse en éveil, George Sand, dans son lointain Berry, ne veut pas s'intéresser à ces vains papotages :

13 avril 1874

Comment, votre cher Paris est devenu un clan de *Peaux-Rouges?* Je connais tout cela, les fureurs des lettrés ne sont pas bien sérieuses. Flaubert n'empêchera pas Labiche d'avoir du talent comme cent, et Ch[arles] Ed[mond] n'empêchera pas V. Hugo d'avoir des défauts comme mille. Tout ce qu'on dit sur la littérature et rien, c'est la même chose. Les esprits sont ce qu'ils sont. La passion n'ôte ni n'ajoute pas un zéro à leur chiffre. L'urbanité française est, hélas! bien loin de nous et dès lors causer n'est pas facile. Ça ne me prive pas, moi qui ai le goût et l'habitude de me taire.

Fermons le dossier sur cette dernière lettre.

L'histoire littéraire, — et l'histoire tout court, sans épithète, — ne peuvent vivre, se développer ou se renouveler que par le détail. Aussi ne faut-il pas médire des indiscrets et par surcroît collectionneurs, qui gardent pour leur petite renommée les réponses qu'ils ont pu recevoir, de-ci, de-là, d'hommes d'Etat, d'écrivains ou d'artistes. Henry Harrisse était d'une autre envergure : ses travaux sur l'américanisme, sur Boilly, sur l'abbé Prévost, lui ont, depuis longtemps, conquis et garanti une notoriété, que les années n'ont pu entamer (9). Ses défauts, qui l'avaient rendu insupportable, ne doivent pas faire oublier ses qualités de travailleur et d'érudit. Mais avait-il prévu qu'il glisserait son nom, furtivement, dans un recoin de l'histoire littéraire sous le couvert de ces correspondances richement reliées?

(9) Voici quelques références sur Henry Harrisse : *National Cyclopaedia of American Biography*, t. XVIII, p. 37-38; — *Dictionary of American Biography*, 1944, vol. XXI, supplément : Notice par Randolph G. Adams, p. 374-376; — Henri Cordier, dans *Bulletin du Bibliophile*, 1910, p. 489 à 505, et p. 469 à 582; — Henry Vignaud dans *Revue des Bibliothèques*, 21e année, 1911, p. 432-433; — et : *Henry Harrisse, Etude biographique et morale avec la bibliographie critique de ses écrits*, Ch. Chadenat, 1912, 83 p.

MERCVRIALE

LE MOIS DE PARIS

NOTES POUR UNE HISTOIRE DE L'HIVER. — Quand ces lignes paraîtront, l'hiver occupera la première place dans la chronique de la vie quotidienne, celle de la littérature qui donne à chaque jour protégé par un saint d'almanach une sorte de personnalité dont les hommes bénéficient. Ceux qui peuvent écrire des poèmes ont de la chance, particulièrement quand ils ne tiennent pas à faire une carrière, comme on dit, de leurs dons. Les saints et les saintes ne sont plus que des prénoms qui, bien entendu, diminuent la puissance de leur personnalité poétique. Entre saint François d'Assise et François-les-Bas-Bleus, les différences sont incommensurables. Rien dans le livre de Jacques de Voragine ne laisse prévoir l'usage des prénoms émancipés, évadés de la Légende Dorée pour aller frapper de ville en village à la porte derrière laquelle vagit un nouveau-né qui, généralement, n'est pas un Messie. Cependant, ce petit bonhomme est à l'origine de tous les chants maternels qu'en musique on appelle des berceuses. Les berceuses ennoblissent le minuscule personnage, mystérieux dans ses langes, dans sa prison de laine douce gardée par des épingles de sûreté, des verrous de nourrices, les premières disciplines sociales. En toutes langues et dans toutes les sociétés humaines, les berceuses fixent pour quelques heures, et quelquefois pour toute la vie, la fragile innocence que désirent les hommes sans, toutefois, s'y complaire. L'innocence est un état d'âme qui ne convient qu'aux nourrissons : on l'admet; car le nourrisson n'a pas le pouvoir de donner son avis qui, peut-être, pourrait provoquer, dans son intelligence provisoirement pure, des réactions violentes. Quand un petit enfant qui ne sait pas encore parler devient rouge de colère, c'est — on peut le penser — qu'il est las d'entendre : « Fais dodo, Colin mon petit frère » au crépuscule du soir quand il préférerait —sait-on jamais — écouter la hulotte miauler ou le grincement magnifique de l'autobus qui

change de vitesse dans une rue montante de Montmartre ou de Belleville. La chanson est un dérivatif efficace contre les révoltes précoces. Elle permet aux écoliers de revendiquer les droits de leur condition; aux bataillonnaires de regretter le Camp Dutertre, aux matelots d'évoquer sommairement la fille qui donne à la lueur d'une lanterne une autorité qui dépasse le pittoresque tendancieux des quais et les syndicats, naturellement. Dans bien des cas, la fille l'emporte sur l'assistante sociale. De siècle en siècle sa construction demeure la même. Elle pousse comme une fleur, comme un souvenir dans la lumière rouge des lanternes romantiques qui excitent l'intérêt des nautonniers en dépit des forces bien intentionnées pour la morale qui tentent de l'anéantir, sans trop de succès. Des hommes spécialisés estiment même que l'absolution donnée par une fille vaut celle qu'un prêtre distribue parfois machinalement. Si j'en dis tant sur les filles, c'est à cause de leur situation privilégiée dans la poésie sociale : mon âge me met heureusement à l'abri de toutes les interprétations tendancieuses d'un mot. Je me souviens d'un soir, au début du mois d'août 1914. C'était dans une guinguette de Toul près de Dongermain. Des tonnelles, qui n'évoquaient point les camouflages de la guerre, abritaient des soldats du 269e de ligne et des chasseurs du bataillon de Saint-Nicolas-du-Port. Chacun devant sa canette de bière ou sa chopine de vin de Millery essayait de comprendre l'étrangeté de sa présence en uniforme dans ce lieu un peu troublé par sa clientèle. Soudain, surgie d'une tonnelle enfouie dans la nuit, une voix de femme se fit entendre; une voix un peu rauque, pathétique. Et personne ne pouvait apercevoir le visage d'où venait cette voix. La femme chantait « Sous les Ponts de Paris », une chanson qu'il est impossible d'expliquer, une chanson pauvre, sans authenticité mais dont les paroles et la musique transmises par cette voix émouvante devenaient la poésie même de ce moment bien trop riche. Un immense ciel de malheur s'abattit sur le jardin où nous buvions : un ciel désespéré mais qui créait l'orgueil de notre condition de soldats. Un chasseur se leva brusquement et dit : « Elle me fout le cafard! » Puis il sortit et la voix de la chanteuse s'éteignit comme la flamme d'une chandelle quand on souffle dessus. C'est un souvenir de guerre qui, pour moi, vaut nettement la prise de Sébastopol par mon ancêtre le zouave de la famille.

La voix d'un homme ne peut pas faire naître des images de cette qualité : elle est sans rayonnement sentimental pour les individus réunis devant une insondable fosse où le désespoir rampe ainsi qu'une larve infernale. Chanter n'est pas un métier

d'hommes : chanter, tout au moins, comme on l'entend dans les apparences artistiques, scolaires, strictement musicales. Les hommes ne doivent chanter que sur les routes, de borne en borne, devant les filles de villages divinement chavirées. Ils ne doivent chanter que dans les bistrots familiers et, à la rigueur, le matin en se rasant pour la plus grande joie de leurs enfants amusés qui disent : « Papa, tu vas te couper et il pleuvra toute la journée. » Tels sont les hauts lieux où la voix des hommes bien équilibrés peut se faire entendre. Elle n'est pas faite pour charmer ou pour imposer une vocation. Le poète de l'infanterie coloniale Maurice Fombeure est une des plus belles voix de l'époque. Je cite son nom afin de montrer clairement ce que j'entends quand je parle en société d'une belle voix masculine. Par association d'idées je reviens à mes disques de raison qu'il ne faut placer sur l'électrophone et ne faire connaître que dans la plus stricte intimité. Deux ou trois amis au plus peuvent participer à ces résurrections. Un disque qui vous émeut entendu devant un public mêlé, même quand il est composé de gens de qualité, perd les éléments de son charme. L'audition s'achève souvent dans un silence démoralisant. Quelques sourires polis décomposent les visages subitement figés dans une solide indifférence. Pénible épreuve pour le possesseur du disque qui, comme il est dit à la fin de chaque chapitre dans *Les Quinze Joies de Mariage*, terminera sa soirée dans la mélancolie. En résumé on pourrait donner ce conseil : « Quand par hasard vous avez pris contact avec une sorte de vérité, gardez-en le secret. » Oscar Wilde écrivit quelque chose dans ce sens en parlant de la connaissance de Dieu.

En ce moment, comme on peut s'en apercevoir en lisant ces chroniques, je suis vivant dans le monde de la chanson. Et c'est bien un monde, le seul peut-être à découvrir quand on s'intéresse encore à la personnalité d'une existence humaine. Cette connaissance s'étend entre la sottise la plus attristante et la sensibilité la plus féconde. Mais la franchise domine toutes les révélations et les dons des instruments sentimentaux, les instruments sans noms qui savent jouer en couleurs. Il y en a pour tous les goûts, depuis le chétif accordéon diatonique qui marqua l'heure du premier rendez-vous dans une guinguette de Nogent au début de ce siècle, jusqu'à la trompette qui sonna l'heure du Jugement Dernier d'un régiment de dragons devant Morhange. Le souvenir est un grand chef d'orchestre. C'est lui qui bat la mesure du temps passé et qui le conduit dans le temps présent à travers des applaudissements discrets. Quand le rideau tombe,

c'est le moment d'aller dormir, dormir comme tous les gens apaisés, les poings fermés et la bouche ouverte dans la direction du ciel.

Pierre Mac Orlan,
de l'Académie Goncourt.

A Consulter. — Choisir des disques est difficile, car les catalogues ne se prêtent que peu à des interprétations littéraires. Parmi les derniers nés, je tiens à signaler les quatre microsillons des Editions Decca qui reproduisent, joués par la musique des Grenadiers Britanniques, les vieux airs populaires adoptés par les musiques militaires anglaises. Ces disques accompagnent parfaitement les images télévisées qu'offrit le 1er bataillon du vieux 93e devenu les Argyll and Sunderland Highlanders. Vision élégante de ce que l'art de la guerre peut nous montrer de mieux. Rien n'est comparable dans le domaine coloré de la tradition chez les hommes armés à ce défilé de soldats en kilt et sporran, précédés de leurs bag-pipers dans l'ombre de Rudyard Kipling. — P. Mc. O.

POESIE

DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITE DE DOUVE, par *Yves Bonnefoy* (Mercure de France); ŒUVRES POETIQUES, I (*Premiers Vers* — *Dixains Réalistes* — *Notes Parisiennes* — *La Doctrine de l'Amour*), par *Germain Nouveau*. Edition établie par Jules Mouquet et Jacques Brenner, préface de Jacques Brenner (Gallimard). — Un son de voix qui n'a pas d'hésitation et ne saurait tromper, — quelqu'un, là, poussant la porte des apparences, est entré. J'ai peu de goût pour les pronostics de courses, et voudrais éviter les « Retenez bien ce nom » qui ont l'air de signifier « Rappelez-vous que c'est moi qui l'ai dit », mais comment dire qu'au premier rendez-vous d'Yves Bonnefoy une poésie neuve a promis ses fêtes?

Je me demandais ce qui donne l'impression que le livre fini ne se referme pas, — doucement et fermement quelqu'un reste sur un seuil dont il a construit l'image en travers de la vie. Puis la chose m'est apparue relativement claire : ce qui ne manque pas aux arts d'aujourd'hui, ce sont les faiseurs de prodige par attentat, la pureté d'une chirurgie de l'énigme universelle; mais qu'avec ce même entrain brusquant l'univers pour emporter des pans de vérité et d'acquiescement on consente encore à l'acte déconsidéré de nous verser du plaisir, voilà sans doute ce qui est devenu révolutionnaire : le premier livre d'Yves Bonnefoy fait à son époque cette tranquille violence : l'apport d'une beauté intraitable et pourtant délectable.

Faudrait-il donc prévenir nos contemporains contre un trop vif espoir d'être mis à mal? Je leur dirais plutôt qu'ils s'attendent aux caractères les plus variés de l'originalité. Seulement tel aura été le plaisir qu'on a besoin de ce deuxième plaisir, qui est de savoir pourquoi. Dès que sont attaquées les cordes, agit un phénomène de tonalité, qui juge tout en poésie : voici le timbre d'une personne et l'amorce d'un chant inconnu.

Naturellement, les nouveaux venus, on se précipite pour les séparer du troupeau qu'on met à sa gauche, et par conséquent on leur trouve, au moins pour l'instant de l'accueil, des airs de famille parmi les purs qu'on assied à sa droite. Premiers contacts : *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, ce titre mystérieux et qui ne sortira que rétivement de la nue, ce titre et tels vers,

Tais-toi puisqu'aussi bien nous sommes de la nuit...
Le lieu était désert, le sol sonore et vacant...

accrochent dans mes souvenirs quelque harmonique de Patrice de La Tour du Pin, non sans une tendance de l'aérien et de l'ailé à se renverser en un cryptique aux flammes traversées de salamandres; — tel autre vers cependant, aéré,

Il s'agissait d'un vent plus fort que nos mémoires...,

telle séquence,

Et quand tu tomberas dans la terre stérile,
Je nommerai néant l'éclair qui t'a porté...

ou ce qui suit

Le bras que l'on soulève et le bras que l'on tourne...

et

Souviens-toi de cette île où l'on bâtit le feu...,

leurs alliages de sensation concrète avec l'événement de l'esprit les logeront en nous près des admirables secrets d'un Odilon-Jean Périer. Mais qu'importeraient des origines, et qui seraient d'ailleurs le chemin de notre propre jouissance, non la genèse du poète lui-même? A chaque découverte qui promet d'être pour nous une date personnelle, nous aménageons en stations justificatives les itinéraires de nos précédentes découvertes.

Par quels chocs instructifs a passé réellement ce poète pour devenir capable de chocs inédits, je n'en sais que ce que disent ses textes; et les parentés dont eux se réclament le plus haut n'apparaissent pas situées dans les blanches magies d'*Enfants de Septembre* ou du *Promeneur*; mais justement ce qui me paraît le vrai signe est que, même si nous et un poète pouvions savoir d'où il vient et où il va, ce ne soit pas seulement de là qu'il provienne et ici qu'il arrive. Le grand pouvoir de nous satisfaire

doit avoir été d'abord un pouvoir de *se* surprendre : il éclate dans ce recueil; une présence saisissante s'y impose par deux réussites, deux constances, plénitude de frappe :

Je nommerai désert ce château que tu fus...

et coulée de mélodie :

Je désirais l'été,
Un furieux été pour assécher mes larmes.
Or est venu ce froid qui grandit dans mes membres,
Et je fus éveillée et je souffris.

Avant tout, ce titre dédouane l'arrivant : un certificat de poésie tenant lieu d'état civil. Avant tout, ces attributs du sacre : la mainmise sur la richesse du langage, les mots qui se revitalisent sous un toucher. Et dès lors cette belle pâte d'œuvre, qui fait saliver l'esprit du lecteur comme celui du regardeur devant l'émail écumeux des grands peintres hollandais. Par cent détails un poète nous attire dans une vie totale; si l'œuvre vaut, c'est dans la mesure où elle montre un *degré* d'expression obtenu si près des sources de l'être qu'il devient forme d'existence. Au moment de lâcher quelque grosse inconscience, tant de gens ont dit « Et je pèse mes mots » que personne ne sait plus tout à fait en quoi consiste cette opération; il faudrait toujours reprendre une si importante question, le poète le fait interminablement, c'est son métier, — c'est sa vie; il est le fort qui, après avoir, lui vraiment, pesé les mots avec une exceptionnelle endurance musculaire, les laisse tomber tout à coup, et tout effrayé, de toute leur hauteur.

Chaque mot, chaque image, Yves Bonnefoy les balance dans ses mains comme quelque chose qui devra être expédié raide : oui voilà un vrai poète, puisque, là où les traînards du parler ramassent, il décoche :

...Je ne suis que parole intentée à l'absence...

Autre mode de l'affirmation : presque toutes ces courtes pièces débutent par un coup d'archet infaillible :

Ton visage ce soir éclairé par la terre...

Et non moins frappant est, à l'opposé, l'art, souvent, de ne pas faire buter la fin du poème contre l'épuisement de son propre thème, mais de l'interrompre sur une invitation,

Ouverture tentée dans l'épaisseur du monde.

Une part du don s'emploie à serrer les nœuds, une autre à suspendre des attentes :

...Regarde, diras-tu, cette pierre :
Elle porte la présence de la mort.
Lampe secrète c'est elle qui brûle sous nos gestes,
Ainsi marchons-nous éclairés.

Ces poèmes, brefs de dimensions, elliptiques de sens, tout en ne s'astreignant pas à des formes toujours fixes, posent sur des cales de beaux alexandrins blancs; mais aussi une souplesse de détente ménage la mélodie ininterrompue, dans un élargissement des mailles se coule une beauté qui ne tient plus tant à de la trouvaille locale qu'à une allure :

Il chantera longtemps s'éloignant dans les branches...

Par endroits, on en reste à l'instant où le vers n'a pas achevé son cristal, et telle phrase parfaite rappelle que la grande prose est la contre-épreuve des poètes :

Quelle pâleur te frappe, rivière souterraine, quelle artère en toi se rompt, où l'écho retentit de ta chute?

Prose, on le voit, composée de vers aux mètres différents. Sans qu'un ordre chronologique se discerne, le recueil semble, en avançant, faire moins confiance à certains procédés du langage qui brûle les stations : « *stupeur des robes et cri des rocs* », « *chiens de feuillages* », « *beau geste de houille* », — j'entends bien, par le temps qui court c'est l'école normale; il peut n'avoir pas été mauvais de s'entraîner à faire exploser les blocs du réel. A vrai dire, ici les éclatements d'images résultent moins d'expériences de dislocation sur cornues verbales que d'un effort apparemment inverse : une impatience d'artiste rapproche de force, la merveilleuse lampe à souder des poètes répare les solitudes dont le monde est constitué jusqu'à ce que la poésie s'en mêle. La poésie, elle aussi,

Etre défait que l'être invincible rassemble.

Ce serait dommage que l'auteur dépasse ce que notre prochain peut supporter d'une personnalité autre que la sienne, que des aspérités trop préméditées freinent les amples traînées musicales du souvenir; je le pense en faveur de plus d'une pièce jaillie d'une seule venue, celle dont j'ai déjà cité la fin et qui débute par

Ainsi marcherons-nous sur les ruines d'un ciel immense,
Le site au loin s'accomplira
Comme un destin dans la vive lumière

ou celle-ci, l'une des plus simples :

Cette pierre ouverte est-ce toi, ce logis dévasté,
Comment peut-on mourir?
J'ai apporté de la lumière, j'ai cherché,
Partout régnait le sang.
Et je criais et je pleurais de tout mon corps.

En un minimum de traits l'essentiel de l'aventure et du symbole y est concentré.

Qui donc est désigné par ce nom sonore et inquiétant de Douve? D'une ombre de morte bientôt plus vivante, il semblerait que les anciens linéaments émergent par caprices entre des volutes d'ombre; mais cette Béatrice-là est une dame du chant qui n'a premièrement été qu'une annonce faite à l'esprit par les formes les plus inertes de l'existence. Cette histoire est l'amour des créatures et de l'incréé, qui meut les soleils et les pensées, en faisant tomber les cloisons des choses. Voilà le point où les éclatements, procurés par un goût d'élémental, qui n'est donc pas celui de la décomposition, mais de futures recompositions, peuvent bien métamorphoser la réminiscence personnelle en élément cosmique.

Ce nom de Douve, plein et lourd comme il est, dirige déjà l'attention sur des zones d'eaux enfoncées et ruineuses, — zones premières de *l'immobilité* minérale de Douve la morte; elle y retrouvera tout ce que la mémoire conserve de regret noir et de passé froid; mais l'élément adverse, salutaire, feu contre froid, parole contre silence, — lampe contre oubli, monte pour être le plus fort.

(*Que le froid par ma mort se lève et prenne un sens*);

le jour saura « *trouer la muraille des morts* »; il sera crié dans un rêve à la morte : « *Ce grand jour en toi des braises m'aveuglait* »; alors seront atteints et *Vrai Corps* et *Vrai Lieu*, alors sera confirmée la métamorphose de Douve la vivante en Phénix, deuxième nom qui fait son progrès, l'oiseau qui « *osera franchir les crêtes de la nuit* ». Comme si l'achèvement de l'amour réel était de faire tomber les murs de toutes les séparations « *dans l'acte de connaître et de nommer* ». Et c'est l'acte second aussi du drame de Douve, celui où tout cadavre devient *mouvement*. Pareil lui-même à la conscience, un monde entier accomplit son destin en devenant ce mouvement suprême, le langage.

Au surplus, cette lutte du mouvant et de l'inerte — avec ses guirlandes étudiées de signes rouges qui ponctuent un fond de

ténèbre comme la courbe des rouges barre d'une grande *S* l'*Embarquement pour Cythère* —, rien n'empêche d'imaginer qu'elle représente le va-et-vient entre frénésie et pacification, qui est poésie.

●

Germain Nouveau, tandis que son père pensait en faire un pharmacien, rêvait à 16 ans de devenir prêtre; à 20 ans, il fréquente les revues et cafés littéraires qui, au même moment, accueillaient son presque tout à fait contemporain et compatriote Elémir Bourges : le Voltaire et *La Renaissance*, c'est le contact avec ces arbitres, Richepin et Bouchor, Ponchon et Bourget, desquels la forte culture rayonna plus efficacement que l'œuvre ne survit; ce sera davantage Rimbaud, Verlaine, rencontres qui dépassent l'épisodique.

De précieux éclairages, procurés par la préface de Jacques Brenner et les Notes biographiques et bibliographiques, ne peuvent empêcher que des trous d'ombre demeurent sur des périodes et des agissements. Longtemps, singuliers manèges, échanges, contaminations, entre absinthe, sexualité frôlant des Lucien Létinois, religiosité qui tarde à s'épurer; Nouveau, substitué à Verlaine dans la cohabitation avec Rimbaud, a des brouilles avec Verlaine, lequel lui donne rendez-vous « à la grand'messe à Saint-Sulpice le jour de la Trinité ».

Vie matérielle longuement douloureuse et médiocre, et qui semble y mettre un malin génie, jusqu'à ce qu'enfin elle ne se promette plus que la gloire chrétienne de l'humble mendiant et l'ascétisme du vagabond. Petit employé à l'Instruction publique, intermittent et insouciant professeur de dessin, Germain Nouveau semble entamer de loin sa vocation définitive en méritant, dans son dossier administratif, cette mention à encadrer : « *Vœux du fonctionnaire. Néant.* »

Eclipses et nomadisme, détresses et dénuement; il y aura la scène fameuse, folie mystique ou *delirium tremens*, dans la classe de dessin : le professeur entre en fureur, puis s'agenouille en proclamant la grandeur de Dieu, s'enfuit en voiture, saute sur le pavé et le baise au milieu de l'attroupement. C'est en 91, il n'a pas quarante ans, et vivra jusqu'en 1920; à Bicêtre, il écrit encore des poèmes, mais déjà oppose à ses amis un refus irrité de publication. Après son internement, vains essais de se fixer :

le bâton et la besace l'appellent; c'est alors que se place cette image légendaire : à Aix, le peintre Cézanne faisant sous le porche de Saint-Sauveur l'aumône dominicale au mendiant Nouveau. Enfin une sorte de claustration itinérante dans une stricte imitation de saint Benoît Labre. Et le corps d'un vieillard déjà squelettique, que le garde champêtre découvre de force, froid depuis plusieurs jours sur une paillasse, dans la masure achetée naguère pour 70 francs.

Ses amis avaient perdu sa trace. Je me rappelle, dans les années 10, le volume des « Poésies d'Humilis » (ce titre n'était pas de lui) que les bibliophiles se repassaient pour sa rareté et pour les quatre dessins de Rodin, et on disait que l'auteur était vivant peut-être, mais un ou deux initiés seuls le savaient, on le tenait ignorant du livre paru contre son désaveu, il l'avait voué au feu, allait plaider contre l'éditeur : poète et poésie s'en étaient allés sur des routes différentes.

Cependant il se reprenait toujours à écrire, mais de manière qu'on se demande quel sens il attachait à l'écriture. Son aventure humaine est à peu près sans comparaison, elle devrait lui valoir une pareille originalité d'œuvre : il est hors du temps, cet homme délesté qui sort de la foire universelle, s'évade même de ses propres livres, va chercher Dieu au plein air des grands chemins et ne veut plus emmener que la misère. Une si fatale intégrité dans le renoncement nous rend après elle aussi intransigeants qu'elle devant l'œuvre; pourquoi l'œuvre ne suit-elle pas le même progrès? Derrière ce marcheur qui n'a pas d'arrêt, il nous reste une poésie qui ne démarre pas, qui finit par traîner les pieds. Qu'importe à l'homme, et surtout au mort Germain Nouveau, ce que nous pouvons faire du bagage auquel il avait retiré son nom? Mais nous ne pouvons nous débarrasser de ces questions de vivants : comment un être qui s'est tant défini par sa différence *en acte* peut-il dans ses écrits être si empêtré dans le reflet? et comment un être qui avance intrépidement vers l'accomplissement de la personne va-t-il devenir un poète de plus en plus introuvable?

La poésie ne devait pas être le meilleur accomplissement de la personne, ni avoir avec le support humain une adhérence indestructible. Mais il faut tenir compte de plusieurs correctifs : nous n'avons ici qu'un premier volume; que suivra celui des *Valentines*, et dont tous les éléments ont été glanés par des mains étrangères, telle pièce bâclée au dos de quelque lettre, l'ensemble clos avant la trentaine; pour la *Doctrine de l'Amour*, notamment, aucun manuscrit : Jules Mouquet recueille la tradition selon laquelle

Léonce de Larmandie, trop obligeant famulus, aurait restitué le texte entièrement de mémoire. Enfin, aucun des poèmes reproduits ne coïncide avec la période de la conversion définitive. Ceci dit, les lueurs projetées sur la phase finale n'assurent pas que la poésie y ait gagné.

A mes yeux, ce qui compte dans ce tome I, ce sont, et de loin, les *Premiers Vers*, écrits de 20 à 26 ans, la plupart étant jusqu'au présent éditeur oubliés ou ignorés; sans eux, ce qui a suivi restait privé d'explication, car le problème de Nouveau poète est qu'il n'a jamais dépassé sa première manière; l'a-t-il même toujours égalée? et pourtant il est mort à 68 ans, et, s'il a changé, c'est en faisant des poésies de toujours plus petit garçon, — je ne dis pas qu'il ait retrouvé un génie d'enfance.

J'aurais envie de dire qu'il reste à la suite de lui-même après s'être trouvé à la suite de ses admirations. Mais, encore une fois, de tels jugements sont faussés par ce fait que, de toutes nos publications, lui n'a rien voulu. Du reste, on ne peut non plus que se réjouir des sauvetages, et en même temps on se sent découragé par le vacillement de la signature : ce n'est pas plus facile d'être anonyme que de ne pas l'être. On peut aimer tels de ces morceaux en les trouvant beaux comme sont beaux de faux Vermeer. Il y a là de très bons apocryphes de Baudelaire, de Verlaine, de Hugo, de Rimbaud, et aussi de Richepin, de Coppée; on pourrait s'y laisser prendre, — cela est arrivé à l'auteur quand, pour certains d'entre eux, il croyait avoir fait de la parodie. Germain Nouveau fait le vers, non pas aussi bien que Baudelaire et Rimbaud, mais que les vers déjà connus de Baudelaire et de Rimbaud. C'est-à-dire que tout ensemble il profite du préjugé que nous avons acquis en faveur de ces sortes de beautés, et se heurte à l'ennui qu'on éprouve de les voir presque aussi agréables dans leur contrefaçon.

Sans doute il lui arrive de pousser sensiblement au delà ou de passer un peu à côté de ses modèles, et surtout il a l'esprit de ne les refaire qu'avec un clin d'œil adressé à des compères dans l'assistance, avec un rien de grimace, et ce goût de parodie qui répare tant bien que mal un destin de mimétisme. Ainsi un chef-d'œuvre de ses facultés sera-t-il la *Fête chez Toto* bafouant la *Fête chez Thérèse*, — mais la première page s'ouvre (à 20 ans) sur un travestissement de la fameuse *Mort des Amants*; il suffit que ses vers soient griffonnés au verso d'une lettre à Mallarmé ou dédiés à Richepin, le voilà dans la cervelle du destinataire : autrement dit, l'état dans lequel nous parvient sa production a

fait que nous ne puissions atteindre le poète que sous sa forme de début et de société, celle où l'on prolonge autrui.

Je passe sur ce qui aurait dû être laissés-pour-compte (*A ma sœur Laurence : « Je t'aime parce que tu m'aimes, sœur gentille »*, etc.). Ce qui par endroits consterne, c'est, dans une certaine préférence pour la litanie aux laisses flasques et grises, l'aggravation de l'inaptitude au mouvement, qui, sous la plume de cet errant, accusait son infériorité constitutionnelle par rapport à ses inspirateurs favoris. « *La nature nous aime, elle cause avec nous* » a l'air de traduire pour l'usage scolaire et trivial le quatrain initial des *Correspondances* de Baudelaire. « *Tout nous aime et sourit jusqu'aux veines des pierres* » rend le même service à des thèmes des *Chimères* et des *Contemplations*. « *La souffrance du corps s'éteint dans le trépas* » — « *Qui soufflette le mur se fait mal à la main* » tombent de Sully à Joseph Prudhomme. Le pire est que la matière s'appauvrit sans s'alléger ni s'accélérer; l'insensibilité au lieu commun et au raté s'accentue, la verbosité toujours menaçante devient verbiage dans cette *Doctrine de l'Amour* qui semble le contraire d'une maturité.

Le porte-à-faux d'un cantique obsédé par l'amour physique n'exigeait pas qu'il y eût tant de blés qui sont roux, de cheveux de vieillard qui sont blancs, de vérités qui sont augustes, de saints qui font « la charité », en deux vers, « De leurs vertus spirituelles — de leurs bontés habituelles ». Comme la réussite dans la note volontairement fausse, l'intonation un peu éraillée et déraillée, le goût curieux pour la rime gueularde et qui culbute le vers, interviennent moins, on trouve le temps plus long; le grincement brusque dans une horlogerie apparemment huilée avec soin était une des marques les plus personnelles; quelques emplois aussi d'un bon emporte-pièce faisaient tout à coup sensation, mais ils entraînaient de ces inconvénients que le pèlerin mieux instruit se pardonnera le moins. Ici commencerait un autre problème : pourquoi, depuis la fin du Moyen Age, la foi la plus vécue est-elle si rarement exaucée dans la poésie française par un génie pleinement digne d'elle? Dans son *Journal*, Julien Green prend conscience d'une séparation nécessaire entre sa croyance et sa littérature; pour Germain Nouveau, une littérature a continué après la vraie foi, mais, semble-t-il, en deçà de la vraie littérature. Sa meilleure poésie, qui garde un intérêt de moment historique, a-t-elle eu en lui-même plus qu'une valeur de moment?

Raymond Schwab.

THEATRE

CHRISTOPHE COLOMB de Paul Claudel (*Comédie Marigny*). — ***L'ALOUETTE*** de Jean Anouilh (*Théâtre Gaston Baty*). — ***LA MAISON DE LA NUIT*** de Thierry Maulnier (Théâtre Hébertot). — Quelle abondance d'événements majeurs, dans ce mois d'octobre! Ce fut d'abord la victorieuse rentrée de Jean Louis Barrault et Madeleine Renaud, qui nous ont tant manqué la saison dernière. Le festival de Bordeaux cet été avait retenti de leur triomphe dans l'apparemment irréalisable *Colomb* de Claudel. Nous attendions avidement le spectacle à Paris : notre attente a été comblée. Tout contribue à faire de ce *Christophe Colomb* un spectacle unique, et sans équivalent actuel sur nos affiches. Pour faire vivre devant nous ce poème où l'auteur a voulu brasser ensemble tous les éléments possibles du spectacle — et jusqu'aux projections cinématographiques — Barrault a déployé l'imagination la plus hardie et la plus inventive; en même temps qu'il réduisait au minimum les complications de la machinerie. Pas de décor proprement dit, mais une sorte de lieu scénique baigné de ciel, où les acteurs (on serait tenté de dire les officiants) apparaissent en procession solennelle, pour descendre ensuite se grouper sur les gradins qui meublent la fosse d'orchestre. Admirable musique de Darius Milhaud, chœurs parlés, ou chantés, mais toujours par les acteurs, avec toute leur ardeur vivante et presque mêlés aux premiers rangs des spectateurs. Au centre de la scène un mât et une immense toile, emblème et symbole de l'aventure maritime, carguée ou larguée suivant les moments, et devenant l'écran où se tracent quand il le faut les images mouvantes. Trouvaille de génie, une des plus belles de la carrière de Barrault, mais non la seule de ce spectacle vraiment extraordinaire qu'il faudrait voir plusieurs fois pour être sûr de ne rien laisser échapper de son étonnante profusion.

L'œuvre — moins riche que le *Soulier de Satin* — demeure animée cependant d'un souffle qui soulève tous les interprètes, du plus savant au plus novice, dans une magnifique communion où le public ravi se laisse englober. C'est que le personnage de Christophe Colomb, qu'il soit « christophore » comme le chante Claudel après Léon Bloy, ou que son aventure nous apparaisse d'essence prométhéenne, émeut en nous de toute façon, ce désir de dépassement qui est la vitalité même de l'âme. Son aventure, telle que la célèbrent Claudel, Barrault et Madeleine Renaud, nous rend une joie théâtrale exaltante trop méconnue depuis quelques

années : l'enthousiasme pour la grandeur, ce que Corneille appelait si justement le *pathétique d'admiration.*

●

Etonnante rencontre : nous allions retrouver quelques jours plus tard ce même pathétique d'admiration, cette fois sous la plume de Jean Anouilh. Oui, Jean Anouilh qu'on avait pu craindre asservi par ses mauvais fantômes, Anouilh qui avait fait place privilégiée dans ses dernières œuvres à de véritables délires de haine torturée et de sarcasmes destructeurs, Anouilh, avec cette *Alouette* où il célèbre Jeanne d'Arc, nous apparaît comme entièrement renouvelé par je ne sais quel souffle de vaillance printanière...

Il ne se renie pas pour autant : virtuose comme jamais, douloureusement sensible et prompt au coup de griffe satirique qui balafre, et toujours rebellé contre les accommodements et les médiocrités. Mais, miracle! son éternel refus devient générateur d'effort fécond. Le fameux « *non* » de son Antigone qui la précipitait dans la mort, sa Jeanne le répète aux paresses, aux doutes, aux abdications, aux enlisements, aux bassesses, et du coup il devient un « *oui* » à tout ce qui est courage, confiance, action. Ce qu'il a particulièrement aimé dans Jeanne, et sur quoi il insiste, c'est le droit bon sens, et même une sorte de malice saine, qu'il pousse jusqu'à l'enjouement le plus familier. Mais il en va d'elle comme du fameux ange de la cathédrale de Reims : la grâce de son sourire ajoute à son mystère. On n'attend pas d'Anouilh qu'il saute brusquement des deux pieds dans les transcendances claudéliennes, et fût-ce à propos de Jeanne d'Arc. Sans prétendre nier ses voix, ni ternir sa pureté, il lui plaît d'imaginer que tout ce merveilleux ne perdrait rien de sa splendeur à être expliqué tout humainement. Il n'en reste pas moins que sa Jeanne, telle qu'il nous la montre, excelle, en toute occasion, à tirer de chaque être, apparemment borné dans son intelligence ou dans son énergie (Baudricourt, Charles VII, La Hire) l'étincelle inattendue, *inespérable*, qui va le faire tenter ou accomplir ce dont il ne se fût pas cru capable. Elle leur parle en petite bergère têtue et subtile, avec des mots de tous les jours, et finalement elle les pénètre et les transforme exactement à la manière de la plus rigoureuse grâce théologale. Scènes éblouissantes, drapées d'humour et de tendresse, où toujours revient l'appel à l'espoir positif, à l'énergie obstinée.

Faudra-t-il ajouter au merveilleux déjà existant, et mettre ces nouveaux accents d'Anouilh au compte des miracles posthumes de Jeanne? Je n'y répugnerais pas, pour ma part, tant l'histoire me cause de surprise et de joie tout à la fois.

Les très bonnes pièces sont généralement bien jouées. Celle-ci l'est à merveille, notamment par Marcel André dans un évêque Cauchon de fine intelligence et de bonne volonté dont le seul tort est de rester en deçà de la grandeur (Anouilh l'a coloré aux reflets de nos expériences historiques de naguère); par Michel Bouquet, Charles VII ployant sous les doutes, les scepticismes et les peurs chroniques, mais crépitant de clairvoyante ironie; enfin par Suzanne Flon, espiègle et brave, lumineuse et angoissée tour à tour, et toujours étonnamment droite et loyale, fin sourire, regard franc et larmes vraies — et que cette création achève de classer parmi les toutes premières de nos jeunes grandes comédiennes.

●

Hébertot continue d'avoir la main heureuse dans sa chasse aux nobles pièces et aux beaux textes. *La Maison de la Nuit* de Thierry Maulnier est digne des œuvres magistrales qui l'ont précédée dans le répertoire de ce théâtre. Dialogue éclatant et serré, construction habile, et les plus passionnants problèmes de l'heure.

Cette *Maison* est celle d'un « passeur » de fugitifs, entre l'Allemagne de l'est et l'Allemagne de l'ouest. Les choses s'y compliquent de telle sorte que la police totalitaire y viendra s'emparer d'un ministre libéral désireux de fuir à la fois les rigueurs du régime et la tyrannie de son épouse. Celle-ci, lancée à sa poursuite, l'a plus ou moins inconsciemment livré à deux militants qui, camouflés, passent en mission secrète vers l'ouest.

Egalement sincères, les deux hommes s'opposent cependant : il y a un Horace, ivre de fanatisme, et un Curiace, qui voudrait bien « conserver encore quelque chose d'humain ». Les ordres supérieurs sont de faire disparaître, par une exécution sommaire, tous ceux qui se sont trouvés témoins de la fuite manquée du ministre, même cette petite Lydia de seize ans, la servante du passeur, secourable et tendre. Thierry Maulnier, dans le débat qui s'élève entre les deux hommes, renouvelle, avec son tempérament personnel, la grave question posée par Camus dans les *Justes* : est-il une cause au monde qui vaille qu'on immole un innocent? et doit-on se faire féroce au nom de la justice? Ce que Maulnier

appelle la passion de la pitié, n'est autre que ce que Camus appelle, d'un mot plus beau à mon sens, la tendresse — ni l'un ni l'autre n'osant l'appeler tout bonnement de son vrai nom : l'amour des êtres, quels qu'ils soient et tels qu'ils sont.

On aura plaisir à relire la *Maison de la Nuit*, crayon en main, pour souligner dans le texte, et discuter dans les marges.

Dussane.

CINÉMA

RETOUR D'ABEL GANCE. — « Tournoyant sans cesse au-dessus de cette jungle du Cinéma où des pygmées aux flèches empoisonnées guettent tout ce qui peut s'élever au-dessus d'eux, je me suis trouvé dans l'obligation de laisser tomber dans leurs mains une à une mes œuvres, mes idées, mes inventions, sans jamais pouvoir travailler à leur perfectionnement. Et c'est ainsi que l'Ecran large, dont les Américains ont fait trente ans après moi le Cinérama, la Perspective sonore, dont quinze ans après moi ils ont fait le Vitascope, etc., sont devenus la proie des marchands. » A la première lecture, cette arrogance vengeresse et armée de majuscules déroute un peu. On croirait le Christ chassant, fouet en main, la racaille du temple. Quand pourtant Abel Gance s'exprime ainsi, dans le cours d'un article donné aux *Cahiers du Cinéma*, dont la valeur historique ne peut être contestée, il faut savoir dominer l'irritation qu'il suscite en première lecture. Car il n'avance rien qui ne soit littéralement vrai. Personne n'a apporté autant que lui à la technique du cinéma, et par là je veux dire aux inventions centrales qui fondent ce que Jean Epstein appelait « l'intelligence d'une machine ». Les inventions elles-mêmes, c'est-à-dire leur mise en place dernière, peuvent fort bien n'avoir pas été de son fait : lui-même n'a jamais manqué de rendre un juste dû à son collaborateur et ami, M. André Debrie. Mais quand sont faits tous les comptes, si quelqu'un a incarné, depuis trente ans, l'intelligence de la machine, assurément c'est Abel Gance. Personne n'a été spolié comme lui, personne comme lui n'a droit à juste et pleine réparation. Quand il n'est pas l'ancêtre direct, il est le parrain, et s'il le dit lui-même — « Henri Chrétien m'écrivit en 1926 qu'il allait chercher un résultat analogue au mien » (celui de l'écran large, pour *Napoléon*), « mais par un seul

objectif au lieu de trois, par une anamorphose » —, en est-ce moins vrai? Les voies de la recherche sont nombreuses, et imprévisibles, dans l'absurde système mercantile régnant, les raisons qui incitent à la recherche. Peut-être donc cinérama, cinémascope, relief sonore seraient-ils nés sans Abel Gance. Mais les hypothèses sont vaines. L'histoire fixe la vérité objective. De la vision d'Abel Gance et des travaux qu'elle a engendrés sont nées les soi-disant découvertes américaines d'aujourd'hui. A soixante-quatre ans, il n'a rien perdu de son alacrité ni de son exigence visionnaire. Avec l'ingénieur de télévision Maurice Lorach il a, dit-il, inventé l'électronigraphe « qui bouleversera la télévision et le cinéma ». Il envisage, m'a-t-il confié, l'image sans écran. Puis il m'a écrit, pour me remercier d'un article qui n'avait que le mérite élémentaire de l'équité, une lettre de jeune romancier à l'auteur du premier article sur son livre (« qui donc m'assurait que vous étiez dur et sans pitié?). Il y fait état d'un « grand projet de film en polyvision sur écran protéiforme ».

Cela dit, qui est de l'ordre de la justice, essayons de définir ce qu'on pourrait nommer la doctrine gancienne du cinéma. Sans doute — pour demeurer à l'altitude où se situe le doctrinaire — s'inscrit-elle dans le rapport de deux citations dont il orne son article des *Cahiers*. L'une, celle de Rimbaud — « tout vu, tout eu, tout connu » — exprime sa lassitude, et l'autre ce qu'il veut ériger sur elle. Elle est de Diderot : « Je ne demanderais, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théâtre plus étendu, où l'on montrerait, quand le sujet l'exigerait, différents endroits distribués de manière que le spectateur vît toute l'action... Exécutons-nous rien de pareil sur nos théâtres? Nous attendons l'homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours, entremêler une scène parlée avec une scène muette, et tirer parti de la réunion des deux scènes, et surtout de l'approche, ou terrible ou comique, de cette réunion qui se ferait toujours... Il n'y a plus à proprement parler de spectacles publics. Les théâtres anciens recevaient jusqu'à 80.000 citoyens. Quelle différence entre amuser tel jour quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une nation entière! » Je n'apporterai pas grande malice à dire qu'Abel Gance a souligné : « Nous attendons l'homme de génie, etc. » Car, après tout, si Diderot prophétisait quelque chose, il prophétisait le triple écran de *Napoléon* et le génie de celui qui le conçut.

Abel Gance a pu renaître à la conscience commune, ces dernières semaines, grâce à la *Société Gaumont*, qui lui a demandé un spectacle coupé, selon l'esthétique du triple écran, à laquelle

est ajoutée la couleur *(Eastmancolor)*. Il comprendra un reportage sur le 14 juillet, défilé et bal, qui est monté depuis quelques bonnes semaines déjà et que je dois à l'obligeance du réalisateur d'avoir vu. Ce reportage sera complété par une bobine qui doit explorer les possibilités les plus « spectaculaires » du procédé; par un sketch tragi-comique qu'interprétera « un très grand acteur »; enfin, par quelques extraits de *Napoléon*. Ce spectacle est défini par le vocable de polyvision, néologisme pertinent inventé naguère par Emile Vuillermoz pour qualifier le triple écran.

Il est probable que, pour les fêtes de fin d'année, il nous sera donné de comparer la polyvision de Gance et le cinémascope des Américains. Tout ce que le critique peut faire, au moment où sont écrites ces lignes, c'est de raisonner sur des échantillonnages. Le parallèle se ramène, pour l'essentiel, à de simples données, qui sont de l'ordre du langage plutôt que de la technique. Le cinémascope se contente d'élargir notre champ de vision : la polyvision introduit un orchestre là où nous n'entendions qu'un instrument. La même surface accrue, sensiblement, est offerte à l'œil. Mais Abel Gance en use pour y inscrire un enrichissement de l'écriture. Car, disposant de trois images pour couvrir cette surface, tantôt il multiplie l'image par trois pour obtenir une image unique; tantôt il encadre l'image centrale de deux images de contrepoint; tantôt il se borne à l'image centrale, recourant à des caches pour dissimuler les parties extrêmes de l'écran. Indéniablement, voici introduit, en même temps que la libération du cadre, le montage horizontal, ou spatial, conjugué avec le montage dans le temps. Abel Gance expose avec une juste fierté les possibilités d'expression surréaliste, psychanalytique, dramatique, etc., qui peuvent résulter de cet enrichissement capital de la syntaxe. Il m'a montré une photographie de *Napoléon*, qui lui paraît illustrer cette théorie. On y voit, au centre, Bonaparte, En surimpression apparaît son épouse. Car c'est le moment où sa jalousie récurrente s'empare de lui, mais, à droite et à gauche, ses armées (les armées d'Italie) bousculent l'ennemi. C'est subtil comme une combinaison d'idéogrammes. Gance compare cette conquête du cinéma aux grandes conquêtes musicales : l'orchestration ou le contrepoint.

Je crains bien que ce parallèle garde quelque chose d'un peu illusoirement théorique. Je ne proteste pas au nom d'une vue réactionnaire, ou simplement statique, du cinéma. Mais j'aimerais poser à Abel Gance quelques questions, dans l'espoir que son prochain spectacle et sa descendance y répondront à la satisfaction

de chacun. Tout d'abord suis-je un peu inquiet de le voir citer Rimbaud — « tout vu, tout eu, tout connu » — pour justifier le spectacle qui s'adresserait enfin à « la nation entière ». Il ne me paraît pas du tout vrai que le cinéma, sur petit écran et en noir et blanc, ait épuisé ses possibilités. Tout au contraire la machine intelligente n'a-t-elle encore donné naissance, au regard de ses vertigineuses ressources, qu'à un nombre assez limité d'œuvres capitales. Il s'en faut de beaucoup que l'exploration soit achevée. Il me semble du reste que Gance lui-même, selon ses propos écrits ou oraux, attache infiniment plus de prix à sa vision doctrinaire de la syntaxe qu'aux œuvres elles-mêmes, la sienne incluse (de celle-ci, comme tous les critiques de ma génération, je ne sais pas grand chose, et la plupart des titres en sont lettre morte, quand je consulte le dictionnaire, je veux dire le Sadoul; espérons qu'ils seront exhumés à la suite de la projection du *Gaumont-Palace*).

En second lieu, la syntaxe admirablement enrichie par Abel Gance pose plus de problèmes encore qu'elle n'en résoud. Je crois bien que le public acquerra peu à peu une sensibilité qui lui permettra d'entendre les effets variés du triple écran, comme les mélomanes apprécient pleinement l'orchestration et le contrepoint (à supposer que le triple écran gagne la partie commerciale, comme il faut l'espérer). Mais qui saura se servir du triple écran au point de servir le cinéma? Quelle certitude y a-t-il que le septième art gagnera à renoncer à la concentration et à l'intimité qui font le prestige de l'admirable *Jeanne d'Arc* de Dreyer; ou au rythme narratif rigoureux qui implante et cerne implacablement une histoire en une heure et demie d'un *tempo* parfait, sans rien qui les distraie de l'action? Sans doute le triple écran peut-il servir l'art dramatique autant que le cinéma ornemental, et intégrer ses effets à l'argument. Mais la tentation qui le guette, peut-être sa fatalité, risquent d'infléchir le procédé vers le sottement spectaculaire, tout comme il semble bien que ce soit le cas déjà du cinémascope. Encore une fois, je souhaite de me tromper, et je souhaite bonne chance à la polyvision, et beaucoup d'autres films à Abel Gance. Les œuvres sont les seuls témoins : elles trancheront.

Jean Queval.

O'Cangaceiro. — Une histoire semi-légendaire de bandits d'honneur grâce à laquelle le Brésil, pays de production embryonnaire, a fait son entrée dans la ronde des festivals (Cannes). Le plus curieux est la proximité chronologique de cet argument qu'on dirait tiré de la préhistoire. A quoi correspond la texture du récit? Comme la carabine à répétition dans cet univers tellurique, le montage habile et routinier anime un récit informe. L'éclairage est en gothique flam-

boyant. La musique de fond va de pair. On lui préférera la musique du folklore liée directement à l'action. Les défauts du film sont évidents. On aimerait qu'un commentaire expliquât ces races qui s'affrontent, ne serait-ce qu'en avant-propos, pour ne pas ôter à la directe saveur de l'image. Un minimum de construction n'eût pas nui non plus. Si tout cela doit être passé par profits et pertes, le film appelant d'être accueilli tel qu'il est, en revanche on regrettera qu'il demeure purement illustratif. *O'Cangaceiro* est un album d'images animées par une belle violence. On tourne les pages, et l'on se dit : quel film, tout de même, on pourrait en faire!

Le bon Dieu sans confession. — Une bande bien peignée. Cela dit, on cherche Autant-Lara dans ce film d'Autant-Lara. On se demande même ce que l'on en penserait s'il était signé par un autre. L'ouvrage n'a plus rien — sauf à isoler quelques morceaux et moments — de l'acidité, de la sensibilité, de l'ambiguïté qui ont établi le statut d'un auteur. Plus même de cohésion ni de nécessité interne. C'est au point qu'on cherche le sujet. Est-il dans la garce qui « se refuse », comme on dit? Dans la satire attendrie — larmoyante serait, hélas! plus juste — de M. Dupont? Dans le mélo antisémite? Dans la querelle des générations? Le meilleur, finalement, c'est l'opposition de deux milieux : l'arrivisme petit bourgeois en pleine inflation (en 1942, M. Dupont, apparemment, spéculait sur les wagons de sucre) et la grande bourgeoisie incapable. Danielle Darrieux a fait beaucoup mieux; Henri Vilbert incarne l'envers du Palais-Royal; c'est dans les seconds rôles qu'il faut chercher le talent le plus juste (Grégoire Aslan, Ivan Desny, Claude Laydu, Isabelle Pia).

Cahiers du Cinéma (n° 27). — Eh bien! oui, ma foi, un bon numéro, cette fois. Outre le texte d'Abel Gance signalé ci-dessus, deux proses vigoureuses sur Hollywood ainsi qu'un « petit dictionnaire pour Venise », bien long mais ingénieux et assez nourrissant par endroits (Bazin, Mayoux, Richer). Les premières pages de Chris Marker sur la description de cinérama new-yorkais font penser au merveilleux et édifiant roman-pamphlet d'Evelyn Waugh, *The loved one*. Citons : « Dans la seconde partie, on voit des palmiers, des hors-bords, des cuisses et de l'Amérique. Cette dernière est présentée du point de vue d'un Bon Dieu touriste, photographe et collectionneur, avec un commentaire et des musiques impliquant que ce coin du monde a fait l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part de la Providence, à des fins qu'on ne nous dit pas. Cette hiérarchie des angles, qui fait voir l'Amérique par les yeux de Dieu et le reste du monde par les yeux de l'Américain est sans doute inconsciente. Mais justement l'inconscience... »

Suite au cinérama. — Puis l'auteur renverse la vapeur. « Il reste que nous venons d'assister à la première séance de ce qui sera désormais cinéma, cinérama ou quel que soit son nom, le spectacle de notre temps. » Chris Marker tire de son chapeau le théâtre grec, le *Soulier de satin*, « la scène de ce drame est le monde » et l'imprimerie du théâtre. Il n'y a pas grande urgence à croiser la plume, fût-ce avec notre meilleur ennemi, par-dessus des hypothèses (du reste y pourrait-on revenir quand l'auteur en aura fait une communication au Congrès des Intellectuels Catholiques).

Suite aux Cahiers. — Ce qui est illisible dans les *Cahiers*, c'est ce par quoi ils font penser à l'expression anglaise, désuète et jolie, de *thinking cap*. Tant de ces auteurs qui se coiffent d'une casquette à penser préalable! Maurice Schérer, le plus digne, porte huit reflets. Bossuet peut se tenir.

MUSIQUE

LA PARTITION DE DARIUS MILHAUD POUR LE « CHRISTOPHE COLOMB » DE CLAUDEL. — La tâche qui incombait à Darius Milhaud dans l'ouvrage que la Compagnie Madeleine

Renaud-Jean-Louis Barrault vient de créer au théâtre Marigny était périlleuse. Il s'agissait d'écrire une musique de scène pour la version nouvelle du *Christophe Colomb* de Paul Claudel. Milhaud, en 1930 déjà, avait fait représenter à Berlin son *Christophe Colomb*, opéra dont les concerts symphoniques parisiens nous ont donné des extraits, une seule fois même — sauf erreur — l'audition intégrale en oratorio. Sous cette forme très développée, l'ouvrage comprenait vingt-sept tableaux, groupés en deux parties, et comptait cinquante rôles dont une bonne douzaine de premier plan. La partition exigeait deux heures et demie pour son exécution. Lorsque Jean-Louis Barrault décida de jouer *Christophe Colomb* à Marigny, il ne pouvait être question de monter l'opéra, comme il avait paru à Berlin sur la scène du Staats Opera; tout s'y opposait, et d'abord les ressources du théâtre autant que le vœu du réalisateur reprenant à son compte les conseils de Racine dans la préface de *Mithridate* : « Ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire. » Mais il fallait cependant que la musique fût présente; qu'en dépit de ses moyens diminués, elle tînt une place de première importance. Et pour comble d'embarras, il fallait que le compositeur oubliât complètement l'opéra *Christophe Colomb* pour être bien sûr de ne rien emprunter à son ancienne partition puisqu'il s'agissait d'un ouvrage tout différent et que s'il avait succombé à la tentation il se serait bientôt aperçu qu'il ne pouvait sortir de l'impasse. S'il est facile en effet de développer jusqu'aux dimensions d'un opéra une musique de scène composée pour un drame, et cela parce que le musicien a dû plus d'une fois, au cours de son travail, couper les ailes à son inspiration et renoncer à l'étendre jusqu'où elle le portait, l'inverse est une opération qui doit aboutir à mutiler une œuvre dont la forme, si elle est réussie, ne peut plus être modifiée. On ne réduit pas, sans risque de le détruire, ce qui a trouvé sa forme définitive. Il faut « repenser » l'œuvre, et c'est un tour de force que de se faire une idée neuve d'un sujet déjà traité. C'est ce que Darius Milhaud a réussi cependant en écrivant la musique de scène pour le drame représenté au Théâtre Marigny par la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault.

Réussite qui ne peut s'expliquer que par la parenté d'esprit des deux collaborateurs, des styles de Claudel et de Milhaud. L'un et l'autre obéissent à leur secret génie qui les emporte jusqu'à la limite extrême des moyens d'expression qu'ils ont choisis : le verset claudélien se construit comme la phrase musicale de Milhaud. Le poète ne s'embarrasse pas des scrupules de style, les répétitions évitées avec grand soin par d'autres, il en fait emploi

pour créer une sorte d'obsession. Il semble piétiner sur place avant de prendre tout à coup son vol, et Milhaud lui aussi affectionne les redites sur lesquelles sa phrase s'appuie avant de trouver sa conclusion. Ainsi rejoignent-ils chacun, dans une forme toute moderne, l'essence même de la poésie biblique. Leur art impétueux retrouve aisément le pouvoir de l'incantation primitive, et sa rudesse même est habileté.

Les « restrictions » imposées n'ont en rien gêné Darius Milhaud pour cette nouvelle forme donnée à sa partition — ou du moins, s'il a éprouvé de l'embarras devant le problème à résoudre, sa musique ne le laisse point deviner. Treize instrumentistes suffisent : l'orchestre sonne avec une vigueur, une franchise d'accent et une clarté qu'il doit pour une part à cet emploi des timbres purs. Les chœurs, qui tiennent naturellement une grande place dans l'ouvrage où ils interviennent constamment, sont d'une variété qui semble multiplier la fréquence de leurs dialogues, soit avec Colomb, soit avec l'Explicateur (qui commente chaque page du livre où la légende est consignée), soit encore avec l'Objecteur (qui tient le rôle de l'avocat du diable et discute chaque action, presque chaque parole de Christophe Colomb). Mais en dépit de cette complexité, l'écriture des parties est simplifiée, car Milhaud ignorait au moment où il les composa si l'exécution pourrait être confiée à des choristes professionnels, ou s'il ne faudrait pas se contenter des artistes de la troupe qui n'étaient certes pas tous musiciens. Or cette contrainte ne lui a point nui, peut-être même l'a-t-elle servi. Elle a poussé plus loin une simplification qui n'a fait que renforcer la grandeur de l'ouvrage en l'épurant. Rien de superflu, rien que d'absolument nécessaire, rien que les traits essentiels, qui ne portent que plus loin et qui émeuvent davantage.

On disait tout à l'heure qu'il ne restait dans cette nouvelle partition rien de l'opéra créé en 1930. Si, pourtant. Milhaud avait tiré la double barre finale lorsque Claudel lui demanda de reprendre un motif évoquant la colombe symbolique qui, venue se poser sur les genoux d'Isabelle encore enfant, réapparaîtra maintes fois au cours de l'ouvrage. Il l'ajouta en contrepoint où il fallait qu'il vînt; simplicité couronnée de succès. Le grand mérite de cette partition est de faire exactement corps avec le drame, avec la mise en scène, depuis l'entrée des musiciens de l'orchestre qui traversent la scène sur le côté cour pour descendre à leur place, comme les choristes gagneront la leur par le côté jardin. Mais le chœur ne se tiendra point figé auprès des instru-

mentistes; il s'agitera, il se mêlera souvent aux personnages qui évoluent sur le plateau, soit au premier plan, soit en arrière sur un praticable. Tout ce mouvement que la musique semble prolonger au delà du théâtre rompt avec les usages, il a pour effet d'associer étroitement le public au jeu des acteurs tout en accentuant le caractère de grandeur familière du drame.

Et c'est bien là le caractère essentiel de l'ouvrage : son air de grande et grave image populaire, son tour familier, sa naïveté qui n'est pas seulement en surface, et qui, toute sincère qu'elle soit, n'exclut pas l'habileté du compositeur plus que celle de l'écrivain. Le parti pris, — et c'en est un, car toute construction suppose un plan auquel le constructeur se tient — le parti pris est ici la simplicité, l'économie des moyens matériels mis en œuvre, ce qui a pour effet d'élargir la place faite à l'esprit.

C'est toute la troupe qui entoure Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault et Pierre Bertin, c'est toute la Compagnie qui mérite la reconnaissance du compositeur et celle des musiciens témoins de leur succès. Car tous, comédiens et comédiennes, ont fait preuve sous la direction de M. Pierre Boulez d'un sens musical dont on s'est émerveillé.

René Dumesnil.

LETTRES GERMANIQUES

L'ALLEMAGNE MYSTIQUE. — Il est fort possible que certains lecteurs croient rêver en entendant parler d'une Allemagne mystique et pourtant elle a existé, au point que H. Delacroix lui consacra en 1900 une thèse de doctorat, *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIV^e^ siècle;* elle a exercé une action telle que, si on ne la connaissait pas, on ne comprendrait pleinement ni la théologie et la philosophie, ni la littérature et même la langue allemandes.

Mais par suite d'un curieux phénomène d'alternance, il fallut attendre 1840-1850, c'est-à-dire la période où se prépare une Allemagne anti-mystique, pour qu'on étudie le mysticisme du XIV^e^ siècle; il fallut même attendre le XX^e^ siècle et spécialement la période qui suivit la première guerre mondiale pour qu'on entreprenne les grands travaux de bénédictin, qui permettent la pleine compréhension de ce mysticisme à tendances spéculatives. A ces recherches sont liés en Allemagne les noms de Pfeiffer,

Wackernagel, Sievers, Haupt, Strauch, Ehrismann, Von der Leyen, Spamer, Günther Müller, Stammler, Schwietering, Wentzlaff-Eggebert et celui de Josef Quint, germaniste à l'Université de la Sarre, dont nous voudrions présenter aujourd'hui les travaux.

A la base de toute recherche sérieuse sur un auteur il y a l'étude des textes; cela implique qu'il faut commencer par l'établissement d'un texte sûr; c'est, on le conçoit, particulièrement nécessaire pour les auteurs du moyen âge et particulièrement difficile pour les sermonnaires, dont les manuscrits, des manuscrits différents et divergents, sont dispersés dans les bibliothèques d'Europe. Aussi la « Deutsche Forschungsgemeinschaft », qui correspond dans une certaine mesure à notre CNRS, a-t-elle provoqué une édition critique et définitive des œuvres complètes de Maître Eckhart, édition qui paraît chez Kohlhammer à Stuttgart; elle comprend deux grandes parties : les œuvres latines, confiées à un spécialiste et les œuvres allemandes, confiées à Josef Quint; tous deux sont naturellement assistés de collaborateurs choisis.

Ces œuvres paraissent sous la forme de fascicules in-4° comprenant chacun 80 pages; le rythme de parution est assez lent, car l'établissement des textes représente un travail long et délicat; la publication elle-même rencontre plus de difficultés que celle d'un roman à grand tirage et les événements l'ont interrompue très longtemps. Aussi le premier fascicule des œuvres allemandes porte-t-il la date de 1936 et le cinquième, qui est jusqu'ici le dernier, celle de mars 1951. Pour Maître Eckhart un problème supplémentaire se posait, celui de l'authenticité; il fallait ou bien se résoudre à ne publier que les sermons qui lui reviennent incontestablement et donc se résigner à éliminer ceux qui doivent ou peuvent être son œuvre, ou bien donner tout ce qui porte sa marque. C'est naturellement, puisqu'il s'agit d'œuvres complètes, cette deuxième solution qui a été envisagée et, pour donner au chercheur toutes garanties, Josef Quint a adopté l'ordre suivant : il a publié d'abord les sermons revendiqués par Maître Eckhart lui-même dans la « Rechtfertigungsschrift » de 1326; il a commencé ensuite la publication des sermons qu'on peut selon toute vraisemblance lui attribuer parce qu'ils se recoupent avec ses sermons latins; il donnera enfin ceux dont l'attribution grâce aux méthodes de la critique interne ou indirecte est moins sûre. Le texte établi avec une compétence unique et un soin méticuleux est chaque fois le meilleur et l'appareil scientifique, sur le détail duquel nous ne pouvons pas insister, d'une extraordinaire richesse; nous avons là le type d'une édition savante, où chaque

page comporte 6 à 10 lignes de texte et 40 lignes de variantes ou références. Une telle édition doit être menée à bonne fin et mérite de figurer dans toute bibliothèque de germanistique.

En attendant de publier, après les sermons, les autres œuvres de Maître Eckhart, J. Quint a déjà fait paraître un petit volume édité avec le même soin : *Meister Eckharts Buch der göttlichen Tröstungen und von dem edlen Menschen* (Walter de Gruyter, Berlin, 1952, 143 p.), et un autre recueil qui nous intéresse particulièrement, car sous le titre *Textbuch zur Mystik des deutschen Mittelalters* (Max Niemeyer, Halle, 1952, 147 p.) il groupe des textes choisis des trois grands mystique du XIV° siècle, tous trois Dominicains : Maître Eckhart, Tauler et Suso. Dans ce dernier volume l'appareil scientifique reste considérable et en outre nous y trouvons des commentaires qui nous permettent d'espérer de J. Quint un grand ouvrage sur le mysticisme allemand. C'est ainsi que, page 135, il caractérise avec sagacité les trois hommes : Maître Eckhart, « l'esprit spéculatif de la mystique allemande », que son audace métaphysique conduisit devant un véritable tribunal de l'Inquisition; Tauler, « moraliste vigoureux et professeur de pratique mystique », et Suso, grand lyrique, mystique du cœur. Ces deux livres sont conçus comme des instruments de travail philologique pour les étudiants allemands; souhaitons qu'ils soient adoptés aussi par les germanistes français.

En France, pays où la mystique prend volontiers un tour plus pratique que métaphysique, nous n'avons cependant pas manqué de spécialistes qui se consacrent au mysticisme allemand, parmi eux Lichtenberger, Baruzi, Koyré, Mme Ancelet-Hustache, Plard, Orcibal et J.-A. Bizet. Ce dernier, actuellement professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, publiait, il y a quelques années, une thèse fort importante, *Henri Suso et le déclin de la scolastique* (Aubier, 1946, 430 p. in-8°). Une étude très documentée sur les textes de Suso, sa biographie écrite avec piété, l'évocation fervente de l'itinéraire mystique qui l'a conduit jusqu'à l'union avec Dieu et au dépassement de soi, enfin, — ce qui justifie la deuxième partie du titre — une confrontation de ses positions doctrinales avec celles de son temps, cela renseigne abondamment sur un mystique qui fut comparé à saint François de Sales, à sainte Thérèse d'Avila ou à Mme Guyon, c'est-à-dire sur le mystique allemand où l'on trouve sans doute le plus de féminité.

Avec l'ouvrage du regretté Jean Baruzi, *Création religieuse et pensée contemplative* (Aubier, 1951, 241 p.) nous dépassons le mysticisme du XIV° siècle, puisque la deuxième partie, la seule qui nous intéresse ici, est consacrée à Angelus Silesius (1624-1677)

et à son *Voyageur chérubinique*. Dans ce livre, il nous communique les résultats des recherches entreprises pour ses cours du Collège de France, recherches qui l'avaient conduit à un contact personnel, intime et fervent avec celui que Schopenhauer déclarait « admirable et profond à perte de vue ». Il est regrettable que la mort ait empêché Baruzi d'approfondir et de prolonger ses recherches. On complétera son livre avec ceux de Plard, *La mystique d'Angelus Silesius* (Aubier, 1945) et l'édition bilingue *du Pèlerin chérubinique* (Aubier, 1946).

Si l'on ajoute à ces noms celui de Jakob Boehme, dont l'influence fut considérable, en particulier sur le romantisme allemand, si l'on rappelle que Maître Eckhart et Angelus Silesius se retrouvent dans le lyrisme allemand contemporain, en particulier chez Rilke, on doit admettre la permanence en Allemagne d'une tendance mystique; elle contraste, certes, avec celles qui emplissent son histoire à l'époque contemporaine et auxquelles nous consacrerons une prochaine chronique.

J.-F. Angelloz.

Les méditations bibliques de Hamann, par *P. Klossowski* (Editions de Minuit, 1948, 273 p.). — En liaison avec cette chronique nous voudrions au moins signaler un livre déjà ancien, dont nous craignons qu'il soit passé aussi inaperçu que la traduction par Henry Corbin de l'*Aesthetika in Nuce*, parue dans *Mesure* en janvier 1939. P. Klossowski a voulu fournir au public français la traduction de ce qu'il appelle les « pages capitales » de Hamann : ses *Méditations bibliques*, la *Métacritique*, les fragments essentiels des *Mémorables Socratiques*, de *Golgotha et Scheblimini* et quelques autres textes importants. Il les fit précéder d'une importante introduction sur Hamann et eut l'heureuse idée de lui adjoindre l'étude que lui avait consacrée Hegel. Cela fait un livre maniable et riche, qui permet de prendre aisément contact avec « le Mage du Nord ».

Hamann-Magus oder das deutsche Schicksal, par *Georg Koch* (Kiepenheuer et Witsch, Cologne-Berlin, 147 p., 7,50 D. M.). — En Allemagne même Hamann est peu connu, ce que regrette G. Koch, professeur à l'Université de Giessen. Le petit livre, à la fois sérieux et enthousiaste, qu'il lui consacre ne veut cependant pas être un sauvetage; il laisserait cette charge à Nadler qui publia en 1950 une importante biographie de Hamann, considéré comme « témoin du corpus mysticum ». Koch lie au Mage du Nord le destin de l'Allemagne, qui doit, en revenant à lui, revenir à la religion et trouver dans le Christ le salut. Ce livre est donc une prise de conscience religieuse et nationale, un appel enflammé d'un chrétien au peuple allemand.

Gelöschte Kerzen, par *G. von Le Fort* (Ehrenwirth, Munich, 1953, 120 p.). — Le petit livre que vient de publier G. von Le Fort suscitera un intérêt encore plus grand que les précédents et provoquera peut-être des discussions passionnées. Deux nouvelles : *Die Verfemte* et *Die Unschuldigen :* la première est basée sur une chronique de la guerre de Trente ans, dans laquelle une Brandebourgeoise, dont le mari a été tué par les Suédois, sauve un ennemi en fuite qui l'a implorée au nom de l'enfant qu'elle attend; la deuxième nouvelle, *Les innocents*, est dédiée à la mémoire des enfants morts victimes de la guerre mondiale; elle combine un épisode de la guerre de Trente ans, au cours duquel un officier allemand se rendit coupable d'un crime comparable à celui d'Oradour, et le massacre d'Oradour lui-même. Il y a certes dans ces deux beaux récits un peu

d'artifice, mais on ne les lit pas sans une profonde émotion et sans une respectueuse admiration pour la romancière qui, ainsi qu'elle l'a déjà fait maintes fois, dresse au-dessus d'un monde ravagé l'image de la femme rédemptrice.

Die Reise nach Tuggurt, par *Gerhard Nebel* (Klett, Stuttgart, 1952, 151 p., relié 8,50 DM). — Nous avons maintes fois attiré l'attention sur G. Nebel, trop peu connu en France; nous sommes heureux que son dernier récit de voyage l'emporte en importance sur les précédents. L'intérêt de ce reportage est accru par la découverte d'un élément nouveau : des réflexions sur le problème de l'homme moderne qui montrent l'auteur en voie de transformation. Ainsi Nebel aura peut-être trouvé sa voie au Sahara, comme Gide y découvrit son immoralisme; pour éviter toute confusion nous indiquerons qu'il s'agit d'une voie chrétienne.

Das Ereignis des Schönen, par *G. Nebel* (Klett, Stuttgart, 1953, 311 p., 13,80 DM). — L'auteur prend soin de nous renseigner lui-même sur son évolution dans une brève préface : au cours des dernières années il a rencontré le Christ, ce qui l'oblige à repenser les valeurs sur lesquelles il avait vécu jusqu'ici, le mythe et le beau, en partant cette fois du message du Crucifié. Le premier essai, ajoute-t-il, fut son livre *Weltangst und Götterzorn*, le deuxième *Die Reise nach Tuggurt;* dans ce troisième livre il s'attaque au beau lui-même, dont il essaie de faire une véritable ontologie; il « vit » le beau, car « Ereignis » est ici à peu près synonyme de « Erlebnis », dans les trois catégories qu'il intitule : le mythe, Israël et le Daimon. Ce livre est certainement l'œuvre la plus importante d'un auteur jeune qui prend et sans doute prendra de plus en plus figure de moraliste; il est sans doute une des productions importantes de la pensée allemande contemporaine et nous ne serions pas étonné qu'elle l'influence.

R. M. Rilke, par *R. A. Schröder* (Arche, Zurich, 1952, 61 p.). — Schröder est un poète qui sait parler des autres poètes et un critique qui sait juger les auteurs avec objectivité. Il a peu connu Rilke, mais il aime assez son œuvre pour que ses deux évocations, qui datent de 1927, gardent leur fraîcheur et leur valeur; elles ont été publiées dans un charmant petit volume des Editions de l'Arche, que les admirateurs de Rilke seront heureux de posséder.

Rilke, Gide et Valéry, par *Renée Lang* (Editions de la revue Prétexte, 1953, 79 p., 400 fr.). — Avec ce petit livre qui paraît sous la marque « Prétexte », Mme Renée Lang complète le « rare trio Rilke, Gide, Valéry » en constatant — ce qui implique un regret — que Rilke a sans doute été le plus riche. C'est bien ce qui nous gênait dans sa publication de la correspondance Gide-Rilke. Pour Valéry, qui n'a connu le poète que tardivement et ignorait sa langue, c'est un problème d'un autre ordre, que nous avons essayé de résoudre il y a bientôt vingt ans. Mme Lang a-t-elle raison d'écrire que la mort de Rilke fit peu de bruit en France, alors que les « Nouvelles Littéraires » lui consacrèrent dès le début de janvier 1927 un numéro spécial?

Die schönsten Gute - Nacht Geschichten (Europa-Verlag, Zurich, 1951, 144 p.). — Voici un petit livre dont l'histoire vaut d'être contée. Mrs. Jella Lepman, qui fonda la « Bibliothèque internationale de la jeunesse » à Munich, eut l'idée de rassembler les histoires que les mamans racontent à leurs enfants, le soir, afin qu'ils passent une bonne nuit; elle en reçut plus de vingt mille. Les meilleures ont été réunies dans ce charmant petit volume et illustrées avec beaucoup d'humour par Günther Strupp. Nous les avons lues avec un vif plaisir, que grands et petits, mamans et enfants partageront sans aucun doute.

Busses Welttheater, par *Walter Toman* (Biederstein Verlag, Munich, 1952, 110 p.). — Un homme employé à surveiller une machine dans une fabrique de chocolat, mal payé et sans perspectives d'avenir, réussit à se faire engager dans la troupe du « Théâtre du monde de Busse » pour « jouer » un rôle, celui qu'il tient précisément dans sa fabrique. Il n'avait pas compris que nous faisons tous partie d'un ensemble, dont chaque membre joue un rôle sur la scène du monde. Mais Toman, jeune psychologue de trente-trois ans, qui soutint sa thèse en 1951 et accepta ensuite une chaire à Harvard, le sait pour lui et cela nous vaut un certain nombre de récits pleins d'humour, où nous pouvons découvrir diverses manières de « s'en tirer ».

Stilbildung in der höheren Schule, par *Georg Kuhn* (Pädagogischer Verlag Schwann, Dusseldorf, 1953, 280 p., relié 13,50 DM). —

Sans doute le livre de Kuhn ne relève pas directement de la littérature, puisqu'il est un manuel pour professeurs de langue allemande, mais il nous intéresse pour plusieurs raisons. Il est le témoignage de l'importance que dans une époque considérée comme décadente, on accorde à l'art de parler et d'écrire correctement ou même bien. Par les sujets posés il reflète certaines tendances actuelles de l'enseignement en Allemagne. Enfin, les spécimens proposés constituent des textes de lecture utilisables et les conseils donnés rendront de bons services. En définitive un manuel profitable.

Histoire d'amour, par *Luise Rinser*, trad. de Clara Malraux (Calmann-Lévy, 339 p.). — Sans doute le titre allemand, « Milieu de la vie », était-il moins attractif, mais celui qu'on a choisi trompe le lecteur en lui faisant espérer une simple histoire d'amour. Il y a beaucoup plus dans ce roman que l'évocation rétrospective de l'amour du docteur Stein pour la jeune, séduisante et inquiétante Nina Buschmann; il y a le problème de l'existence — et bien entendu de l'amour — tel qu'il se pose à la femme, surtout lorsque, parvenue au milieu de la vie, elle constate qu'elle a peut-être fait fausse route. Si l'on rapproche de ce roman, publié en 1950, *Daniela*, que nous avons déjà signalé, on pourra commencer à tracer la courbe décrite par Luise Rinser et nous ne manquerons pas de la suivre, car elle n'a qu'à peine dépassé le milieu de la vie.

Die neue Rundschau, 64. Jg. 1953, Heft 2 (S. Fischer, Francfort, 324 p., 3,50 DM). — Au sommaire de ce numéro : Franz Altheim, *Tacitus;* Nikos Kasandzakis, *Aus der Odyssee;* Stephen Vincent Benét, *Immer ist's nur ein Anfang;* Manfred Hausmann, *Intrade. Zur Eröffnung des Theaters;* Max Brod, *Bemerkungen zur Lebensgeschichte Kafkas;* Helmut von den Steinen, *Sokrates und Plato;* Victor Zuckerkandl, *Musik in zwei Welttellen.*

Deutsche Vierteljahrsschrift, 27. Jg. 1953, Heft 3 (Metzler, Stuttgart, 160 p., 8,50 DM). — Numéro riche, où nous trouvons des articles de Käte Hamburger (Göteborg), *Das epische Praeteritum;* Heinrich Henel (Madison), *Psyche;* Else Buddeberg (Bielefeld), *Heideggers Rilkedeutung;* Eduard Lachmann (Innsbruck), *Der Engel in Rilkes Duineser Elegien;* Hanns Haeckel (Mühlheim), *Das Problem von Wesen, Möglichkeiten und Grenzen des Verstehens für den Literarhistoriker;* Elisabeth Frenzel, *Blick in Kobersteins Werkstatt,* Benno von Wiese (Münster), *Schiller-Forschung und Schiller-Deutung von 1937 bis 1953;* cette bibliographie raisonnée, qui ne comprend pas moins de 32 pages, est indispensable à quiconque veut étudier Schiller.

Studium generale, 6. Jg. 1953. Heft 8. (Springer, 62 p., 6.60 DM). — Numéro fort intéressant, car il est consacré au médecin; il comprend : *Arzt und Patient* (K. Jaspers); *Der Arzt und der Kranke, der Mediziner und der Fall* (Zutt, J.); *Arzt und Kranker* (P. Martini); *Ueber die Verantwortung des Arztes gegenüber dem Patienten* (A. Jores); *Zur Sinnstruktur der ärztlichen Handlung* (V. E. v. Gebsattel); *Ueber das Menschenbild in der heutigen Medizin* (Th. v. Uexküll); *Die Struktur des medizinischen Wissens im Licht der Geschichte,* (Lain Entralgo); *Philosophische Verzweiflung* (R. de Rosa); *Krise und Zukunft der Anthropologie* (F. Keiter).

Documents 8 (SP 81 528 — B.C.M. « C » Paris). — Fidèle à sa volonté de renseigner le public français sur l'Allemagne actuelle, la revue *Documents* consacre une partie de son numéro d'août aux événements du 17 juin à Berlin-Est, ce qui ne l'empêche pas de publier mainte chronique intéressante.

Antares (W. Klein, Baden-Baden, 112 p., 1,80 DM). — Le numéro 7 (septembre 1953) avec ses rubriques habituelles est divers, riche, intéressant. Signalons en particulier les quatre articles de base : *Voltaires Frankfurter Abenteuer,* par Jahn-Heinz Jahn; *Paula Modersohn-Becker und Paris,* par Herbert Günther; *Der heilige Bernhard in Deutschland,* par Maurice Roynette; *Der Protestantismus im heutigen Frankreich,* par Emile G. Leonard.

Books Abroad (Univ. of Oklahoma Press, Norman, U.S.A., 1,25 Dollar). — Le numéro d'été 1953 a un caractère international encore plus marqué grâce aux articles de Max Rychner, Weber-Perret, H. de Ziegler sur *The Literatures of Switzerland,* Lucien Christophe, Herman Teirlink sur *A Quarter Century of Belgian Writing,* Pierre H. Dubois sur *Contemporary Dutch Letters,* Ruben Landa sur *José Martí, Universal Spirit.*

Du (Conzett et Huber, Zurich, le N° 3,20 fr. s.). — Le numéro d'août 1953 est un numéro spécial consacré à Hodler; il suscitera chez les admirateurs de l'artiste un vif intérêt. — J. F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LES MYSTERES DE « HAMLET ». — A la représentation, et plus encore à la lecture, variables en importance, diverses, multiples, surgissent les questions. Qu'est-ce lorsqu'on s'engage dans la jungle critique de trois siècles où le drame est enseveli comme un temple tropical! Si l'on veut prendre de l'édifice une vue d'ensemble, il faut sérier ces questions selon leur nature et les subordonner à des fins cohérentes.

L'introduction par le Dr J. Dover Wilson à son édition de *Hamlet* dans la collection du « New Shakespeare » (Cambridge Univ. Press, 410 p., 12/6), ainsi que le 3e volume des *Prefaces to Shakespeare* de H. Granville-Barker (London, Sidgwick and Jackson, 339 p., 15/), aident entre autre à débrouiller l'écheveau. Les problèmes se rapportent surtout : aux caractères des personnages et à leurs mobiles; à la structure et au mouvement dramatique de l'œuvre; au sens qu'on peut lui trouver — sans qu'il soit possible de les isoler, puisque les deux premiers ordres s'expliquent en partie mutuellement, et que les réponses au troisième supposent les autres résolus.

Il est aussi plusieurs ordres d'explications. Par exemple, l'explication historique, l'effort éclairé par l'érudition pour se mettre en face du drame dans un état d'esprit élisabéthain. Granville-Barker y recourt au passage. Dover Wilson aussi, en citant plusieurs textes qui nous instruisent de la cosmologie et de la politique de l'époque dans leurs rapports possibles avec *Hamlet*. Il fallait peut-être y revenir comme vient de le faire B. Joseph dans *Conscience and the King* (London, Chatto and Windus, 1953, 176 p., 12/6). On admire son courage devant une information surabondante et qui, à l'occasion, l'entraîne loin de son propos, ou l'amène à lever des lièvres morts ou fantômes. Tout change quand il secoue le faix des fiches et se laisse aller à l'aisance de son bon sens pour interpréter la pièce en termes psychologiques et dramatiques. Il s'agit là de ce qu'on a toujours jusqu'ici considéré comme le cœur des questions : l'inaction de Hamlet. Joseph nous le montre différant de châtier Claudius parce qu'il doute de la réalité du fantôme, puis *parce qu'il est trompé* aux dehors de l'usurpateur. Il saisit ce qu'il croit être

l'occasion suivante, mais ne tue que Polonius : début de l'enchaînement sinueux qui conduit à la catastrophe, cependant que Claudius tisse la toile où lui-même sera pris et que la Providence et les caractères coopèrent à une structure dramatique bien liée.

La démonstration de Joseph peut n'être pas vraie d'une vérité absolue, c'est-à-dire coïncider strictement avec les intentions de Shakespeare, mais elle se tient. Elle n'en exclut pas d'autres qui, prises de points de vue différents, élargissent notre compréhension du drame. Observons que le sens d'une œuvre comme *Hamlet* est relatif à l'esprit qui l'accueille, et que toute interprétation vaut par sa cohésion plutôt que par une vérité objective qui manque de critères et qui relève donc de l'hypothèse.

C'est ainsi qu'il convient de recevoir *Hamlet ou les personnages du fils* de Jean Paris (Paris, Seuil, 1953, 189 p.), où trop souvent une espèce de ton prophétique abîme l'écriture, brouille la clarté, noie la précision (« Et toi? » me chante le crapaud de Jules Renard), mais qui rafraîchit ces discussions torturées. Paris propose, avec exemples à l'appui, une grande vue de toute l'œuvre de Shakespeare : à savoir, qu'il a voulu « mettre en scène bien moins des êtres que des forces » (l'a-t-il voulu? mais c'est une façon de parler) et que, dans son théâtre, le schéma préexiste à la représentation, le symbole à l'acteur, le rôle au personnage, l'essence à l'existence — comme le mouvement à la mélodie, en somme, dans l'esprit du musicien. Dès lors « le drame véritable n'est jamais » celui qu'on croit. « Le théâtre sera l'empire des apparences. » Dans ce théâtre « métaphysique », drames et personnages revêtent, entre la psychologie et l'action, le sens « d'analogies ». Le drame visible exprime une dynamique idéale où les forces, comme en physique, se composent, s'équilibrent ou se détruisent. De telle sorte « qu'*une* même force peut se répartir en *plusieurs* êtres » ou « qu'en *un* seul être *plusieurs* forces peuvent se conjuguer ». Ce n'est pas dire que les personnages ne sont pas des êtres de chair et de sang, mais que leurs tragédies individuelles, tout vraisemblables et vivantes qu'elles sont, portent un sens qui les dépasse. Dans *Hamlet*, la tragédie de Claudius, de Gertrude, du prince et de Laërtes n'est « qu'une funeste conséquence ».

Conséquence de quoi? Là paraît se trouver la véritable découverte. L'irrésolution de Hamlet laisse flotter une obscurité tant qu'il reste au centre. Essayons d'une autre optique. Toute la pièce montre l'expiation d'un crime initial. Non celui de Claudius, mais celui de Hamlet le père, qui a jadis mis à mort son rival, roi de Norvège, et s'est emparé de ses possessions. Dès lors, à

travers les expiations particulières qui donnent au drame ses épisodes, s'avance une finalité qui ne trouvera son terme qu'avec le triomphe du jeune Fortinbras, figure enfin accomplie du vengeur ébauché dans Hamlet et Laërtes. A les bien prendre, ces trois jeunes gens sont trois états différents et successifs d'un même personnage : le Fils, instaurateur d'un ordre nouveau (avec naturellement le Père tricéphale qui lui correspond). Mettez au centre de la pièce le prince enfermé dans le dilemme d'une action ou d'une inaction également impossibles, et détruisant « les catégories et les croyances sur quoi se fondent la vie, le monde, la société » : vous ne dépasserez pas le pessimisme de l'absurde. Insérez-le à son rang dans la succession Hamlet-Laërtes-Fortinbras, « les trois aspects, les trois degrés ou les trois avatars d'un seul et même personnage », vous donnez à la pièce un ordre et un sens positif. On ne semble jamais avoir ainsi lié la tragédie de la vengeance, lieu commun dramatique de l'époque, à celle d'un triple personnage figurant tour à tour la représentation, l'action, l'achèvement, et symbolisant le drame universel de la décadence et du renouveau.

Je résume de mon mieux ce que la thèse de Paris a de plus général et de plus séduisant. S'engager dans la discussion du détail mènerait loin. Disons simplement que parfois il cherche à trop grand prix la cohésion, et qu'il lui arrive de vouloir trop prouver. C'est que l'entraîne son goût de l'ordre, de l'équilibre, des correspondances. On ne le suivra pas toujours. On ne cesse de trouver sympathique son attention révélatrice à tous les détails du texte qu'il peut rapprocher, corroborer mutuellement, combiner en motifs. Je voudrais qu'il eût insisté davantage sur certains, et serais curieux de savoir ce qu'il en tirerait. Est-ce décoration, motifs de complément, ou tout bonnement hasard que ces personnages qui invoquent un amour d'autrefois; qui se trouvent pris au piège tendu par eux; qui se souhaitent bonne nuit, comme Hamlet à sa mère ou Horatio au prince mort? Rappelez-vous, dans la mise en scène de Barrault, l'opposition insistante de la lumière et de la nuit; et Ophélie, d'un théâtre éclairé, se jetant dans les ténèbres comme l'oiseau de la vieille allégorie. Paris perçoit, sans s'y arrêter, cette opposition en un passage. Sans doute sa promptitude à justifier Shakespeare et son ingéniosité à répondre à toutes les questions s'arrangerait de celles-ci. J'avoue, en les posant, ne pouvoir les résoudre.

Jacques Vallette.

Naked To Mine Enemies, by *S. Yorke* (157 p., 25 c.); **Ashes,** by *C. W. Coe* (224 p., 25 c.); **The Descent,** by *F. Peters* (160 p., 25 c.); **The Living U. S. Constitution,** by *S. K. Padover* (176 p., 35 c.); **The Theory of the Leisure Class,** by *T. Veblen* (261 p., 35 c.); **The Meaning of the Glorious Koran,** by *M. M. Pickthall* (464 p., 50 c.); **From Here to Eternity,** by *J. Jones* (861 p., 75 c.). Chac. : N. Y., NAL, 1953. — *1.* Destin tragique d'un homme qui se cherche et qu'aiment trois femmes. *2.* Roman de la corruption politique; rapide et distrayant. *3.* Pourquoi ces gens si divers se rencontrent-ils dans une terrible collision sur route? *4.* Texte de la Constitution américaine, avec une histoire et un arrière-plan, et le texte de décisions historiques de la Cour suprême. *5.* Tableau d'une société qui s'enrichit et analyse ironique du nouveau riche américain de son temps, par un économiste et sociologue hérétique dont la pensée a marqué celle de son pays. *6.* Traduction expliquée du Coran, avec introduction. *7.* Gros succès : tribulations d'un G.I., solitaire et tourmenté, et ses expériences variées en *tous* lieux.

The Living Room, by *G. Greene* (London, Heinemann, 1953, 67 p., 7/6). — La première pièce de Greene, jouée à Londres cet été, ne peut qu'attirer l'attention. Le thème accusé par le titre (la chambre où l'on vit, dans une maison hantée par la mort) n'est peut-être pas mis dans un rapport suffisant avec la donnée : une jeune fille aime sans espoir un amant marié, et se tue. Emouvant, et intéressant dans la discussion morale.

The Modern Writer and His World, by *G. S. Fraser* (*Ib.*, 1953, 351 p., 16/). — Développement d'un cours à des Japonais sur la littérature anglaise moderne; ce qui explique certains éclaircissements un peu oiseux ou telle naïveté apparente. A recommander aux Français qui voudraient non un répertoire de noms, mais un tableau d'évolution par genres et par époques : roman, théâtre, poésie, critique, depuis le siècle dernier. C'est en effet le résultat d'un gros travail, beaucoup plus personnel que ne l'annonce l'auteur. Il ne parle par ouï-dire que rarement, ce qui est déjà trop. Mais il est intelligent, lucide, ingénieux, neuf et suggestif par ses formules et ses points de vue. Il y a de son livre beaucoup à retenir.

Shakespeare's « Measure for Measure », by *M. Lascelles* (*Ib.*, Athlone Press, 1953, 182 p., 15/). — *Mesure pour mesure* est une des pièces de Shakespeare à la fois les plus inégales et les plus irritantes. On est forcé d'admirer, mais on répugne à la donnée (une sœur dont on veut abuser en échange de la vie laissée à son frère) et aux personnages qui sont en majorité coquins, hypocrite, maquerelle, et autres gentillesses. Cela se passe dans une Vienne peu édifiante, dont le duc délègue son pouvoir et feint d'aller en voyage pour mieux confondre ensuite les méchants. Tout cela est assez clair, mais non les raisons de ces actes ni le sens de leurs conséquences. On a voulu y voir une philosophie pessimiste, une allégorie religieuse, un symptôme annonciateur de la « période noire » attribuée à Shakespeare. Pour Miss Lascelles, il s'agit d'une tragi-comédie, genre mal compris de nous, beaucoup plus intelligible aux élisabéthains; et la pièce dénote non une crise morale, mais une expérience d'ordre esthétique chez un dramatiste qui cherche sa voie vers la tragédie. Voilà, ce semble, l'essentiel des conclusions atteintes par un travail tout en finesse, parfaitement lié, de méditation le long de la pièce, et au cours duquel l'auteur suggère souvent des retouches au texte, des idées générales de valeur, des hypothèses sur les intentions de Shakespeare appuyées sur les œuvres qui, avant la sienne, ont traité le même motif sans l'enrichir des thèmes et obscurités shakespeariens.

Style in French Prose, by *R. A. Sayce* (Oxford Univ. Press, 1953, 166 p., 21/). — Ce livre est bien dans les idées et recherches actuelles : pénétrer par le style au cœur des œuvres littéraires. Mr. Sayce présente, dans cet esprit, dix extraits d'auteurs français choisis de Rabelais à Proust. Il en examine les mots, puis les phrases, pour n'atteindre qu'ensuite aux conclusions d'ensemble. Elles sont probantes parce que dictées par une analyse statistique objective et contrôlées par un esprit délicat et nuancé.

A B C of Economics, by *E. Pound* (Tunbridge Wells, Russell, 1953, 74 p., 10/6). — Un écrivain de premier plan aborde ici une matière réputée aride. Il ne s'embarrasse guère de termes techniques, mais entre agressivement dans les grandes controverses de notre temps. Quoi que puissent en penser

les spécialistes, on le connaîtra mieux ainsi.

Livres reçus. — *An Affair of Love*, by *K. Dick* (London, Heinemann, 1953, 195 p., 10/6. — *4th International Exhibition of Book Design* (Ib., NBL, 1953, 84 p.). — *Literary, etc. Societies of G. B., Ireland and France* (Ib., Hinrichsen, 1953, 5/). — *Le fils d'Adam Wyngate*, par M. O'Hara, trad. Guillet (Paris, Calmann, 1953, 440 p., 735 fr.). — *Graham Greene*, par V. de Pange (Paris, Ed. universitaires, 1953, 131 p.). — *Florence Nightingale*, par C. Woodham-Smith, trad. Fillion (482 p., 900 fr.); *Le basalte bleu*, par J. Knittel (292 p., 420 fr.); Chac. : Paris, Michel. — *C'est un champ de bataille*, par G. Greene, trad. Sibon (Paris, Laffont, 1953, 307 p., 540 fr.). — *Vie et passion d'un Jésuite élisabéthain*, par J. Gerard, trad. Leclerc (Paris, Plon, 1953, 296 p.). — *La fille du Vendredi saint*, par F. Stuart, trad. Marker (Paris, Seuil, 1953, 294 p.). — *L'homme qui se souvient*, par H. Clewes, trad. Vaillant-Brousse (282 p., 480 fr.).; *Multiple splendeur*, par H. Suyin, trad. Olivier (392 p., 750 fr.); *L'âge de lumière*, par D. Wetzel, trad. Huet (311 p., 630 fr.); Chac. : Paris, Stock.

The New Statesman and Nation, 3-24.10. — *Séries :* France; Labour Party actuel (3-17.10). Guyane (10-24.10). *3.10 :* Peine de mort. Espagne et pacte. Le Souaziland. Chaîn. France athée. Malraux. *10.10 :* Armistice troublé. Pour la paix au Kenya. Reuter. Sadler's Wells. Hopkins. *17.10 :* Trieste (2 art.). Churchill dégonflé. Chandigarh. K. Ferrier. E. M. Forster. *24.10 :* Kenya. Israël et les Arabes. Buts des E.-U. en Europe. Espagne. Essences. Latimer.

The Listener, 24.9-22.10. — *Séries :* La vie bonne (24.9-8.10). Amérique latine; Rôle du critique (15-22.10). *24.9 :* Bataille d'Angleterre. Nègres américains. Musique sud-africaine. Santayan. *1.10 :* Le monde après vingt ans. Corée. Droits de l'homme. Université pour le peuple. Twain. Gorki. Renoir. *8.10 :* Eisenhower au tournant. Les Kikuyu. Conseil de l'Europe. France. Maroc. Napoléon à Sainte-Hélène. Le Parlement. Belloc. Baedeker. Livres d'automne. *15.10 :* Trieste. Marine U.R.S.S. Pacte d'Ankara. Guyane. Nigerja. Milner et Smuts. Souaziland. Vermeil et l'Allemagne. Trois critiques. Église aux E.-U. *22.10 :* Les ministres et Trieste. Pour l'O.N.U. Elections africaines. Atome et industrie. Anglais à Florence. J. Martin. Dickens.

The Poetry Review, Oct.-Dec. 53. — Nombreux poèmes. Amusant article de R. Campbell. Modernisme en poésie. La poésie de Meredith. Shakespeare-Prospero. S. George, etc.

The Dublin Magazine, Oct.-Dec. 53. — Poèmes. Nouvelle. Santayana. Un poète irlandais du XVII[e] siècle.

The Kenyon Review, Autumn 53. — J. Conrad (2 art.). Poèmes. Nouvelles. Un essai traduit de C. E. Magny. La petite Dorrit (Trilling).

Confluence, Sept. 53. — Deux dialogues internationaux : La tradition dans la culture et en politique (I); La diffusion des idéologies (fin). — J. V.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

NOURRIR LES HOMMES. — Les séances publiques annuelles des cinq académies du 25 octobre (ou du 26 quand le 25 tombe un dimanche comme cette année) se suivent et ne se ressemblent pas. L'an dernier, M. Jules Romains, qui présidait avec une supériorité pleine d'aisance, avait mis dans la traditionnelle « revue des ombres », une hauteur d'aperçus, une originalité vivement appréciées. Il avait su profiter de la circonstance pour s'élever à des considérations générales assaisonnées d'humour sur certains dérè-

glements de l'esprit contemporain et pour offrir à ses confrères, sur le respect des valeurs, quelques conseils nécessaires, sinon efficaces. Chacun avait eu le sentiment d'entendre un grand esprit s'exprimer avec une autorité plaisante et la meilleure part du succès de la séance avait été pour lui.

Cette année, la présidence revenait à un laborieux spécialiste de l'archéologie. Ses éloges des morts de l'exercice échu n'eurent d'imprévus que deux traits : celui de « la Parque qui s'était lourdement appesantie sur l'Académie des Inscriptions » (mais que faisaient donc les deux autres sœurs?) et « l'association dans la mort » comme dans la vie des frères Tharaud disparus à quelques mois d'intervalle, remarque pleine d'à-propos s'il en fut. Le maniement des idées générales devait être le propre de M. Gabriel Marcel qui expliqua son point de vue sur le *Déclin de l'idée de sagesse dans le monde* avec une dialectique rigoureuse et un grand bonheur d'expression; de M. Léon Bérard qui redit brillamment ce qu'il pense de l'*Enseignement et de la culture*; et de M. André Mayer de l'Académie des Sciences, qui exposa ses idées sur l'angoissant problème consistant à *nourrir les hommes*, auquel nous nous arrêterons comme au plus urgent, en vertu de l'adage *primum vivere*.

Notre planète, a rappelé M. André Mayer, est peuplée d'environ 2 milliards 300 millions d'êtres humains inégalement répartis, inégalement bien nourris. C'est ainsi que l'Amérique du Nord et l'Europe, qui ne contiennent qu'un tiers des hommes, disposent des trois quarts des denrées alimentaires, tandis que l'Asie, avec une population égale à 45 % de celle du globe, doit se contenter de 17 % des aliments. Pour la plupart, les populations du Proche-Orient, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique latine sont parmi les plus mal nourries. Et continuellement en expansion malgré les épidémies, les famines, les guerres, les catastrophes naturelles, l'espèce humaine, qui accélère sa progression d'année en année, augmente actuellement de 30 millions d'individus en moyenne et se trouve harcelée par le problème de l'alimentation humaine. Ce problème, comment le résoudre? Il y a plus d'un siècle, Malthus (dont le nom a servi à former des substantifs péjoratifs, bien qu'il ait fait partie de l'Académie des Sciences morales et politiques à titre étranger), Malthus, effrayé par les rapports divergents de la natalité et de la production agricole, avait proposé le remède que l'on sait, à ses yeux le plus rationnel, sinon le plus facile à appliquer. M. André Mayer, pudiquement, n'a pas fait allusion à ses solutions, même pour les condamner ou pour les réfuter. Il a d'abord indiqué que la solution théorique, consistant à essayer de compenser le déficit des pays sous-alimentés par les excédents des

pays favorisés est illusoire, car le surplus ne représente pas même un dixième de la production mondiale. Le salut, selon lui, ne peut donc venir que d'une augmentation du rendement alimentaire des pays sous-alimentés. Une augmentation régulière de 3 % améliorerait beaucoup la situation présente, assure-t-il. On le croit volontiers. Remarquons toutefois que cette augmentation ne peut être que finie, alors que la progression de la natalité est au contraire infinie. Le remède n'est qu'un palliatif. Mais cette augmentation régulière de 3 % de la production alimentaire est-elle pratiquement possible? On cite l'exemple des Etats-Unis qui, pendant la deuxième guerre mondiale, ont décidé d'accroître d'un tiers leur production agricole et y sont parvenus en deux ans. C'est parce que, dans ce pays, on a pu employer tous les moyens qu'offre la technique agricole moderne, enrichissant les sols, améliorant la nutrition des plantes et des animaux, les défendant contre les parasites, les microbes, les virus. Les pays sous-alimentés ne sont pas en mesure de se donner cette agriculture productive; car un pays qui ne produit ou ne peut se procurer que peu d'aliments est un pays, *à tous points de vue*, peu productif, un pays pauvre, c'est-à-dire un pays où les hommes trop nombreux, comme aux Indes, ont une vie moyenne de vingt-sept ans, au lieu de soixante-cinq aux Etats-Unis; où cette même vie est affectée par des maladies permanentes (aux Indes, un quart de la population est atteinte de malaria), où la capacité de travail, diminuée en outre par un confort insuffisant dans le logement et l'habillement, est très réduite; où l'instruction est peu répandue. Or, on ne peut instaurer un régime d'agriculture moderne avec des êtres ignorants et d'un faible rendement. Si une heure de travail humain, en Chine du Nord, produit moins de 2 kgs de blé, contre 39 aux Etats-Unis, c'est qu'ici, grâce aux ressources de la chimie, on y enrichit le sol; qu'on y défend les plantes et les animaux contre leurs ennemis; qu'on y compose une alimentation rationnelle du bétail; que la machine y allège ou y remplace le travail humain. Tout ceci suppose une industrie, des échanges, et par conséquent des transports, en un mot, une organisation sociale très poussée. Il ne faut pas méconnaître qu'il y a toujours eu un rapport étroit entre le problème de l'alimentation et l'organisation des sociétés : on ne peut monter une agriculture de type moderne avec des hommes malades, mal nourris, ignorants.

Une société où tout le travail humain suffit à peine à satisfaire les besoins alimentaires ne peut épargner sur le produit de ce travail épuisant ce qui est nécessaire pour changer son sort, et demeure stagnante. Il faut alors que l'impulsion vienne du dehors,

et il est nécessaire de brûler les étapes. Ce qui explique la profusion des plans triennaux, quadriennaux, quinquennaux, décennaux destinés à relever la condition humaine, plans établis à la demande ou au bénéfice des nations insuffisamment développées. Ces plans destinés à métamorphoser les sociétés ne peuvent être appliqués par contrainte. Cependant, que l'on songe aux diverses formes de la destruction des richesses de la nature par ignorance ou rapacité : dégradation des sols, érosion provoquée, feux de brousse en Afrique, exploitations abusives!...

De quoi s'agit-il, en somme? De ce que M. André Mayer appelle lui-même une prise en charge de l'aménagement de la planète par les nations les plus évoluées, au bénéfice de celles qui le sont moins, ou même pas du tout, et avec l'assentiment plus ou moins formel des intéressés. Ceci implique une transformation rapide des sociétés attardées, une violence faite à l'évolution naturelle, une évolution dirigée par conséquent, en somme une histoire préfabriquée. Il y a de quoi rester rêveur devant ces perspectives nées de la nécessité de nourrir trop d'humains.

Robert Laulan.

Répertoires archéologiques des départements de la Seine (moins Paris) et de Seine-et-Marne. — Lors de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 9 octobre dernier, M. André Piganiol a présenté à ses confrères les Répertoires archéologiques de la Seine (moins Paris) et de la Seine-et-Marne, de M. Maurice Toussaint.

Tous deux sont consacrés aux époques gallo-romaine et franque. Ils font suite à celui de Seine-et-Oise, paru en 1951, et aux inventaires analogues publiés par le même auteur pour les quatre départements lorrains.

Rédigés, comme les précédents par arrondissement, par canton et, dans chacun de ceux-ci par commune, ces deux Répertoires complètent la description des découvertes archéologiques dans le bassin de Paris. Ces deux volumes qui apportent à l'étude de notre passé national une contribution importante satisferont les historiens et les chercheurs qui s'intéressent à la vie économique, sociale et religieuse dans la banlieue immédiate de la capitale, ainsi que dans la Brie et le Gâtinais, aux premiers siècles de notre ère. Paris fera ultérieurement l'objet d'un travail spécial qui complétera le livre publié en 1912 par le regretté F.-G. de Pachtère. — R. L.

NATURE

L'ANCETRE. — L'automne de cette année, qui tend vers sa fin, a été marqué par un fait digne de mention aux yeux du naturaliste. Sans doute n'offre-t-il sur le plan strictement humain qu'une mince importance, mais du point de vue de la connaissance de la Nature, il est à retenir et à méditer.

Il s'agit de la capture, dans l'archipel des Comores, d'un

poisson datant d'avant le déluge : le *Cœlacanthe*, dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'un seul exemplaire. Ce second spécimen a été pêché à la fin de septembre dans les mêmes parages. Si le dicton ne ment pas : « Jamais deux sans trois », nous ne devons pas perdre espoir de voir bientôt surgir des abîmes où il se cache depuis des milliers de siècles un nouveau représentant d'une faune qu'on prétendait disparue.

Pour être un aussi vieil habitant de notre planète, le Cœlacanthe n'offrirait à première vue pas beaucoup de différences avec les actuels poissons *ganoïdes* dont il fait partie. Il mesure 1 mètre 65 de longueur, pèse une cinquantaine de kilos, et sous ce rapport rien ne le distinguerait des captures courantes que ramène le filet. Mais la conformation de sa queue le trahit. Entendez que ce n'est pas encore une queue de poisson, plutôt une puissante nageoire, traversée en son milieu par la colonne vertébrale, et par conséquent soudée au reste du corps.

D'autres divergences anatomiques distinguent évidemment cet ancêtre de ses descendants modernes, par exemple des dents aplaties, ainsi que la forme spéciale des écailles, mais ces détails ne sont guère perceptibles qu'au regard des gens du métier. Pour les autres, le véritable intérêt du Cœlacanthe réside moins dans ces questions de structure anatomique que dans l'étonnant phénomène de survivance qu'il incarne, et qui pose à notre sagacité plusieurs points d'interrogation.

En présence d'une telle permanence de la forme, que deviennent donc les divers systèmes d'explication de l'évolution des espèces, en fonction du temps? Il faut croire qu'ils ne sont que très relatifs, qu'ils n'expriment pas une loi bien stricte, puisqu'on peut assister à des exceptions venues de si loin. Et les adversaires des doctrines modernistes, des « mutations brusques » et autres fantaisies de la Nature, auront beau jeu d'en tirer argument en faveur de la fixité des formes vivantes.

Toutefois la réponse des « modernes » se présente immédiatement à l'esprit, à savoir que l'exception, loin de détruire une règle, la confirme; que d'ailleurs le milieu aquatique, étant le berceau de toute la vie du globe et recélant à lui seul des profondeurs où le mont Everest lui-même disparaîtrait comme un simple fétu de paille, peut s'offrir le luxe de cacher des animaux ou des végétaux qui ont dérogé à la loi commune et conservé leur standing primitif quand tout se modifiait autour d'eux.

Un tel raisonnement ne manque pas d'une certaine justesse, il faut bien le dire. Si l'on admet en effet que l'évolution des espèces vivantes est fonction avant tout de leur milieu, il apparaît

que les espèces marines ont plus de chances que les autres de s'être maintenues dans leur forme première. Et ceci étant, le monde océanique, qui occupe la majeure partie de notre planète, recèlerait encore dans ses profondeurs inexplorées bien des surprises de nature à bouleverser nos notions sur l'évolution ou la permanence des êtres vivants. Je n'en veux pour exemple que ce fameux serpent de mer qui émerge par intervalles sur les flots de l'actualité en même temps que sur ceux de l'océan, et dont l'existence est certifiée par une imposante majorité de navigateurs. Mais aucun exemplaire n'a jamais pu être capturé. A mesure que nous pénétrerons de plus en plus dans cet empire encore à peu près inviolé que constitue le monde marin, peut-être l'avenir nous apportera-t-il des révélations qui nous feront rectifier nos données sur la population qui l'habite et sur l'évolution de la matière vivante en général.

Je me borne, en passant, à rapprocher ces remarques, relatives à la persistance des espèces, de celles qu'on a faites sur le peuplement de certaines cavernes terrestres. On y a découvert des animaux qu'un de nos plus savants professeurs d'entomologie, le Dr Jeannel, a pu surnommer « des fossiles vivants », car ils appartiennent à des espèces depuis longtemps éteintes à la surface des continents. Ces formes animales — insectes et poissons surtout — qui se sont ainsi perpétuées intactes à travers les siècles, doivent ce privilège morphologique — en outre de la claustration qui les a préservées de tout contact avec l'extérieur — à un élément qui devrait également jouer, semble-t-il, dans les profondeurs marines : l'obscurité. Or, différence notable avec les poissons marins, les poissons cavernicoles sont devenus aveugles par atrophie des organes oculaires, et remplacent leurs yeux par de longs flagelles, des organes de palpation démesurés, alors que les espèces marines sont munies de dispositifs d'éclairage qui sont, paraît-il, une des splendeurs des profondeurs océaniques.

Si le milieu marin et le milieu hypogée sont capables de garder certaines formes dans leur intégrité primitive, il n'en va pas de même pour le milieu proprement terrestre. Ici le passé, loin de se conserver, disparaît rapidement sous l'influence de nombreuses causes de destruction, au premier rang desquelles figure le bipède humain. Dans un livre excellent, intitulé *Destruction et protection de la Nature* (1) M. Roger Heim, directeur de notre Muséum d'Histoire naturelle, donne une énumération des espèces animales et végétales en voie de disparition à la surface de la

(1) Presses universitaires.

Terre; ce sont généralement, du côté animal, des « reliques » réduites à quelques individus, qui se sont retirés d'eux-mêmes dans des lieux à peu près inaccessibles, tel le Tigre de Tasmanie, dont on ne connaît plus que trois exemplaires vivants; tel le Rhinocéros unicorne de Java, réduit à une trentaine d'individus; tel encore le Zèbre de montagne, en Afrique, dont seuls subsistaient en 1946 trois représentants.

Voilà des exemples de la précarité du refuge que peut offrir la surface terrestre aux animaux pourchassés. Heureusement la Mer est là, berceau devenu asile. Du moins jusqu'au jour où l'Homme, redevenu à son tour poisson ou crustacé, mettra bon ordre à ces abus en venant à la rescousse des bêtes de proie marines qui ne sont déjà que trop enclines, étant prisonnières de leur milieu, à s'entredévorer. Ce qui me rappelle une belle page d'Henri Queffélec dans *Tempête sur Douarnenez* (2) : « La troupe de bélugas tourne indéfiniment devant les falaises du cap, à la suite d'un banc de thons qui les fuient et qui poursuivent un banc de maquereaux. (...) Les maquereaux fuient devant les thons et poursuivent les sprats. Les sprats fuient les maquereaux et poursuivent les lançons. (...) Sauve qui peut, sus aux plus petits et aux plus faibles! »

Et allez donc, « c'est pas mon père! », comme nous disions dans notre jeunesse, où l'on pouvait encore plaisanter.

Heureux Cœlacanthe, qui a traversé combien de milliers de siècles dans cette tuerie pour nous conserver le message d'une époque où du moins l'*Homo sapiens* n'était encore qu'un simple projet! Revenons à lui et à sa jeunesse. C'est, paraît-il, à la période dite *jurassique* de l'ère secondaire que le groupe auquel il appartient atteint son complet épanouissement. Ce qui en fait un contemporain des grands reptiliens, des grands batraciens, crocodiliens, sauriens, tels que l'Ichtyosaure, qui mesurait 7 mètres et présentait tout à la fois, comme la Sauterelle dans le fameux poème d'Hugo : *Puissance égale bonté*, le museau d'un marsouin les dents d'un crocodile, la tête d'un lézard, les vertèbres d'un poisson, les nageoires d'une baleine. Tels encore que le Plésiosaure, serpent nageur protégé par une carapace de tortue, ou le Ptérodactyle, reptile ailé, oiseau par la tête et le col, mammifère par le tronc et la queue, avec des ailes de chauve-souris, et qui nageait probablement de surcroît, comme de nos jours les vampires de l'île de Bonin. Mais le sommet de cette courbe ascendante dans l'effort créateur est atteint avec le Diplodocus de 30 mètres

(2) Mercure de France.

de longueur, un saurien qui vivait sur le continent américain. Ce géant, que sa taille semblait vouer à des goûts féroces, était au contraire un pacifique herbivore. Le squelette authentique de ce monstre de baudruche, découvert en 1902 dans les monts du Wyoming, enrichit l'Université de Pittsburg, mais Carnegie en fit faire plusieurs moulages dont l'un figure au Muséum de Paris.

Cette période de l'évolution terrestre, qu'on nomme *secondaire*, marque vraiment une tentative — sans lendemain — de notre planète à peine refroidie et encore toute pâteuse, vers le colossal. La vie organique y éclate en gerbe, mais, chose à observer, au détriment de l'esprit, de la faculté pensante. Ces êtres formidables d'aspect possédaient un cerveau minuscule. Comparés aux insectes qui pourtant les ont précédés de beaucoup sur notre globe, ce sont de simples ébauches mentales. Manifestement, on assiste à des tâtonnements de l'artisan qui cherche sa formule. L'Homme sera peut-être plus tard, après que la Nature aura multiplié ses tentatives, cette formule tant désirée, mais alors on assistera, comme nous le faisons de nos jours, au phénomène inverse : la créature dépassant son créateur, ou tout au moins y prétendant. Et le dernier venu sur ce globe — le premier toutefois par le maléfice de sa substance grise — détruira peut-être de ses mains le domaine où le sort l'a fait naître. Mais ceci est une autre histoire!

Rendons grâce, en attendant, au Cœlacanthe, à qui nous devons, au fond de nos tumultes, une leçon de modestie. Il est juste, il est louable que de temps en temps du fond de ce creuset liquide qui nous a vus naître quand nous n'étions encore que de pauvres cellules ignorantes des explosions atomiques, un simple poisson nous rappelle qu'il est notre ancêtre — et que nous lui devons le respect.

Marcel Roland.

Charles, histoire d'une amitié, par *Michael Joseph* (Editions Corrêa, Paris). — Ce livre, traduit de l'anglais par Marguerite Buchet, est l'histoire vécue d'un chat siamois nommé Charles. Il avait six semaines quand l'auteur le posséda, et mourut à l'âge de quinze ans sans avoir changé de maître. Autant dire qu'il faisait partie de la famille. Il n'est pas aisé d'intéresser un lecteur aux faits et gestes d'un seul animal durant tout un livre; celui-ci réussit pourtant ce tour de force. Il contient nombre de remarques qui confinent à la philosophie. Certes le Chat n'est pas de ces êtres familiers qui flattent leur maître pour conquérir un bout de sucre; c'est un grand seigneur, un indépendant, et qui n'accorde pas ses faveurs à la légère. Mais sa confiance, quand on a réussi à la conquérir, n'en est que plus précieuse parce qu'elle apparaît désintéressée. On voudrait pouvoir en dire autant de beaucoup d'êtres humains. — M. R.

Mes chiens et moi, par *Hans G. Bentz*, traduit de l'allemand par Blaise Briod (Grasset, éditeur, Paris). — Trois chiens, dont l'un dort dans le lit de son maître,

sous les couvertures mêmes, dont le second débarbouille ledit maître à coups de langue; le troisième consent à rester à terre. Voilà le vrai, le bon chien-chien, encombrant, tyrannique. Et son vrai maître, pas délicat sur les éponges de toilette! A part quoi, quand le patron est dans la peine, il a tout de suite un camarade qui devance les humains sur le chemin de la solidarité. Ça compte tout de même!

Beaucoup de détails amusants, de jolis tableaux de nature où l'on admire les réactions du trio canin devant les arbres, les autres bêtes. Aussi des drames où le Chien, en tant qu'ami de l'Homme, joue un rôle de premier plan, du moins cherche-t-on à nous en persuader. L'histoire finit bien : les trois chiens, de races différentes, finissent par trouver un terrain d'entente, et tout le monde est content. Même le lecteur. Des photos de l'auteur illustrent ce récit. — M. R.

PHILOSOPHIE

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE. — L'Unesco a effectué, au cours des années 1951 et 1952, une enquête internationale sur l'enseignement de la philosophie, sur la place qu'il occupe dans les systèmes d'enseignement des différents pays, sur son rôle dans la formation des futurs citoyens, enfin sur l'importance qu'il revêt pour la recherche d'une meilleure compréhension entre les hommes.

Allemagne (République fédérale), Cuba, Egypte, Etats-Unis, France, Inde, Italie, Royaume Uni, — tels sont les pays où fut conduite cette enquête (1).

Le philosophe Georges Canguilhem, Inspecteur général de l'Instruction publique, a bien voulu se charger de préluder à ces divers exposés par une analyse générale qui en est comme la préface : *Signification de l'enseignement de la philosophie*, dont je souhaite d'indiquer ici les lignes essentielles.

Une première précision : non seulement il ne s'agissait pas de définir et diffuser une sorte d'orthodoxie philosophique internationale, mais, bien au contraire, l'unanimité s'est faite spontanément — dans les pays qui ont participé à l'enquête — pour repousser tout *impératif*, fût-il dicté par les meilleures intentions. D'ailleurs, philosophiquement parlant, comment songer à instituer, à imposer un dogmatisme?... La philosophie ne saurait « être transmise ni comme un avoir, ni comme un savoir (...). On peut donner le goût de la philosophie aux étudiants, les éveiller à une sorte de honte à l'égard de l'arrogance non-philosophique, en matière d'idées et de valeurs, tout en s'efforçant de s'effacer, de s'éclipser soi-même, au moment où l'on cerne avec

(1) *L'enseignement de la philosophie.* Enquête internationale. Un vol. de 243 p. gr. in-8°. Publicat. de l'Unesco (19, av. Kléber, XVI°), 1953. Prix : 480 fr.

eux les problèmes (...) et où l'on écoute avec eux, en lisant les auteurs, la voix de ceux qu'a choisis, pour s'exprimer, le génie philosophique. » ... Lorsque le professeur Mackinnon (Univ. d'Aberdeen) déclare que les philosophes anglais considéreraient comme une « trahison des clercs » la prétention d'*endoctriner* leurs élèves, il formule une opinion que l'on retrouve dans la plupart des réponses au questionnaire...

Cette liberté de l'enseignement philosophique — tempérée par une vertu de « tact » — ce n'est pas seulement le refus de reconnaître à quelque autorité sociale ou politique le droit d'intervenir pour prescrire ce qui *doit* être enseigné, « c'est aussi et surtout la projection, sur le plan pédagogique, de l'ouverture essentielle à toute pensée originellement philosophique (...). En somme, la liberté descend de la pensée philosophique vers l'enseignement de la philosophie » ... La philosophie étant, par excellence, *recherche*, il y aurait contradiction dans les termes à ne point reconnaître la liberté dans la recherche.

Si, en France, le cours magistral est en faveur, c'est moins par amour du dogmatisme qu'en raison d'une conviction (formulée par Raymond Polin, professeur à l'Université de Lille), à savoir : « que l'expression d'une pensée personnelle est le meilleur excitant à la réflexion et à la construction philosophique chez les autres » ... Là aussi, continue Georges Canguilhem, se trouve l'origine d'un exercice scolaire et universitaire, bien plus répandu en France qu'à l'Etranger : la dissertation philosophique. Effort, pour l'élève, pour l'étudiant vers quelque chose comme une œuvre personnelle...

Dans l'ensemble des réponses à l'enquête, « il y a accord pour condamner l'usage des manuels, dans la mesure où ils dispenseraient le professeur de s'engager lui-même dans les problèmes qu'il pose, et où ils tendraient à faire croire aux élèves que la philosophie est un savoir qui peut être délimité, résumé, transmis, et, en fin de compte, possédé »...

Après de sages remarques sur la nécessité, pour l'enseignement philosophique, d'avoir recours au « *vécu* », d'une part, d'autre part, à « l'étude directe des auteurs », Georges Canguilhem revient sur le sens exact qu'il faut donner à la « liberté » du professeur. Celle-ci ne peut être évidemment confondue avec « une fantaisie personnelle dans le choix des exercices et dans le mode de traitement des problèmes », ni avec un « non-conformisme » agressif, « une volonté étudiée de dissidence et d'hérésie pédagogique ». Sans quoi, nous aboutirions à un aspect caricatural de la liberté. En insistant, donc, sur la liberté de l'enseignement

philosophique, « on a moins voulu encourager le professeur (...) à se faire un franc-tireur de l'instruction publique que lui rappeler la diversité des sources et des fondements d'où il tire son mandat ou sa charge de professeur attitré et sa qualité de philosophe éventuel »...

Dans quelle mesure, d'autre part, l'enseignement philosophique peut-il retentir sur la formation de futurs citoyens, et peut-il avoir une incidence heureuse sur les relations internationales? Nous avons vu que c'étaient deux préoccupations manifestées par l'Unesco.

La réponse fut très franche, très nette. « Il n'échappe à personne que le risque est ici de voir l'enseignement de la philosophie accepter de s'assimiler implicitement ou explicitement à la diffusion d'une idéologie, de se subordonner à une espèce de consigne, même généreuse. Or, les experts, à l'unanimité, se sont prononcés contre toute orientation de l'enseignement philosophique qui tendrait à le convertir en propagande »... Personne, toutefois, n'a pensé que la question posée par l'Unesco sur l'influence sociale, nationale ou internationale de cet enseignement fût un problème à écarter. A certains égards, « le problème de la démocratie et le problème de la paix, c'est-à-dire le problème d'une humanité enfin en possession de son type spécifique de sociabilité (...) est un problème philosophique »... Il y a donc « un effet possible d'influence indirecte de l'enseignement philosophique, dans l'esprit que le comité d'experts a tenté d'esquisser, sur la vie politique des sociétés et sur les rapports internationaux. Pour parler plus nettement, il est possible qu'un enseignement philosophique, sincèrement respectueux de l'autonomie de la philosophie, développe naturellement l'esprit de tolérance et de compréhension; mais, s'il le fait, c'est de biais et sans y viser expressément »... Il ne saurait s'agir, disait l'un des experts (Prof. Merrit H. Moore) d'oublier qu'en visant spécialement la culture et la formation d'individus « tolérants », on rabaisse la tolérance au rang de panacée, et qu'en proposant des thèmes *préfabriqués* de jugement et de conduite, on dément l'idéal même dont on se réclame...

Si l'enseignement de la philosophie *peut* avoir pour effet, répétons-le, de contribuer à l'extension des institutions démocratiques, cet enseignement *ne peut pas* recevoir, à ce sujet, de « directives », ni, à plus forte raison, de « mot d'ordre ». La philosophie, conclut Georges Canguilhem, ne saurait certes s'accommoder « d'être dans le monde des hommes comme un jeu de nulle conséquence (...); les problèmes auxquels

l'Unesco s'intéresse, en fonction des circonstances historiques qui ont produit à l'existence cette organisation, sont de ceux que la philosophie ne peut pas ne pas rencontrer aujourd'hui, — même s'ils ne font que présenter, sous un nouveau visage, des obstacles depuis toujours affrontés par elle »...

En commençant ma modeste chronique, j'avais le désir de passer en revue, pour ainsi dire, ce que des experts qualifiés nous apprennent sur l'enseignement philosophique en divers pays, puis d'établir une comparaison avec ce qu'il est chez nous. J'aurais voulu, aussi, analyser tout spécialement, à cet effet, l'important exposé que Georges Canguilhem consacre à *l'enseignement de la philosophie en France* (pp. 111 à 130). Ce sera pour une autre fois. J'en profiterai pour évoquer une enquête qui n'est plus celle de l'Unesco, mais celle qui fut conduite auprès des professeurs (2), chez nous, vers la même époque. En attendant, j'ai tenu à signaler un ouvrage (et une belle *préface*) qui ne sauraient manquer d'intéresser tous les gens « du métier »... et même quelques autres...

Achille Ouy.

Humanisme et Education en Orient et en Occident. Entretien international organisé par l'Unesco. Un vol. de 248 p. gr. in-8°. Publications Unesco, Paris, 1953. Collection Unité et diversité culturelles. Prix : 400 fr. — Il existe diverses conceptions de l'Homme, de ses devoirs, de ses droits, de son rôle. Deux d'entre elles, en particulier, ont paru s'opposer : l'une, qualifiée d'occidentale, l'autre d'orientale. De bons esprits se demandent si vraiment il n'y a pas, dans cette opposition, quelque chose d'abusivement simplifié. A notre époque, où l'on cherche l'unité, la paix, il est sans doute nécessaire de confronter les *valeurs* en usage ici et là, — valeurs toujours si bien exprimées par les *systèmes d'éducation*. C'est un acheminement vers une meilleure compréhension mutuelle.

Les divers essais ou articles contenus dans ce recueil que nous venons de lire émanent de personnalités éminentes. Ils furent rédigés à l'occasion d'un entretien international qui eut lieu en décembre 1951 à la Nouvelle Dehli. Pour ne parler que des auteurs de langue française, nous trouvons les noms d'Albert Béguin, André Rousseaux, Jacques Rueff.

Une heureuse idée, parmi d'autres, est d'avoir, en fin de volume, donné une notice bio-bibliographique concernant chacun des auteurs de communications. L'ensemble des exposés est d'une rare élévation, sur le thème général de « l'idéal de l'homme et la philosophie de l'éducation en Orient et en Occident ». D'ailleurs, la *préparation* des entretiens (Cf. Appendice, Documents de base) favorisait singulièrement les méditations sur l'Humain, au delà de toute Politique, donc au delà de tout égocentrisme national. Comme le dit avec une noble simplicité — dans l'allocution de clôture — le premier ministre de l'Inde, S. Exc. Jawaharbal Nehru : « La politique (internationale) apparaît bien misérable, replacée dans ce gigantesque ensemble que forme le monde, ses masses innombrables et la terrible époque de transition que nous traversons... » La vie moderne, dit encore cet homme

(2) Cf. *Revue de l'Enseignement philosophique*. Bulletin de l'Association des Professeurs de philosophie de l'Enseignement public. Siège social : Centre National de Documentation pédagogique, 29, rue d'Ulm, Paris-V^e^; et *Cahiers pédagogiques pour l'Enseignement du second degré*. 160, rue Pierre-Corneille, à Lyon. Enquête due à l'initiative de F. Goblot.

d'Etat, « ne favorise pas la vie de l'esprit... » Et ce qu'il faut souhaiter à la civilisation de demain, c'est bien, au fond, ce *supplément d'âme* que réclamait déjà, naguère, comme une indispensable nécessité, un illustre philosophe de chez nous.

Sociétés, Traditions et Technologie. Comptes rendus d'enquêtes dirigées par *Margaret Mead*, sous les auspices de la Fédération mondiale pour la santé mentale. Un vol. de 408 p. gr. in-8°. Publication Unesco, Paris, 1953. Prix : 500 fr. — C'est une étude détaillée des effets que l'introduction de techniques nouvelles peut avoir sur les sociétés qui les reçoivent. Si l'ouvrage s'adresse plus spécialement aux experts chargés de missions d'Assistance technique et à tous ceux que leurs fonctions appellent à exercer une action dans les pays insuffisamment développés, s'il peut également être utile aux autorités chargées d'introduire de nouvelles méthodes en matière d'agriculture, d'éducation et d'hygiène, il ne laissera pas d'intéresser, par surcroît, psychologues, sociologues et moralistes. La Fédération mondiale pour la santé mentale — dont le directeur est M. J. R. Rees — a assuré l'inspiration générale de l'enquête confiée à Mme Margaret Mead, éminente spécialiste de recherches concernant l'influence du milieu culturel sur le développement psychique. Elle fut aidée par un groupe de collaborateurs compétents. Les enquêteurs se sont efforcés de mettre en lumière les dangers de modifications techniques, lorsque celles-ci ne tiennent pas assez compte de l'élément *humain* constitué par les institutions et les traditions.

Les groupes sociaux étudiés à titre d'exemples, dans ce recueil, sont, intentionnellement, de catégories fort différentes : le Tiv de la Nigeria, la Grèce, la Birmanie, les îles Palaos, les Hispano-Américains du Nouveau Mexique (U. S. A.)... Les cinq exposés ayant ainsi pour objet des cultures peu semblables constituent une documentation très large sur les divers systèmes de valeurs en fonction desquels doivent être considérées les transformations techniques. Il est intéressant d'apprendre quelles sont les méthodes qui ont donné jusqu'à présent les meilleurs résultats et quelles sont les erreurs à éviter dans l'avenir. L'ouvrage dont nous parlons contient, à cet égard, une série de monographies portant sur des cas concrets ayant trait à l'industrialisation, l'agriculture, la santé publique, la protection de la mère et de l'enfant, l'alimentation, l'éducation de base... On trouvera en annexe des documents sur les institutions internationales et les transformations technologiques, un plan soumis à l'Unesco par la Fédération mondiale pour la santé mentale, une bibliographie choisie sur les transformations d'ordre culturel. Enfin, une bibliographie générale et un index alphabétique, comme il est d'usage — excellent usage — dans toutes les publications de l'Unesco.

Le progrès technique et l'intégration sociale, par *Jérôme F. Scott* et *R. P. Lynton*. Un vol. de 162 p. gr. in-8°. Publicat. de l'Unesco, Paris, 1953. Prix : 300 fr. — Le problème posé par les auteurs — tous deux du British Institute of Management — est de savoir comment donner au personnel d'entreprises industrielles « le sentiment d'appartenir à une communauté », comment lui procurer « les satisfactions intellectuelles et affectives » auxquelles il a droit. C'est un beau programme. Il s'appuie sur les résultats d'enquêtes effectuées dans six pays : Belgique, France, Grande-Bretagne, Italie, Suède et Suisse. J. F. Scott et R. P. Lynton ont également puisé à d'autres sources d'information (aux U. S. A. en particulier). Ce livre est composé, d'un bout à l'autre, selon les plus strictes méthodes des sciences sociales. Sa disposition matérielle en rend la consultation aisée. Ni discours politique, ni vaine prédication. Le but est de « remplacer les conflits, les haines stériles, par le sens des responsabilités humaines ». Il s'agit d'*organiser* une société, de mettre, comme le prescrivait la Conférence générale de l'Unesco, le système d'éducation d'un pays en harmonie avec ses besoins techniques. Il y a là un idéal qui ne doit pas être inaccessible. Et de tels ouvrages peuvent utilement contribuer à en faciliter la réalisation.

Actes du deuxième Congrès international de Criminologie (Paris, Sorbonne, sept. 1950). Tome IV. *Sociologie. - Statistique. - Sciences morales - Etude criminologique des institutions juridiques.* Un fort vol. de 710 p., gr. in-8°. Presses Universit. de France, Paris, 1953. Prix : 2.800 fr. — Les actes du deuxième congrès international, publiés en trois langues — langues française, anglaise, espagnole —

comporteront en tout six tomes. Ont déjà paru les tomes I (Enfance délinquante); II (Biologie, anthropologie); III (Psychiatrie, Psychologie, Psychanalyse). Le tome IV, dont nous allons parler, sera suivi prochainement par deux autres consacrés respectivement : T. V, à Science pénitentiaire, Médecine légale, Police technique et scientifique; T. VI, à Bio-criminogénèse, Psycho-criminogénèse, Socio-criminogénèse; Etats dangereux, etc...

Dans le volumineux recueil constitué par le tome IV, nous trouvons d'abord quatre rapports nationaux : Etats-Unis (Les sociologues et la criminologie américaine, par M. B. Clinard, de l'Université de Visconsin); France (Enquête statistique sur l'abus de confiance, organisée par le Centre d'Etudes sociologiques; rapport du Professeur Henri Lévy-Bruhl); Turquie (La mise en évidence des facteurs sociaux de la criminalité en Turquie, par le Dr N. Kunter, d'Istambul); Venezuela (Les facteurs sociaux criminogènes au Vénézuela, par le Dr J. R. Mendoza).

Une seconde partie est réservée au Rapport général, confié au Professeur Thorsten Sellin, de Philadelphie (Etude sociologique de la criminalité). Rapport suivi d'une bibliographie choisie par O. Pollak. La troisième partie (de la Section *Sociologie*) contient le compte rendu des séances de travail, ainsi que diverses communications. Une « motion » finale préconise les relations constantes entre chercheurs des diverses disciplines, des réunions, un service international favorisant la communication des recherches.

Après la Section de Sociologie, la Section de *Statistique* donne, elle aussi, l'exposé de sa séance de travail. Sa motion finale souhaite que l'on s'efforce de rendre plus homogènes les statistiques officielles, de façon que, plus facilement comparables entre elles, elles servent utilement la recherche criminologique.

La Section dite des « *Sciences morales* » comporte, tant dans sa séance de travail que dans les communications présentées, des pages émouvantes et d'un grand intérêt humain. Si cette Section a rencontré (cf. p. 457) beaucoup de difficultés et même d'oppositions pour sa création, si elle en est encore à émettre le vœu (p. 505) que « soit fondée, au sein de la Société internationale de Criminologie, une Section de Sciences morales », cela provient, croyons-nous, bien moins d'une hostilité envers l'esprit généreux qui anime ses représentants (ce qui serait incompréhensible), que d'une dénomination mal choisie. En effet, l'expression « sciences morales » englobe, logiquement, *toutes* les sciences qui ne sont pas des sciences de la nature...

Mais laissons là cette querelle d'appellations... à contrôler, et passons à la Section d'Etude criminologique des institutions juridiques : les communications y furent nombreuses et importantes. C'est d'autant plus compréhensible que les problèmes concernant les divers modes de répression des crimes et délits sont extrêmement délicats et difficiles à résoudre; de même que, parallèlement, la législation des aliénés criminels.

Enfin, ne quittons pas ce domaine de la Criminologie sans dire que nous aurions plaisir à recevoir, pour en rendre compte, le ou les tomes qui contiennent les interventions et communications du Dr Etienne de Greeff. Nous avions naguère (1.VIII.1949) consacré spécialement une chronique à sa magnifique étude, *Introduction à la Criminologie* (tome I). Nous ignorons si la suite (tome II) en sera bientôt publiée.

Sur la Dialectique, par *Brice Parain*. Un vol. de 246 p., in-16 double couronne. Gallimard, Paris, 1953. Prix : 400 fr. — L'ouvrage comporte : 1° un Essai sur Blaise Pascal, sur les méthodes de ce génie dans le domaine des mathématiques, ainsi qu'une analyse de la dialectique pascalienne. Analyse tout animée elle-même du meilleur « esprit de finesse ». Impossible de résumer ce propos. Sur l'essentiel, j'entends sur la dialectique, il faudrait, pour ne point trahir l'auteur, citer presque en entier les pages 34 à 40, dont j'indiquerai seulement la conclusion : « La vie se charge bien, toute seule, de rabattre nos entreprises, celle de la connaissance comme celle de l'amour (...). Ainsi, la vie, peut-être, a ceci de commun avec la pensée, qu'elles font toutes deux le même métier (...) celui qui consiste à nous enseigner nos limites, — ce qui signifierait bien que les deux ordres auxquels nous sommes assujettis, l'ordre de la nature et celui qui s'ouvre à la grâce, ont bien la même origine, dont le nom est Dieu; que la dialectique est elle-même soumise obscurément à une sorte de logique, qui n'est autre que la loi de nos impuissances... » L'unique règle serait donc, pour nous, d'accorder les deux ordres ensemble, dans la mesure où nous le pouvons...

Le deuxième Essai (en trois chapitres) s'intitule : « Des propositions en général et surtout de celles qu'on dit négatives. » Critique formelle de la dialectique? Soit! C'est surtout, m'a-t-il semblé, une suite de réflexions à la fois subtiles et fortes, sur le langage et la pensée. Ce qui ne saurait nous surprendre, puisque l'auteur a débuté brillamment dans la carrière philosophique par deux ouvrages dont l'un est *Recherches sur la nature et les fonctions du langage*, et l'autre un *Essai sur le Logos platonicien*. En un sens, dira-t-on, langage, c'est dialectique, puisque, originellement, c'est dialogue. Ici encore, il faudrait, à défaut d'un impossible *résumé* (impossible, tout au moins, vu le peu d'espace dont je dispose), citer de longs passages (page 57, par exemple... et bien d'autres). Tout vaut par le détail et par les nuances, dans cet Essai. La dialectique, écrit en substance Brice Parain — et nous pourrions dire aussi bien le langage — « c'est l'image de notre ambition impossible à contenter » (p. 123); et, plus loin (p. 128) : « ... Pour l'équilibre des fonctions, il faut s'appliquer à confondre le moins possible celles de la vie et celles de la parole, puisqu'elles sont (...) complémentaires... Ne faire que vivre sans rien dire, ou ne faire que parler sans vivre est également mauvais... »

Parler sans vivre... Oui. Et même parler pour ne rien dire, agir sans but, c'est ce que font, hélas! les personnages de *Notr sur blanc*, pièce de théâtre en trois actes qui, nous assure l'auteur, « est bien un chapitre nécessaire de cet ouvrage sur la dialectique... »

Précis de Philosophie (Classe de Philosophie). Tome I. *Psychologie. - Psychologie sociale. - Esthétique*, par *Armand Cuvillier*. Un vol. illustré, de 583 p., in-8° carré. Armand Colin, Paris, 1953. — Dans ma chronique de ce mois, j'ai parlé de l'enquête internationale sur « l'enseignement de la philosophie » et j'ai tout spécialement résumé — de mon mieux — la magistrale préface de M. l'Inspecteur général Georges Canguilhem. En février prochain, j'ai l'intention de revenir sur le sujet d'enquête de l'Unesco. Or, à deux reprises, il est question, dans le recueil, sous la plume de M. Georges Canguilhem, des « manuels » de philosophie. Les observations, d'ailleurs sages et nuancées, présentées par cet éminent « expert », ne me paraissent pas condamner, *pour les élèves*, l'usage d'un *bon* manuel. On aura beau nous dire, en effet, que le programme du baccalauréat n'a pas une importance essentielle, que le maître a toute liberté à son égard... Il n'en demeure pas moins vrai que les élèves, c'est-à-dire les *candidats*, ont, au bout de trente semaines, à subir un *examen*, où ils doivent faire preuve de connaissances positives. Pouvons-nous prétendre *tout* enseigner en classe? Et n'y a-t-il pas un intérêt majeur à ce que les jeunes gens soient solidement documentés sur des thèses différentes? Et cela moins encore pour donner satisfaction aux examinateurs (ce qui a tout de même son prix) que pour la formation philosophique générale. Les élèves — tout le monde est d'accord sur ce point — doivent *lire*. Mais ils ne peuvent, non plus, *tout* lire! Or, un *précis*, comme celui d'Armand Cuvillier, si objectif, si probe, *résume*, pour ainsi dire, maintes lectures (auxquelles, d'ailleurs, il renvoie). Il « met au courant » sur de nombreuses questions, avec clarté, sans rien de dogmatique ou de tendancieux. Je viens justement de voir, dans ce tome I, sur des points assez délicats (disons même difficiles), des exposés si bien faits que je me demande, en vérité, quel ombrageux collègue pourrait ne pas souhaiter que ses élèves y viennent puiser un complément d'information, ou, ce qui serait préférable encore, une « préparation ». Le bon professeur *prépare* ses classes. Pourquoi l'élève ne se préparerait-il pas, lui aussi, à ce qui sera examiné en classe? Il n'en comprendrait que mieux les propos de son maître habituel, qui demeurerait toujours libre de marquer ses préférences et d'en donner les raisons. Du moins, ce maître ne risquerait-il pas d'« endoctriner », peut-être à son insu, de jeunes esprits. On réclame sans cesse que ceux-ci montrent de la réflexion personnelle et du sens critique. Ils en seront d'autant plus capables qu'ils auront l'occasion de confronter ce qu'ils ont lu avec ce qu'ils entendent... Que l'on témoigne de l'humeur contre les manuels — s'il en existe encore — dont l'auteur, par excessif souci de prosélytisme, dénature (ou passe sous silence) les thèses qui le gênent, quoi de plus légitime? Je me rappelle avoir, autrefois, diverti feu Gustave Belot, en lui montrant un « aide-mémoire » dont il ne soupçonnait pas l'existence et dans lequel, fort ingénument, sur chaque question, les

théories étaient rangées en deux groupes inégaux : les théories *fausses* (*sic*) et LA théorie *vraie*... Sous une forme moins naïve, moins caricaturale, il a pu s'imprimer des ouvrages scolaires dans lesquels les représentants de certaines thèses font figure d'imbéciles (à se demander même pourquoi ils méritent d'être discutés)...

Quel heureux contraste, quand on lit le *Précis* d'Armand Cuvillier! Je salue, pour ma part, avec gratitude, la somme de labeur que représente un ouvrage de ce genre, l'aide précieuse qu'il peut fournir aux professeurs, non pas, certes, en « inspirant » leur cours, mais en apportant aux élèves tant de riches et claires notions... Que le maître ne « s'abrite pas derrière un livre »? Qui donc ne serait d'accord sur ce conseil? Mais que l'on se refuse à reconnaître l'*utilité* du livre (quand il est conforme, comme c'est ici le cas, aux plus sourcilleuses exigences de l'objectivité), ce serait négliger l'intérêt même de nos élèves, et paraître *craindre* qu'ils entendent une autre voix que la nôtre. Or, une telle crainte, je le présume, ne serait guère à l'honneur de quiconque l'éprouverait...

Aperçus sur l'Initiation, par *René Guénon*. Deuxième édition. Un vol. de 305 p., grand in-8°. Les Editions traditionnelles, Chacornac frères, Paris, 1953. Prix : 1.200 fr. — *Les Etudes traditionnelles* ont été favorisées, depuis 1929, de la collaboration du regretté René Guénon. Les éditions Chacornac continuent, on le sait, de publier en volumes les travaux de cet auteur estimé. Voici aujourd'hui la deuxième édition des *Aperçus sur l'Initiation*. Dans ce cas particulier, il s'agit d'études qui furent remaniées, complétées, réparties en bon ordre, naguère, par René Guénon lui-même. Il n'y a pas moins de quarante-huit chapitres, qui sont autant de « messages ». S'ils ne *donnent* pas la lumière, ils *préparent* à la recevoir.

Spiritualité de l'Hérésie. Le Catharisme, par *René Nelli* et ses collaborateurs. Un vol. de 240 p. in-8° carré. Privat éditeur, et Presses Univers. de France, Paris, 1953. — Le directeur de la collection « Nouvelle Recherche » résume excellemment le propos des auteurs en nous disant : « Ni son rôle historique, ni sa signification régionale n'auraient suffi à donner au Catharisme une place parmi les questions qui nous occupent. C'est bien plus l'expérience de l'hérésie, comme telle, qui importe à notre temps (...) à la fois athée et harcelé d'inquiétude religieuse. Mais pour accéder à cette expérience, il fallait trouver des guides sûrs... »

De son côté, René Nelli, dans l'*Introduction*, précise : « Le but que nous nous sommes proposé n'est point de tenir au courant des derniers résultats de l'investigation érudite sur ces divers problèmes historiques. Nous avons seulement souhaité donner un aperçu *vivant*, actuel, de la spiritualité cathare, en extraire une substance encore moralement active, capable (...) d'émouvoir le cœur et d'appeler l'esprit au secours de l'âme... » Quatre chapitres, dus respectivement à Charles-P. Bru, Déodat Roché, le chanoine L. de Lagger et Luciano Sommariva, traitent de : La naissance du Catharisme; Perspectives historiques; Les grands thèmes du Catharisme; Le Catharisme et notre époque.

REVUES

Bulletin analytique. Centre Nat. de la Recherche scientif. (Ministère de l'Educ. Nat.). Série *Philosophie*. Vol. VII. N° 2 et n° 3 (Revue trimestrielle. Environ 215 p. gr. in-8°. 16, rue Pierre-Curie, Paris-V°. 1953. — Je ne puis que redire, en peu de mots, combien cette publication, dirigée par M. le Professeur Raymond Bayer — aidé de chefs de rubriques particulièrement qualifiés — est d'une lecture instructive pour tous ceux qui s'intéressent à la philosophie et aux sciences humaines. Ce précieux bulletin nous apporte en effet des informations sur tout ce qui se publie dans le monde. Rien n'a été négligé, comme disposition matérielle, pour en rendre facile la consultation. Quant aux courtes analyses, si claires, si bien rédigées, je ne cesse d'admirer (et je puis bien dire : d'envier) leur habile concision.

Revue de Psychologie des Peuples (trimestrielle), dirigée par Abel Miroglio, publiée avec le concours du Centre Nat. de la Rech. Scientif. Boîte postale 258, Le Havre. 3e trimestre 1953. — Noté au sommaire : Essai d'une psychologie des continents (Eug. Guernier); Réactions psychologiques à la christianisation de la vallée de Marbial, en Haïti (Alfred Métraux); Le peuple catalan et le drame de sa lutte pour l'existence (Pere E. Baulo); Note sur la jeunesse portugaise (J. A. Dœrig); Intérêt des études de psychologie régionale (F. Oliver Brachfeld); Psychologie politique

et psychologie ethnique (Georges A. Heuse). Autant de contributions d'un vif intérêt et d'une grande variété complétées par une Bibliographie critique (Y. D. Miroglio et R. Troude)...

Diogène. Revue trimestr., publiée sous les auspices du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines (et avec l'aide de l'Unesco). N° 3 (Juillet 1953). Edit. Gallimard, Paris. Prix : 200 fr. — Noté au sommaire : Culture de la masse (Dwicht Macdonald); La nostalgie du paradis dans les traditions primitives (Mircea Eliade); La domination et le nombre des hommes (Alfred Sauvy); Science et littérature au XVIIe siècle (Harcourt Brown); Typologie de l'ordre noir (Karl O. Paetel); Chroniques : Pour une politique de l'humanisme (D. R. Gillie); L'étude de la philosophie antique (comptes rendus d'ouvrages récents, par O. Gigon, T. B. L. Webster et H. Fichtenau)...

Biblio-Club. Rev. mensuelle d'éducation générale. Editions J. Oliven, Paris. N° sept-oct. 1953. Prix: 150 fr. — Numéro spécial, consacré, cette fois, aux travaux de l'A. F. R. A. N., dont le président est le Dr J. W. Bas. Cette association savante étudie avec méthode le rapport entre la qualité des aliments et la santé.

Bulletin international des Sciences sociales. Revue trimestr. publiée par l'Unesco (19, av. Kléber, Paris-XVIe). Vol V, n° 2, 1953. Environ 150 p. gr. in-8°. Prix : 300 fr. — Ce numéro est spécialement consacré à la technique des conférences internationales. Bon nombre de nations ressentent de plus en plus la nécessité de conférer entre elles. Mais les rencontres n'ont souvent guère de résultats satisfaisants. Pourquoi n'appliquerait-on pas une méthode, en quelque sorte, « scientifique » dans la recherche des causes d'échec? Une enquête, portant sur sept points bien précis, a été conduite par l'Unesco. Y ont contribué de nombreux économistes, juristes, sociologues, psychologues de différents pays. Le numéro contient, en outre, comme d'habitude, des informations sur les activités des Nations Unies et de leurs institutions spécialisées, dans le domaine des sciences sociales.

VARIÉTÉS

DE QUELQUES SOURCES DE RABELAIS. — Il est rarement indifférent, et parfois passionnant, de rechercher les sources d'une grande œuvre. Avec Rabelais, les érudits ont de quoi s'amuser. Et ils n'en ont jamais fini. Notre bon maître Abel Lefranc, tout le premier, s'était penché sur cette inépuisable matière. Pour lui, le père de *Gargantua* se serait contenté de reprendre souvent des thèmes populaires et de les utiliser à des fins satiriques. Que Rabelais ait cueilli à pleines mains dans le vieux folklore français, de récents travaux l'ont amplement démontré. Mais il a aussi transposé des souvenirs de jeunesse. Le décor de Gargantua, par exemple, existe toujours aux confins de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou. De Varennes-sur-Loire à Seuilly-l'Abbaye, de Chinon à Saumur, on peut suivre les traces de Rabelais et des siens. Les personnages qu'il met en scène, il les a rencontrés et à lire de près certains passages de *Pantagruel*, on découvre aisément des réminiscences de thèmes, d'anecdotes, ou même de chansons qu'il avait entendues dans sa jeunesse et dont il fit plus tard son miel. En voici quelques exemples peu connus.

Antoine Rabelais et l'Abbaye de Fontevraud. — Antoine, le père de François Rabelais, n'était pas seulement avocat au siège royal de Chinon. A quelques lieues de la petite ville, la célèbre abbaye de Fontevraud, une abbaye Chef d'Ordre, dressait ses multiples clochers et, sous la crosse d'une abbesse, abritait plusieurs centaines de religieux et de religieuses, selon cette curieuse ordonnance de couvents d'hommes et de femmes juxtaposés, mais strictement séparés par la clôture. Les biens fonciers de l'abbaye s'étendaient sur toute la contrée. Antoine Rabelais avait été chargé d'administrer pour l'abbesse le domaine de Lerné. C'est lui qui, de 1508 à 1530, reçut les déclarations des tenanciers, prononça les amendes contre les défaillants, géra les terres.

Durant toute sa jeunesse, François eut souvent l'occasion d'aller à Fontevraud. Il est bien vraisemblable qu'il dut plus d'une fois accompagner son père à travers les chemins creux, le long de la vallée de la Loire ou de celle de la Vienne, de Montsoreau, le port voisin de Fontevraud, à Candes et au delà :

Car de Candes à Montsoreau
Ne paît ni brebis ni veau.

Le vieux proverbe introduit à deux reprises par Rabelais dans son œuvre, François l'a entendu bien souvent dans les auberges du pays. Et c'est dans ces auberges qu'en humant le pot, on racontait mille histoires plaisantes au sujet de cette abbaye qui étendait sur toute la contrée son ombre puissante et un peu redoutée. De ces histoires, il en a retenu au moins une, celle de la linotte. On se souvient comment les dames de Fontevraud (que Rabelais appelle d'abord Fons-hevraud, puis Coignaufond dans les éditions postérieures), fortes de leurs privilèges, demandèrent au pape l'autorisation de se confesser entre elles « pour ce que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrètes, lesquelles honte insupportable leur est déceler aux hommes confesseurs ». Le Saint-Père ne les rebuta point. Mais il leur fit part de ses craintes : sauraient-elles observer le secret? Autant que les hommes, répondirent-elles. Or donc, le pape leur remit une cassette en leur interdisant d'y toucher. Dès qu'il fut parti, la boîte fut ouverte par les indiscrètes; s'en échappa une linotte. Quand le pape, le lendemain, leur demanda la cassette, il fallut bien avouer le péché de curiosité et de désobéissance :

« alors leur remontra que chose trop difficile leur serait receler les confessions ».

L'anecdote n'était pas nouvelle. Elle fut imprimée dès 1476. Mais il est bien probable qu'elle était connue au pays de Fontevraud où Rabelais l'a recueillie, tant elle s'appliquait bien aux religieuses du monastère.

Maître François n'aurait-il pas également songé à Fontevraud en décrivant l'abbaye de Thélème? On l'a prétendu et il faut avouer que certains traits des thélémistes s'appliquent assez bien aux fontevristes. Thélème est situé jouxte la rivière de Loire, à deux lieues de la grande forêt de Port Huault. C'est à peu près la situation de Fontevraud. On reçoit à Thélème des hommes et des femmes... comme à Fontevraud. Et il n'est pas jusqu'aux navires qui, chaque année, remontant la Loire, apportent à Thélème « lingots, soies, perles et pierreries » qui ne rappellent les lourdes nefs aux voiles timbrées des armes de l'abbesse qui amenaient chaque année à Fontevraud denrées précieuses, épices et sel.

Rabelais n'a jamais oublié les modèles qu'il avait eus sous les yeux.

●

Gaucher de Sainte-Marthe et Pichrocole. — Et c'est ainsi qu'il a introduit dans *Gargantua* un familier de Fontevraud, qui avait eu maille à partir avec son père, le docteur Louis Gaucher de Sainte-Marthe.

La famille Gaucher de Sainte-Marthe, qui donna à l'humanisme un écrivain célèbre, était établie à Fontevraud depuis la fin du quinzième siècle. De père en fils, on y était médecin de l'abbaye. A saigner et à purger les religieuses, ces médecins-là ne s'étaient pas appauvris. Louis Gaucher de Sainte-Marthe, qui exerça de 1507 à 1551, avait pu acquérir la seigneurie de Lerné dont une partie des terres, nous venons de le voir, appartenait au monastère. Entre Antoine Rabelais, intendant de l'abbesse, et le seigneur temporel de Lerné, il y avait eu parfois des accrochages. Car le défenseur des intérêts de Fontevraud s'opposait aux empiétements de son médecin.

Mais les deux hommes se heurtaient aussi sur un autre terrain. En 1505, Antoine Rabelais était devenu, du chef de sa femme, propriétaire d'un petit fief situé de l'autre côté de la Loire, dans la paroisse de Varennes-sous-Montsoreau : le fief de Chavigny

qui comportait un manoir sans prétention — une partie du XVI[e] siècle en subsiste encore — des terres et quelques droits sur le fleuve. Or, Louis Gaucher de Sainte-Marthe possédait, là encore, une seigneurie voisine, celle du Chapeau.

Il est probable que maître Antoine Rabelais, aussi pacifique que Pichrocole, n'eût pas demandé mieux que d'entretenir de bonnes relations avec haut et puissant messire Gaucher de Sainte-Marthe, son voisin. Seulement, le seigneur du Chapeau était un personnage assez remuant. Il entreprit d'établir au travers de la Loire des pêcheries qui eurent pour effet de troubler la navigation. Cette gêne se répercuta sur le trafic qui diminua, et la diminution des négoces eut pour conséquence celle des redevances qu'Antoine Rabelais percevait sur les marchandises qui franchissaient le péage de Chavigny.

Plus touchée encore fut la puissante communauté des Marchands fréquentant la rivière de Loire. Aussi, avec l'aide des paroisses situées le long du fleuve et le concours d'Antoine Rabelais, elle n'hésita pas à intenter procès au perturbateur : et ce fut bientôt la guerre des procureurs, des avocats et de tous les hommes de justice dans la contrée : de Seuilly-l'Abbaye à Varennes, de Chouzé à Montsoreau, l'on ne parlait plus que de cette affaire.

François ne l'oublia pas. Là encore, il transposa plus tard, et ce fut la grande lutte des fouassiers de Lerné, menés par Pichrocole : « Messieurs de Sainte-Marthe m'ont dit que le Pichrocole de Rabelais était leur grand-oncle Jacques de Sainte-Marthe qui était médecin à Fontevraud. » Cette note de Ménage dans les *Menagiana* (tome II, page 226, de l'édition de 1715) aurait dû convaincre les commentateurs de Rabelais. Ménage était angevin, et par conséquent bien placé pour identifier les personnages de Gargantua.

On savait encore un siècle plus tard dans la famille de Sainte-Marthe que Rabelais avait pris pour modèle un de leurs ancêtres et la seule erreur commise était d'avoir confondu Jacques et Louis. Cependant la plupart des historiens rejetaient le propos de Ménage et affirmaient qu'il n'était point fondé. Il fallut qu'Abel Lefranc retrouvât à Orléans, où la communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire avait son siège, les pièces de la procédure pour que les érudits soient convaincus. Ajoutons qu'hélas! le dossier a brûlé avec les Archives du Loiret en 1940. Mais il reste encore une trace du procès dans les registres du Parlement de Paris : en effet, l'affaire engagée vers 1510 n'était pas terminée en 1539. Elle fut examinée cette année-là par la juri-

diction des Grands-Jours d'Angers (qui ne la trancha d'ailleurs pas définitivement). La guerre pichrocoline avait eu au moins l'avantage de durer moins longtemps.

●

Elle avait eu aussi pour effet de manifester le courage de frère Jean des Entommeures. Encore un personnage que Rabelais a cueilli dans son entourage. Voilà bien longtemps déjà qu'on sait, par un texte précis, qui se dissimulait sous ce nom : Antoine Couillart, sieur du Pavillon, écrit en effet dans une pièce de vers placée en tête des *Contredits des prophéties de Nostradamus* et adressée à Jean Buinart :

Quant Rabelais t'apellait moine
C'était sans queue et sans dorure
Tu n'étais prieur ni chanoine,
Mais frère Jean de l'Entomure.

Jean Buinart était alors prieur-curé de Sermaise. Sermaise, c'est en Anjou une minuscule paroisse du Baugeois. Etre nanti du prieuré-cure de Sermaise, ce n'était pas posséder une bien riche prébende. Y avait-il de quoi porter queue et dorure? Sûrement pas. Il est singulier de constater que les meilleurs commentateurs de Rabelais n'en ont pas cherché plus long. Frère Jean des Entommeures, c'était Buinard, prieur-curé de Sermaise, et voilà tout. Nous avons été un peu plus curieux. Tout de même, ce Buinard devait être un personnage plus important qu'un obscur curé de campagne. Car il ne faut pas se laisser illusionner par le titre de prieuré-cure. Un tel titre désigne tout simplement une cure à laquelle est annexé un prieuré dépendant d'une abbaye. Le prieur-curé est pourvu par l'abbé au lieu de l'être par l'évêque. Mais le temporel n'en est pas plus considérable et l'importance de la paroisse nullement accrue.

D'autre part, il ne faut pas oublier qu'au temps de Rabelais (et d'Antoine Couillart) un grand nombre de ces petites cures de campagne étaient données comme prébendes à des clercs qui n'y résidaient pas. Ce n'était pour ces clercs qu'un bénéfice dont ils percevaient le revenu, en ne laissant au desservant établi sur place que la portion congrue. Pratique habituelle, courante, dont on pourrait citer mille exemples : Janequin, l'excellent musicien contemporain de Rabelais, était curé d'Unverre, près de Chateaudun, tout en habitant Paris et Rabelais lui-même était curé de Meudon.

Il est donc permis de supposer que Buinard, prieur-curé de Sermaise, ne fit jamais que de brèves apparitions dans sa cure angevine. Mais alors on se demande aussitôt où il pouvait bien résider et quelle était la véritable personnalité du prieur-curé de Sermaise.

Ce prieuré-cure dépendait de l'abbaye de Mélinais, au diocèse du Mans. C'est dans le fonds d'archives de cette abbaye qu'il fallait aller quérir la solution de ce petit problème. Et, de fait, en feuilletant ces archives, nous avons découvert un personnage qui pourrait bien être le véritable modèle de frère Jean des Entommeures.

Jehan Bouchart fut, vers le milieu du XVI[e] siècle, l'intendant général de Mélinais. Chargé à ce titre de la défense des intérêts du monastère, il devait accomplir de fréquents séjours à Paris. Son nom revient souvent en effet dans les titres, auprès de celui de l'abbé de Mélinais, un chanoine de Paris bien connu, Bruslard de Sillery. Et voici que dans un de ces titres, il est précisément qualifié de « prieur-curé de Sermaise », en 1563.

Or c'est en 1560 que le sire du Pavillon compose les contredits de Nostradamus. L'on conviendra qu'il y a là une coïncidence troublante. Mais, objectera-t-on, il y a loin de Buinart à Bouchard. C'est vrai. Toutefois, il faut avouer que ce nom de Buinard a fort bien pu être mal entendu, inexactement orthographié, incorrectement imprimé. La forme même Buinart est assez insolite. Et puis l'auteur des *Contredits* n'a peut-être pas voulu livrer le nom exact de son ami.

Résumons-nous : frère Jean des Entommeures, c'est le prieur-curé de Sermaise que Couillart du Pavillon appelle vers 1560 Jean Buinart. A la même date, nous savons par des documents d'archives que le prieur-curé de Sermaise se nommait Jehan Bouchard et était un personnage important, en relation avec des hauts dignitaires, des humanistes. Jean des Entommeures que Rabelais a pu connaître avant qu'il ait été appelé à ces charges de choix serait donc en réalité Jehan Bouchart. Aux érudits et aux commentateurs de pousser maintenant dans cette voie et de préciser la personnalité de ce Bouchart pour infirmer ou justifier notre hypothèse.

●

Et Frappin, pourquoi n'a-t-on pas tenté de mieux connaître cet autre témoin de la jeunesse de Rabelais? Il est probable que maître François lui doit pourtant beaucoup.

« En Angers estoit pour lors un vieil oncle, seigneur de Saint-Georges, nommé Frappin. C'est lui qui a fait et composé les beaux et joyeux Noëls en langage poitevin. »

Ce « vieil oncle » s'appelait effectivement Guillaume Frappin : la grand'mère maternelle de Rabelais s'était en secondes noces mariée à un sieur Frappin. Elle en eut six enfants et l'un fut ce Guillaume. Il était bien seigneur de Saint-Georges du Puy de la Garde, mais seigneur temporel et, en même temps, curé de cette petite paroisse. Que d'ecclésiastiques, d'intendants de monastères, etc... l'on trouve dans l'entourage de Rabelais! Saint-Georges était en Anjou, mais dans l'ancien diocèse de Maillezais (Poitou) ce qui suffit à expliquer la confusion de Rabelais.

L'oncle de Rabelais (qui n'était en réalité qu'un demi-frère de sa mère) était, lui aussi, un esprit cultivé. Il prenait le titre de licencié ès décrets. On peut supposer qu'il avait plus de connaissances qu'un simple curé de campagne. De fait, il ne résida guère, lui non plus, dans sa paroisse. On le trouve, dès la fin du XV[e] siècle, dans l'entourage de Guy de Laval et de Charlotte de Sainte-Maure, son épouse. Or ce Guy-là, possesseur d'un grand nombre de châteaux et de terres, appartenait à cette vieille famille des Laval qu'une tradition constante nous représente comme protecteur des artistes et des écrivains. Jeanne de Laval n'avait-elle pas été l'épouse du bon roi René, ce mécène? Un autre Guy de Lavàl fut le bienfaiteur de Jean Daniel, dit maître Mitou, organiste, faiseur de chansons, et Charles de Bourdigné, auteur d'un curieux ouvrage intitulé *les Mésaventures de Pierre Faifeu*, ouvrage que l'on tient aujourd'hui pour une des sources utilisées par Rabelais.

Tout s'accorde, et autour de cette famille de Laval, l'on trouve des parents ou des amis de maître François.

Car Rabelais connut bien son « vieil » oncle. Frappin, comme la plupart des curés de l'époque, habitait à Angers quand il ne résidait pas en un des châteaux de son protecteur. Sur le « tartre Saint-Laurent » qui existe toujours il possédait un logis dans la salle basse duquel Rabelais adolescent rencontrait les amis de son oncle : il y avait les frères Bourdigné, Daniel, d'autres joyeux compagnons. En humant « d'horribles traits de vin d'Anjou » il écoutait les histoires que le groupe racontait, il entendait chanter les Noëls du vieil oncle, Noëls savoureux par leur mélange de crudités et de naïvetés qu'un autre curé de Saint-Georges du Puy de la Garde, Lucas Le Moine, devait retrouver et publier par la suite. C'est là, n'en doutons pas, que Rabelais recueillit l'histoire de Goitrou le Borgne, le geai de son vieil oncle, qui avait participé

à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier contre les Bretons et y avait perdu un œil. L'histoire était d'ailleurs peinte sur les murs de la salle. C'est là qu'il connut Jean Daniel, Bourdigné et son héros Pierre Faifeu. C'est peut-être là, sur le tertre Saint-Laurent, et tout en suivant les cours de la Faculté de Médecine, qu'il entendit, pour la première fois, chanter la *Bataille de Marignan* de Clément Janequin, ce Janequin qui devait quelques années plus tard être à son tour le compagnon des Bourdigné, de Daniel ou Lemoine. *La Bataille de Marignan*, Rabelais la connaissait si bien, cette chanson, qu'il en a introduit un vers tout entier dans un passage de *Pantagruel*.

L'oncle Frappin, Jean Bouchard (ou Buinard), Louis Gaucher de Sainte-Marthe, combien d'autres ont été campés par le créateur de *Gargantua* dans l'œuvre qu'il élabora plus tard. C'est dans ce milieu tourangeau ou angevin qu'il a découvert une partie des traits de ses personnages, enregistré des traditions populaires. Mais son génie a fait le reste.

Jacques Levron.

GAZETTE

Quatre mètres trente. — *Les chroniqueurs littéraires du* Mercure *ont été bien soulagés, en ouvrant le* Figaro littéraire *du 14 novembre, d'y trouver l'article d'Armand Salacrou : « La convoitise des prix littéraires ». Car les dits chroniqueurs littéraires s'étaient livrés auparavant à une petite manifestation collective dont ils n'étaient pas très sûrs, au fond d'eux-mêmes, qu'elle s'accordât avec cette même conscience professionnelle qu'ils invoquaient pour justifier leur geste. L'article d'Armand Salacrou, c'est leur absolution.*

Disons tout de suite que Max-Pol Fouchet est étranger à l'affaire. Max-Pol Fouchet a accepté de prendre ici la succession de Maurice Nadeau, lui-même décidément trop absorbé par ses fonctions et obligations de directeur des Lettres nouvelles *pour pouvoir assurer plus longtemps un cumul qu'il nous avait fait l'amitié de soutenir durant plusieurs mois. Après un été passé au Mexique, Max-Pol Fouchet est rentré à Paris pour s'aliter; par force son premier article s'est trouvé différé d'un mois.*

Les autres chroniqueurs littéraires, ceux qui signent d'initiales diverses (et parfois fallacieuses en divers sens), ont simplement reculé devant la masse écrasante des livres qui leur étaient proposés. Déjà, en temps ordinaire, il leur faut chaque mois prendre le risque de négliger quelque ouvrage digne d'estime, et laisser le hasard jouer dans leurs choix un rôle toujours excessif, si réduit soit-il. Cette fois la part du hasard était trop grande. Ils ont jugé plus honnête de renoncer. Ils se sont abstenus en masse. Et c'est pourquoi le lecteur ne trouvera pas de chronique de lettres en tête de la Mercuriale *du mois réputé le plus littéraire de l'année.*

En revanche ils y trouveront la première chronique de poésie de Raymond Schwab, qui succède à Maurice Saillet, rédacteur en chef des Lettres nouvelles, *comme Max-Pol Fouchet à Maurice Nadeau. Cette première chronique est consacrée au livre d'Yves Bonnefoy,* Du mouvement et de l'immobilité de Douve. *De ce livre on peut être assuré qu'il ne se vendra pas à deux cent mille exemplaires dans les six mois; peut-être est-il néanmoins un événement littéraire beaucoup plus important que ne le sera le prochain Goncourt. Il y a bien des années, en tout cas, qu'il n'était pas arrivé aux connaisseurs de parler d'un livre comme ils font de celui-là*

(nous reviendrons sur la longue étude que Maurice Saillet lui a consacrée dans le numéro de novembre des Lettres nouvelles*).*

Mais laissons la parole à la sagesse d'Armand Salacrou :

« Avant de m'amener à un jugement de valeur, les livres que je reçois m'offrent une certitude mathématique : sur le rayon d'un couloir où je les range, les livres susceptibles cette année d'obtenir des voix au prix Goncourt se pressent sur une longueur de quatre mètres trente!

« Quatre mètres trente de romans à lire! près de deux cent vingt volumes (à deux centimètres d'épaisseur l'un dans l'autre, soyez certain de mes mesures). L'an dernier, nous n'en étions qu'à cent quatre-vingts. Où en serons-nous l'an prochain? (...)

« On entend dire : « S'il y avait un chef-d'œuvre, ça se saurait — et tout de suite! » Je n'en crois rien. Sans parler des erreurs de jugement, combien d'œuvres ont besoin de vieillir, comme le bon vin, pour prendre leur véritable goût. Combien de livres commencent lentement à vivre! Quelquefois, à l'heure de leur naissance, la profonde nouveauté des futurs chefs-d'œuvre semble hésiter à paraître, et se cache derrière quelques tics, sous une enveloppe à la mode du jour. (Sans oublier — ce qui ne facilite pas la tâche des sourciers — que pour leurs premiers lecteurs Saint-Simon et Stendhal ne savaient pas écrire notre langue.)

« Or, redoutable difficulté, nous devons indiquer à la France entière, que les journaux du soir rendent haletante d'émotion, le meilleur livre, dans les premiers mois de sa naissance — et, difficulté aggravée, ce livre est souvent l'œuvre du premier âge de l'écrivain.

« Or, certains livres du premier âge ne s'éclairent-ils pas plus tard dans l'œuvre accomplie de l'auteur (comme d'autres s'effacent derrière une suite d'œuvres médiocres? (...)

« Je désire proposer quelques réflexions à cette jeunesse impatiente : qu'elle se méfie — car la convoitise des prix stimule aussi les éditeurs, et je redoute cette ardeur éditrice. Si j'en crois certaines confidences, on ne trouve plus sur le marché un seul jeune auteur inédit. Refusé par Corrèa, voici Gallimard qui l'aguiche au moment même où Julliard le happe. Julliard a-t-il hésité un instant? La Table Ronde est déjà là, et, si prévenue trop tard, elle le manque, Plon, ou Albin Michel, ne le ratera pas : il sera publié, notre jeune auteur, et avant la fin novembre! Le chiffre d'affaires du prix Goncourt va chercher dans les cent millions de francs. Alors, on publie des jeunes auteurs par amour de la littérature, bien sûr, mais sans perdre de vue un certain côté billet de loterie, et comme on ne sait jamais... surtout avec ces Goncourt qui changent de goût tous les ans... N'est-il pas plus simple de les publier tous?

« Le calvaire du jeune auteur commencera avec son troisième roman, quand ses chances pour un prix se seront effacées... Ainsi,

sur le marché, commence-t-on à trouver, paraît-il, quelques troisièmes romans à publier!

« Mais ces premiers romans que nous lisons à longueur de journée, que valent-ils? Ils ne sont pas tous mauvais; un jeune homme, une jeune fille a toujours sa jeune biographie à nous offrir avec ses réflexions sur ses premières expériences de la vie et, dans l'ensemble, le travail est bien fait; avec des rosseries, çà et là, l'intelligence pétille. Se ressemblent-ils? Ont-ils un caractère commun? Oui, hélas! Presque tous ces romans sentent la hâte, même lorsque l'imprimeur a tout de même eu le temps de les brocher avec leur couverture avant de nous les adresser. Mais enfin, avec ou sans couverture, ça y est! Le volume est arrivé à l'heure, juste avant le départ.

« Et qu'adviendra-t-il de ce roman un peu bousculé? L'éditeur en vendra trois cents exemplaires à moins de toucher le gros lot d'un prix, avec l'injustice de tous les gros lots, et, neuf fois sur dix, avec toute l'injustice de la chance; de cette chance à laquelle je ne voulais pas croire, au temps de ma jeunesse, par goût de l'ordre et de l'équité, et dont je suis bien contraint aujourd'hui de reconnaître l'existence pour l'avoir quelquefois regardée dans les yeux.

« Mais leur plus grande chance, à ces jeunes écrivains, n'eût-elle pas été, en fin de compte, d'écrire le meilleur roman possible? Vingt fois sur le métier... Pourquoi, dans la plupart de ces œuvres, les traces de cette bousculade, afin d'être prêt pour la distribution des prix? Quelle erreur et quelquefois quels talents gâchés! (...) »

Le grand prix de littérature musicale. — *Le* Mercure *a annoncé brièvement le mois dernier que le Grand Prix de Littérature musicale avait été décerné le 9 octobre, pour la première fois, à M. Joseph Samson et à notre collaborateur René Dumesnil, ami de toujours de notre revue et de notre maison.*

Dans le numéro du 22 octobre du Journal musical français, *Marc Pincherle, président de la Société française de Musicologie, a raconté comment le jury avait fixé son choix entre les vingt-huit livres et les neuf manuscrits qui lui étaient proposés :*

« ... Une première séance de travail, après lecture par chacun de nous de la totalité des imprimés et de l'un ou l'autre des manuscrits, n'a plus laissé en ligne que douze livres et deux manuscrits; le reste évincé en majeure partie parce que trop spécial ou trop technique, sauf quatre ou cinq ouvrages dont la faiblesse tranchait avec les solides qualités de l'ensemble.

« A quelques semaines de là, une nouvelle réunion nous a amenés, non cette fois sans discussions, ni sans regrets, à restreindre la compétition à quatre livres et un manuscrit. Les quatre livres retenus étaient Le Langage musical, *de Max d'Ollone; le* Wozzeck, *de Pierre-Jean Jouve et Michel Fano;* l'Histoire illustrée du

théâtre lyrique, *de René Dumesnil, et* la Polyphonie sacrée en France des origines à nos jours, *de Joseph Samson.*

« *Quel que fût l'intérêt du* Langage musical *et du* Wozzeck, *les directives que nous nous étions données devaient leur faire préférer les deux autres volumes. Mais qu'il soit bien entendu que le jury unanime les prise très haut, et ne saurait trop les recommander aux amateurs déjà parvenus à un certain degré d'initiation. Non qu'ils soient d'une technicité très ardue* (Le Langage musical *est exposé avec une extrême simplicité*), *mais ils correspondent à des positions dogmatiques qu'il importe de pouvoir discuter. Si l'analyse technique, psychologique, et même psychanalytique de Wozzeck nous a tous séduits, la façon dont P.-J. Jouve le situe dans l'évolution du drame lyrique n'a pas trouvé que des adeptes.*

Entre les deux derniers ouvrages en présence, il devenait si difficile d'établir une présence que nous nous sommes décidés à les placer ex æquo. Celui de René Dumesnil est le premier qui, en langue française, présente un immense sujet jusqu'à présent traité fragmentairement dans vingt chapitres d'encyclopédies et d'histoires générales. On a déjà dit la clarté, l'aisance de son exposé, à la fois synthétique et animé de détails pittoresques et qu'appuie une illustration abondante et ingénieuse.

« *Moins étendue dans le temps et dans l'espace, la monographie de Joseph Samson résume de longues recherches personnelles, et le talent de l'auteur donne à ce travail d'érudition l'allure aisée d'une vulgarisation de bon ton. L'opportunité d'un tel travail est hors de doute, tant en raison de son intérêt propre, que du rôle réparateur qu'il peut et doit avoir auprès des historiens des musiques du Moyen Age et de la Renaissance. Ce que le développement de la polyphonie vocale doit à notre pays est magnifiquement mis en lumière, sans chauvinisme, mais avec un sens rigoureux de l'équité...* ».

Recherche de paternité. — « *Faire mieux la prochaine fois* », *formule empreintée à la fois de modestie et de noble espoir, semblait jusqu'ici réservée au vocabulaire des sportifs. Combien de fois n'a-t-on pas entendu l'homme qui venait d'établir un record nouveau ou de l'emporter dans une compétition quelconque, déclarer devant le microphone :* « *Je suis content, très content. Je tâcherai de faire mieux la prochaine fois.* »

Mais voici que ce cliché, cher aux champions à bout de souffle et à court d'imagination, entre dans l'usage courant. Cela induit à rechercher l'origine de cette locution. Qui l'a lancée, et en quelle circonstance? Récemment sans doute, autrement on en serait déjà fatigué. Mais ne serait-ce pas plutôt une résurgence?

On lit en effet dans les Mémoires *de la comtesse de Boigne un*

récit des funérailles de Louis XVIII à Saint-Denis, d'après ce que lui en avait dit le maréchal Marmont, duc de Ragusse.

« Je me rappelle, entre autres, écrit-elle, sa description du moment où le chef des hérauts d'armes, prenant successivement le casque, le bouclier, et enfin le glaive du roi, les précipitait après lui dans le caveau. On les entendait rouler de marche en marche, tandis que le héraut disait trois fois à chaque objet : « Le Roi est mort, le roi est mort, le roi est mort! » Puis, après ce cri de mort répété neuf fois, d'une voix lugubre, dans le silence de l'assemblée, la porte du caveau se refermait avec fracas; tous les hérauts se retournaient vers le public, criaient simultanément : « Vive le Roi! », et tous les assistants se joignaient à cette acclamation. J'avoue que le casque et le glaive de Louis XVIII pouvaient prêter à rire. Mais lorsque le maréchal racontait le bruit de ces armures, tombant dans les profondeurs de cette royale sépulture, il causait d'autant plus de frémissement que lui-même en éprouvait encore...

. . . . . .

Le roi Charles X dit quelques mots d'obligeance à M. de Brézé, grand-maître des cérémonies, sur la manière intelligente dont il avait préparé et conduit les détails de la pompe funèbre. « Oh! Sire, répondit l'autre modestement, le Roi est bien bon; il y a manqué bien des petites choses, une autre fois ce sera mieux.

— Je vous remercie, Brézé, répondit le roi eu souriant, mais je ne suis pas pressé. »

M. de Brézé s'effondra, ajoute malicieusement la comtesse de Boigne.

En attendant qu'on nous prouve par un ou plusieurs exemples l'emploi antérieur de cette formule devenue chère à l'élite du muscle, il semble qu'il faille en attribuer ou en restituer la paternité à un membre de l'élite aristocratique de la Restauration.

ROBERT LAULAN.

Villiers de l'Isle-Adam et la Commune. — Rappelons que c'est dans notre numéro d'août (p. 577) que M. J.-H. Bornecque a publié le *Tableau de Paris sous la Commune* qu'il attribue à Villiers de l'Isle-Adam. Cette publication et cette attribution ont suscité un vif mouvement d'intérêt, et a valu au *Mercure* toute une correspondance. Nous avons inséré le 1er octobre (p. 374) une note de M. Daniel A. de Graaf, et le 1er novembre (p. 564) une note de M. Blows. De son côté M. E. Drougard nous adressait d'Alger, quelques jours après M. Blows, une communication où il faisait état des mêmes textes que celui-ci, et dans le même sens. Il ajoutait :

Revoyons cependant d'un peu plus près les arguments qui ont entraîné la conviction de M. Bornecque.

Le plus important, sans contredit, c'est le témoignage de l'écrivain Victor-Emile Michelet, qu'il convient maintenant de citer en entier : « On le voit (Villiers), après l'armistice, garde national prêt à reprendre la bataille, applaudir de son éloquence, avec Verlaine, aux premiers efforts de la Commune... Les chercheurs pourraient retrouver, dans un petit journal paraissant en 1871, le Tribun du Peuple, *un article enflammé de Villiers en faveur de la naissante Commune brandissant « des drapeaux couleur de vengeance* (1) *». Certes, ce témoignage est précis, et il ne manque pas de poids, si l'on considère que V.-E. Michelet a été l'un des familiers de Villiers pendant ses dernières années. Deux lettres de l'auteur de l'*Eve future, *à lui adressées, et reproduites dans le tome XI des* Œuvres complètes, *témoignent même d'une certaine intimité. Il ne faut pas perdre de vue toutefois que V.-E. Michelet, plus jeune que Villiers de quelque vingt-cinq ans, n'est entré en relations avec lui qu'en 1885, à l'occasion de la publication d'*Axël *à la* Jeune France, *où le futur auteur des* Portes d'airain *remplissait les fonctions de secrétaire. Les événements de la Commune étaient vieux déjà d'une quinzaine d'années et ce fut seulement en 1910, soit un quart de siècle plus tard, qu'il exhuma ce souvenir. Quand j'eus moi-même, vers 1926, l'occasion de l'interroger à ce sujet, il ne put me préciser si l'article en question était vraiment demeuré unique, s'il était signé du nom de l'auteur ou seulement d'un pseudonyme. Le penseur, le noble poète qu'il était ne pouvaient évidemment avoir grand souci de ces menues contingences.*

*Il est d'ailleurs une question dont, en pareille matière, on ne saurait se désintéresser : ce sont les sentiments exprimés et la forme dans laquelle ils se traduisent. M. Bornecque s'est donné beaucoup de mal pour souligner les détails qui pouvaient plaider en faveur de l'attribution à Villiers : l'intérêt particulier que pouvait trouver l'auteur d'*Axël *à remarquer dans la rue « quelque Rose-Croix de la Franc-Maçonnerie, revêtu de ses insignes mystérieux », le serrement de cœur du poète devant les églises, abandonnées à partir de cinq heures du soir aux réunions populaires, l'indifférence du gentilhomme écrivain devant le drapeau qui, temporairement, représente la Patrie, l'enthousiasme pour la Liberté qui frémit dans telles répliques du* Nouveau-Monde... *Mais il ne semble pas avoir songé à examiner la forme. Or, il n'existe absolument aucun rapport entre le style du* Tableau de Paris *et aucun des différents styles, d'ailleurs peu variés, dont Villiers a pu user aux différentes époques de sa carrière et suivant les genres traités par lui. On relève même, dans le premier, certains procédés très voyants, bien en place dans un reportage de partisan comme celui-ci, mais qui lui ont toujours été complètement étrangers, par exemple les répétitions : « Qu'importe !... (pp. 580-581); Souvenez-vous...*

(1) *Villiers de l'Isle-Adam ou l'Initié*, pp. 35-36. Librairie hermétique, 4, rue de Furstenberg, Paris, 1910.

(p. 582); *Ils sont libres...* (p. 587), *ou le fait de présenter à chaque instant Paris comme une entité, un être vivant... C'est très bien; mais vraiment il est impossible de se représenter Villiers écrivant de cette encre-là. En revanche, il y a quelqu'un à qui les pages du* Tableau de Paris *font plus d'une fois penser : c'est Victor Hugo, et il est assez singulier que M. Bornecque ait pu employer, pour les caractériser, l'expression de « choses vues »* (*entre guillemets*) *sans songer non pas précisément à les attribuer à l'auteur des* Châtiments, *mais à quelqu'un qui aurait aimé emprunter sa manière et y aurait généralement réussi.*

Ceci nous amène à examiner maintenant le pseudonyme dont sont signés les cinq chapitres du Tableau de Paris. *Ce pseudonyme, c'est* Marius. *Rien de commun évidemment avec le consul plébéien, rival de Sylla. Bien plutôt le Marius des* Misérables, *l'amant de la petite Cosette, le héros de « l'épopée rue Saint-Denis », pseudonyme tout indiqué, on en conviendra, pour un jeune révolutionnaire.*

Et nous voilà tout de suite ramenés à Victor Hugo... et à quelqu'un qui s'est servi plus d'une fois, comme « nom de plume », du nom d'un autre des héros de la barricade rue Saint-Denis : c'est Catulle Mendès, qui signait « Jean Prouvaire » la rubrique « Semaine Parisienne » dans la République des Lettres *de* 1875-76 (2)... *Catulle Mendès, admirateur plus fanatique encore que Villiers de l'auteur des* Misérables, *et qui faisait du Victor Hugo aussi bien que Victor Hugo lui-même...*

De là à se rappeler que, précisément Catulle Mendès a publié des souvenirs sur la révolution de 1871, *sous le titre :* Les soixante-treize journées de la Commune, *souvenirs parus dès la fin de cette année terrible, il n'y a évidemment qu'un pas, et la lecture de cet ouvrage, si complètement oublié aujourd'hui, se révèle pleine d'enseignements...*

L'auteur commence, dans une courte préface, par présenter son livre (*un in-12 de* 333 *pages*) *comme la réunion pure et simple des notes qu'il a prises au jour le jour; « c'est, écrit-il, un tableau, retouché à chaque heure, de Paris pendant la Commune ». Et voilà déjà notre titre :* Tableau de Paris...

Poursuivons cependant notre lecture : de nombreuses pages s'offrent à nous, consacrées à la Colonne Vendôme, à la chasse aux réfractaires, et, parmi les premières, ces lignes révélatrices (p. 283) *: « Autour du tas de fascines où devait s'étendre la statue* (*de Napoléon, au sommet de la Colonne*) *étaient plantés* des drapeaux couleur de vengeance. » (*C'est moi qui souligne l'expression, et, dans le texte, elle n'est pas entre guillemets* (3).

(2) J'ai signalé le fait dès 1924 dans un bref article paru au *Mercure de France*, et j'ai eu l'occasion de le rappeler en 1931 dans mon édition critique des *Trois premiers Contes* de Villiers de l'Isle-Adam.

(3) Notons en passant que c'est là l'expression exacte citée par V.-E. Michelet. Dans le *Tableau de Paris*, on lit en effet : « de longs étendards couleur de vengeance ».

D'ailleurs l'ouvrage tout entier n'est qu'une charge à fond contre la Commune, avec, tout juste, ici et là, quelques timides allusions à une primitive confiance qu'on aurait pu avoir dans la sincérité des hommes qui avaient pris la tête du mouvement. Mais on a très nettement l'impression que ce livre, si hâtivement publié au lendemain même des événements, loin d'être le simple assemblage de feuillets griffonnés au jour le jour, n'est en réalité qu'un ouvrage de circonstance, très habilement composé pour donner le change. Mendès, qui craignait sans doute d'être inquiété en raison de sa collaboration au Tribun du Peuple, *et peut-être à d'autres journaux communards, mit à profit probablement pour l'élaborer les quelques semaines qu'il jugea bon de passer à l'écart, près d'Orléans, après la chute de la Commune... Et cela expliquerait qu'il put, un peu plus tard, figurer comme témoin à décharge devant le conseil de guerre qui eut à statuer sur le cas de Jean Marras, après son retour d'Espagne* (4).

Je crois donc que l'on risquerait beaucoup moins de se tromper en attribuant le Tableau de Paris *à Catulle Mendès plutôt qu'à Villiers de l'Isle-Adam.*

Que Victor-Emile Michelet se soit trompé de bonne foi, la chose n'a rien que de très vraisemblable, si l'on songe à l'intimité, — apparente tout au moins, — qui existait encore à son époque entre Villiers et Mendès...

En tout cas, si l'on tenait absolument à établir une collaboration de Villiers aux journaux de la Commune, ce n'est pas vers ceux de la fin qu'il faudrait diriger ses recherches, mais au contraire vers ceux de la dernière quinzaine de mars ou de la première d'avril. Michelet lui-même ne l'indique-t-il pas, par des expressions que M. Bornecque n'a peut-être pas suffisamment remarquées : « *...les* premiers *efforts de la Commune... la* naissante *Commune...* » ? (*c'est moi qui souligne*). *La période du* 17 *au* 24 *mai, ce n'est plus la Commune naissante, c'est la Commune expirante; le* 21, *à l'aube, les Versaillais sont entrés dans Paris et la* « *Semaine sanglante* » *a commencé...*

Villiers de l'Isle-Adam et la Commune : conclusions de M. J.-H. Bornecque. — A la suite de toute cette correspondance, M. J.-H. Bornecque a bien voulu réunir ses réponses et ses conclusions dans une mise au point que nous nous excusons de ne pas pouvoir reproduire intégralement, faute de place, mais dont nous tenons à citer les principaux passages :

. . . . . .

J'ai beaucoup d'admirative estime pour les travaux de M. Dougard, et pour sa connaissance de l'œuvre de Villiers. Pourtant,

(4) Cf. Louis Barthou : « Jean Marras et Leconte de Lisle », *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1933.

sans avoir publié exclusivement sur Villiers, il y a tout de même vingt-cinq ans que je me familiarise avec lui, et que j'en collectionne, pour mieux le suivre, les éditions originales ou préoriginales. Je m'excuse donc de ne pouvoir être positivement de l'avis de M. Drougard sur les rapports entre le style du « Tableau de Paris » et celui des autres œuvres de Villiers. « Celui », ou plutôt « ceux », car Villiers, reporter, dramaturge, boulevardier, romancier romantique, mystique et cruel, jouait à son gré de tous les styles, du goguenard au grandiose, mais avec un mélange d'ironie et d'enthousiasme qui lui est propre. Il adopte toutes les manières, mais il a une tonalité. A moins que l'on ait affaire à un pastiche, l'on doit savoir de qui il s'agit; ni la signature, ni son absence n'y font rien. Il y a, me semble-t-il, un ton *Villiers, comme il y a un* ton *Chateaubriand, ou un* ton *Mozart.*

En ce qui concerne d'ailleurs le pseudonyme, mes correspondants ignorent peut-être que dans son roman à clefs La Maison de la Vieille, *Catulle Mendès prête à Villiers cette image que, des années plus tard, il n'avait aucune raison d'inventer : « C'est pendant huit mois seulement qu'Hugo a mangé — somptueux déjeuner d'ailleurs — la côtelette de* Marius... »

Pourquoi, d'autre part, V.-E. Michelet eût-il inventé qu'un pareil texte devait être de Villiers? Pourquoi M. Drougard, qui connaît les relations confiantes des deux hommes, qui connaît les deux lettres publiées de l'un à l'autre et en reconnaît le ton d'affectueuse intimité, s'efforce-t-il de discréditer, d'après une incertitude de mémoire (et non une négation) de 1926, *un témoignage formel de* 1910? *N'est-il pas simple et normal de se représenter que Michelet, secrétaire de rédaction de la* Jeune France, *a, en son temps, recueilli la confidence de Villiers lui-même, alors hors d'atteinte?*

Non! M. Drougard préfère prêter ce texte, sinon à Hugo (auquel mon expression « choses vues » avait précisément pour but de suggérer que j'avais pu penser, mais sans croire devoir retenir cette hypothèse après examen des discours et des vers de Hugo à cette époque, où il était d'ailleurs à Bruxelles), mais à Mendès. Je connais, je possède le livre de Mendès, Les soixante-treize journées de la Commune; *une seule expression s'y trouve qui puisse prêter à réflexion, celle donnée à Villiers par Michelet. Mendès, fort lié avec Villiers, sur lequel il a écrit des souvenirs étincelants, n'a-t-il pu l'entendre de sa bouche ou la lire dans le journal lui-même?*

Car de croire que Mendès... J'ai relu le livre en question, de bout en bout : eh bien, alors que j'ai pu citer plusieurs expressions frappantes qui apparentent le style du Tableau de Paris *à celui d'autres œuvres signées Villiers, je désespère de trouver dans le style mielleux et haineux, dans la pensée sordide de ce livre partial et volontairement mal informé, quoi que ce soit qui rejoigne le style hautain, la pensée farouche du* Tableau de Paris

quand il ne s'agit pas, une seule fois, d'une description de remplissage. Mendès est là sec et surtout vulgaire. Il se refuse absolument à s'élever au-dessus des petits faits qu'il monte en épingle. L'auteur du Tableau *ne reste jamais longtemps sans émotion ou vue générale.*

Pour refuser de surcroit l'attribution à Villiers, pour imposer une attribution à Mendès, M. Drougard, gêné par le très court délai entre le dernier article, enthousiaste, pour la Commune, du 25 mai, et le volume haineux, de 327 pages, du 30 mai, contre elle, imagine que les notes ont été antidatées, et que Mendès, pour écrire son livre, mit à profit, probablement, quelques semaines de retraite à Orléans. C'est là une supposition qui résiste mal à l'examen si l'on se rapporte à l'achevé d'imprimer, qui porte ces chiffres cabalistiques : 1167, 6, 1 *: c'est-à-dire, en langage d'imprimeur, après le numéro d'ordre, la mention du mois :* 6 *(juin), et celle de l'année d'après son dernier chiffre :* (187)1.

L'on ne trouve donc plus le temps matériel à l'exécution d'un ouvrage que M. Drougard voudrait écrit après coup pour donner des gages et se « dédouaner ». D'ailleurs, si l'on se fonde sur la fameuse lettre à Langeron (nous allons y venir) pour dénier à Villiers la paternité d'articles sympathiques à la Commune, comment peut-on les attribuer à Mendès, précisément parce qu'il a écrit tout un ouvrage contre la Commune! Ce qui serait faux quand il s'agit de Villiers deviendrait donc vrai quand il s'agit de Mendès, exactement par la vertu du même raisonnement!

. . . . . .

En définitive il s'agit, au delà de cette petite discussion critique, d'un douloureux et toujours actuel problème d'éthique, parfaitement vu par MM. Blows et Drougard, mais uniquement pour se révolter contre lui.

Leurs arguments peuvent se résumer ainsi :

1° *Les convictions de Villiers, catholique et royaliste, s'opposaient, s'écria M. Blows, à sa collaboration à un journal communard.*

2° *Une lettre d'aussitôt après la Commune, débordante de sympathie pour les Versaillais, contredit* ipso facto, *disent-ils tous deux, l'hypothèse d'une collusion avec les gens de la Commune.*

Sur le premier point, M. Blows est bien bon de croire que mes thèses s'appuyent sur des « idées reçues de la critique villérienne ». Je lui retournerais volontiers le compliment, m'étonnant qu'un esprit sagement ennemi des idées reçues puisse écrire avec simplicité : « le catholique et royaliste Villiers de l'Isle Adam ». C'est proprement confondre la tradition avec la réalité, le personnage avec la personne.

Oui, Villiers faisait profession d'être royaliste. Assurant descendre du grand-maître de l'ordre de Malte et compter parmi ses ancêtres les plus puissants et les plus hautains soutiens de la royauté, comment ce pèlerin de l'Absolu n'eût-il pas adhéré à un système

aristocratique? Mais royaliste à condition que le royalisme lui reconnût tôt ou tard sa juste place, et sans que cela l'ait empêché (au contraire) de solliciter de Napoléon III une audience qui le rapprochât du trône de Grèce auquel il croyait pouvoir prétendre. Cet épisode, officiellement annoncé alors par les journaux, fut de notoriété publique; l'homme bienveillant et probe que fut Mallarmé l'a raconté lui aussi. Jamais Villiers, qui jugeait la démarche une formalité ennuyeuse, mais naturelle, n'a trouvé nécessaire de protester contre un récit qu'il colportait lui-même avec une nonchalante fierté.

Catholique? Soit! par tradition aussi, par foucades d'absolu, par romantisme. Cependant, pour ne prendre qu'un exemple, M. Blows pourrait-il soutenir que La Torture par l'espérance *est l'œuvre d'un catholique fervent et orthodoxe? M. Blows a certainement lu, comme moi,* Axel. *Juge-t-il d'un catholique bienveillant et convaincu le rôle attribué à l'archidiacre dans le premier acte, et ses paroles d'une atroce ironie à une Sara qui veut bien se dépouiller de sa fortune, mais non de sa liberté, et refuse d'être religieuse, ce qui lui vaut, au nom de la Force et de la Vie, d'être paternellement invitée à passer le reste de ses jours dans un in-pace? « C'est ici la porte, janua, par laquelle j'ai le droit de vous contraindre à entrer dans la Vie; car, ainsi que le dit avec profondeur saint Ignace de Loyola, « la fin justifie les moyens », et il est écrit : « Forcez-les d'entrer! » « Venez, ma fille chérie! ma fille bien-aimée! Descendez ici. Soyez dans la félicité! »*

. . . . . .

Car quelle est en définitive la grave leçon de ce débat, telle qu'elle ressort des témoignages contradictoires que m'apportent mes correspondants? Elle n'est pas de s'écrier, la tête couverte de cendres : « Il a été communard! », comme l'on dirait : « Il a eu la vérole! ». Cela, c'est une affaire d'histoire, et une affaire de conscience. Beaucoup plus troublante me semble cette autre question, qui se pose bon gré mal gré : « Villiers a-t-il, oui ou non, joué le double jeu, *dans quelle mesure, et pourquoi? » Même si le texte que j'ai publié n'existait pas, ni M. Blows, ni M. Drougard, ni personne ne pourrait nier, en face des affirmations du seul Villiers, le témoignage de Bergerat si opportunément opposé par M. de Graaf à la lettre de protestation qu'il a découverte. « ...Je vois encore Villiers de l'Isle-Adam, coiffé du képi de capitaine de la garde nationale, que recouvrait d'ailleurs un étui de carton, essayer de rallier les Parnassiens à la cause fédérale. Sans l'étui de carton qui nous gâtait un peu la prédication, nous l'eussions peut-être escorté derrière le drapeau rouge, car nous professions pour lui une admiration très grande... »*

Donc, si l'on en croyait totalement la lettre adressée le 25 mai au sieur Langeron, tandis que Villiers, capitaine de la Garde Nationale, essayait de rallier les Parnassiens à la cause fédérale, le même Villiers aurait simultanément essayé de débaucher en

sous-main une trentaine d'hommes, et fourni des renseignements secrets contre cette Commune qu'il célébrait et dont il touchait la solde! Allons donc! Ce serait plus que du double jeu, *et il n'existe pour qualifier de telles actions qu'un mot trop triste, dont je me refuse à dégrader Villiers. Pour expliquer ce revirement, je préfère croire en toute sincérité à un brusque désenchantement. Je crois aussi — et peut-être plus encore — à de l'inconséquence, à cette inconscience naïve propre à un être qui vivait dans un monde intérieur exigeant, et dans lui seul. La lettre à Langeron? L'exagération tartarinesque d'un chimérique, anxieux, en une semaine où l'on fusillait lestement, de détourner aussitôt tout soupçon possible par un zèle outré, il espère sans doute aussi, en un temps où « la guerre et la Commune nous ont momentanément ruinés » (momentanément!...) obtenir de Versailles quelque subside ou quelque poste capable d'écarter la misère qui le tint sans cesse à la gorge, et dont ses lettres tentent sans relâche d'exorciser la présence. Car cinquante lettres, humbles ou fières, confirment les propos que Mendès prête à Villiers : « J'ai du génie! je n'ai pas le temps. Pourquoi? parce que je n'ai pas d'argent, parce qu'il faut que j'en trouve ou que j'en vole — la foi en soi donne droit au vol — pour ne point crever avant l'Œuvre! »*

. . . . . .

Inhumaine et discutable hiérarchie des valeurs? Peut-être. Mais de celle-là Villiers fut vraiment le martyr. Ne voyant d'abord une guerre civile et fratricide que sous l'angle de l'absolu, puis forcé d'incliner la tête et de ruser pour survivre, il a pris sa revanche en écrivant victorieusement la seule pièce politique, réaliste, profondément humaine et sociale à laquelle il se soit jamais adonné : Le Nouveau-Monde.

Ici et là, — et surtout dans les professions de foi des actes III et IV — c'est le même élan, ce sont les mêmes pensées que ceux du Tableau de Paris : *« Général, tout partisan ne combat que pour l'idée qu'il se fait 'une cause. Celle-ci ne représente que l'ensemble des croyances qu'elle a suscitées... » (...) Le premier devoir d'un peuple qu'on veut réduire en esclavage est de se révolter, car l'esclavage n'engendre que l'esclavage... La Liberté? Cela veut dire que l'Homme s'éveille, confusément, que son aurore va luire, et que les temps sont enfin venus pour lui de lever sans peur le front vers les cieux... (...) Je crois que nous combattons non seulement pour l'Amérique, mais pour un nouveau monde! Non seulement pour conquérir l'indépendance de ce sol adoptif, mais pour qu'au bruit du tomber de nos entraves rompues s'éveillent, en sursaut, de toute part, sur la terre, ceux qui sont faits pour délivrer! »*

. . . . . .

C'est toujours également à une espèce de pari que l'on est convié dans ce genre de discussion, depuis Pascal, jusqu'à Stendhal,

dont mainte œuvre, d'abord furieusement contestée, fut graduellement acceptée, au bénéfice d'une vraisemblance supérieure, dans des œuvres complètes. Ce pari, devions-nous le faire à propos du Tableau de Paris? *Sur le plan technique, des similitudes de tonalité y incitent; sur le plan historique, le témoignage de Bergerat concernant les sympathies de Villiers pour la Commune; sur le plan critique, le témoignage précis d'un familier, V.-E. Michelet, auquel nul autre témoignage positif ne s'oppose jusqu'ici.*

Au Mercure de France. — *Un nouveau titre a paru le 17 novembre dans la collection des éditions de bibliothèques du Mercure :* Kim, *en un volume. Cette collection offre un choix de beaux livres numérotés à offrir. (Rappelons que trois des premiers titres de cette collection sont épuisés :* Chronique des Pasquier, *de Georges Duhamel, en 5 vol.,* Œuvres *de Pergaud, en 4 vol.,* Suite cévenole, *d'André Chamson, en 1 vol.). On trouvera en quatrième couverture l'annonce détaillée de ces éditions.*

★

Le dernier roman d'Henri Queffélec paru au Mercure, Un homme d'Ouessant, *a été sélectionné par le Cercle du Livre de France de New-York et Montréal.*

★

Divers justificatifs de traductions viennent de parvenir au Mercure de France. Le voyage de Patrice Périot (Professor Patrice Périot) *publié par Hoffmann und Campe, de Hambourg, dans une traduction de W. H. Lüsberg.* Cri des Profondeurs (Schrei aus dem Abgrund) *publié par Verlag Herold, de Vienne, dans une traduction d'Elisabeth Juhasz. Enfin un volume d'extraits des* Exégèses des Lieux communs, *de Léon Bloy en langue flamande réalisé par Drukkerij Lanno uitgeverij, de Tielt.*

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

1953

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre M, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercuriale;* on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercuriale* (p. 754), où les rubriques sont classées par ordre alphabétique, et les textes par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot Gazette désigne les textes parus dans la *Gazette*, et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 760).

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janvier N° 1073	Tome CCCXVII p. 1-192	1er mai 1077	CCCXVIII 1-192	1er septembre 1081	CCCXIX 1-192
1er février 1074	CCCXVII 193-384	1er juin 1078	CCCXVIII 193-384	1er octobre 1082	CCCXIX 193-384
1er mars 1075	CCCXVII 385-576	1er juillet 1079	CCCXVIII 385-576	1er novembre 1083	CCCXIX 385-576
1er avril 1076	CCCXVII 577-768	1er août 1080	CCCXVIII 577-768	1er décembre 1084	CCCXIX 577-768

Alain

K. X. Roussel, CCCXVIII, 5.

Pierre Albert-Birot

Dix poèmes à la mer, CCCXVIII, 246.

Lou Albert-Lasard

Traduction et présentation de *Poèmes* de R. M. Rilke, CCCXVII, 27.

Corrado Alvaro

La mer, *nouvelle*, CCCXIX, 216.

J.-F. Angelloz

M. Allemagne.

Michel Arnaud

Présentation et adaptation de « La Calandria » du Cardinal B. D. da Bibbiena, CCCXVII, 240; 456.

Alexandre Arnoux

Le Maître de l'heure, *récit*, *I*, CCCXIX, 577.

Paul Arnold

Esotérisme du « Conte d'hiver », CCCXVIII, 494.

L.-J. Austin

Mallarmé et le rêve du « Livre », CCCXVII, 81; Paul Valéry compose « Le cimetière marin », CCCXVII, 577; CCCXVIII, 47.

S. B.

M. Comptes rendus de Lettres.

A.-M. B.

M. Comptes rendus de Lettres.

Fernand Baldensperger

Au secours de Mme de Staël et de son « Poème historique », CCCXIX, 101.

W. T. Bandy

M. Variétés.

J. Bartes

M. Compte rendu de Lettres.

André-Paul Bastien

Poèmes, CCCXVIII, 649.

Roger Bastide

M. Brésil.

Anne-Marie Bauer

Poèmes, CCCXVII, 442.

Cardinal B. D. da Bibbiena

La Calandria, *comédie*, *I*, CCCXVII, 242; *fin*, 456.

Yvon Bizardel

Géorgie et Louisiane, CCCXIX, 449.

Yves Bonnefoy

Vrai lieu, *poème*, CCCXVIII, 16.

Jean Bonnerot

Le portefeuille épistolaire de l'énigmatique Henry Harrisse, CCCXIX, 699.

M. Bibliothèques.

Gazette.

Jean de Bonneval

Le séjour de Louis-Philippe à La Havane, CCCXIX, 78.

J.-H. Bornecque

Présentation de « Sous la Commune » de Villiers de l'Isle-Adam, CCCXVIII, 577.

Gabriel Bounoure

Récents poèmes de Pierre Jean Jouve, CCCXVII, 287.

Jean Bruneau

Gazette.

Philippe Chabaneix

Poèmes, CCCXIX, 655.
M. Poésie.

Jean-François Chabrun

Jeanne au Buisson, *poème*, CCCXVIII, 73.

F. Chaffiol-Debillemont

Dans le sillage de « l'Immoraliste », CCCXIX, 281.

Fernand Chapouthier

M. Civilisation antique.

Eugène Chatot

Notes et souvenirs sur « La guerre des boutons », CCCXIX, 62.

Dr Georges Contenau

M. Archéologie orientale.

Florence Cravoisier

Traduction de « La mer » de Corrado Alvaro, CCCXIX, 226.

Michel Cresson

Panama, Pacifique, Marquises, CCCXVIII, 429.

Michel Décaudin

Gazette.

Ladislas Dormandi

Le Président de la Cour suprême, *nouvelle*, CCCXVII, 609.

Georges Duhamel

Pages du Livre de bord, CCCXVII, 193; Adieu à Rachilde, CCCXVIII, 193.
Gazette.

René Dumesnil

Serge Prokofiev, CCCXVIII, 444.
M. Musique.

Gilbert Durand

Psychanalyse de la neige, CCCXVIII, 615.

Dussane

M. Théâtre.

Jean Dypréau

Inventaire de l'Arche, *poèmes*, CCCXVIII, 612.

Louise Faure-Favier

La muse aux violettes, CCCXIX, 633.

Gustave Flaubert

Huit lettres inédites, CCCXIX, 386.

Yves Florenne

Prière pour un agonisant : fin de l'art sacré?, CCCXVII, 57.

M. Disques.

Maurice Fombeure

Poèmes, CCCXIX, 444.

Charles Ford

(avec la collaboration de René Jeanne)

L'Ecole cinématographique suédoise (1917-1923), CCCXVII, 268.

E. M. Forster

Ce que je crois, CCCXVIII, 385.

Clarisse Francillon

Entrevue, *nouvelle*, CCCXVIII, 20.

Nino Frank

Traduction de « Un certain Bat », de C. Zavattini, CCCXIX, 577.
M. Italie.

André Frénaud

Poèmes du petit vieux, CCCXIX, 629.

H. G.

Gazette.

Pierre Gauroy

Terres froides, CCCXVIII, 277.

Gérard-Gailly

Histoire d'un texte : les lettres de Mme de Sévigné, CCCXVII, 211.

Daniel A. de Graaf

Gazette.

Pierre Grenade

M. Comptes rendus de Civilisation antique.

Jacqueline de Guérivière

M. Variétés.

Armel Guerne

Poème, CCCXVII, 238.

Max Guiheneuf

Fusains, CCCXIX, 10.

Louis Guillaume

Quartz, *poème*, CCCXIX, 43.

Henri Guillemin

Connaissance de Rimbaud, CCCXVIII, 261.

Louis Hastier

M. Variétés.

Georges Hébert

Saint-Pierre de la Martinique, CCCXVII, 296.

Martin Heidegger

Que signifie penser?, CCCXVII, 392.

Emile Henriot

Vers, CCCXIX, 5.

Dr A. Herpin

M. Médecine.

Jean Hyppolite

Note, en manière d'introduction, CCCXVII, 385.

Raymond Jean

Quatre poèmes, CCCXVIII, 274.

René Jeanne

(avec la collaboration de Charles Ford)

L'Ecole cinématographique suédoise (1917-1923), CCCXVII, 268.

Alain Jouffroy

Découverte du monde, *poème*, CCCXVII, 631.

Pierre Jean Jouve

Eternité ravie et verte, *poème*, CCCXIX, 193.

Jules Laforgue

Carnet 1884-1885, CCCXIX, 202; 426.

Loïc de la Londe

M. Variétés.
Gazette.

Armand Lanoux

La licorne joue de l'orgue dans le jardin, *poème*, CCCXVIII, 419.

Robert Laulan

M. Institut et Sociétés savantes.

Paul Léautaud

Journal littéraire (1950-1951), CCCXVII, 35.

André Lebois

La poésie de Pierre Albert-Birot, CCCXVIII, 289.

Fernand Leprette

A Berlin en 1951, CCCXVII, 658; CCCXVIII, 76.

Général G. Lestien

M. Questions militaires.

Fernand Letessier

M. Variétés.

Jacques Levron

M. Sociétés savantes de province; Variétés.

René Lyr

M. Belgique.

A. Mabille de Poncheville

Gazette.

Pierre Mac Orlan

M. Le Mois de Paris.

M. M.

M. Comptes rendus de Lettres; d'Art.

Marianne Mahn

M. Comptes rendus d'Histoire.

Henri Martineau

(avec la collaboration de François Michel)

Notes de Stendhal sur un exemplaire de « l'Allemagne » de Mme de Staël, CCCXVII, 445.
Gazette.

Charles Mauron

Traduction de « Ce que je crois » de E. M. Forster, CCCXVIII, 385.

Lucien Maury

Présentation de « Lettres inédites » de Mme de Staël, CCCXIX, 87.
M. Scandinavie.

Lucie Mazauric

M. Arts.

François Michel

(avec la collaboration d'Henri Martineau)

Notes de Stendhal sur un exemplaire de « l'Allemagne » de Mme de Staël, CCCXVII, 445.

Ernest Millard

En vendant des tableaux, CCCXIX, 463.

Marcel Mithois

Señor Presidente, *nouvelle*, CCCXVIII, 458.

Georges Mongrédien

M. Histoire.

Maurice Nadeau

M. Lettres.

Philip O'Creac'h

L'Ogre, *nouvelle*, CCCXVII, 66; Le meunier de vole, *nouvelle*, CCCXIX, 48.

Achille Ouy

M. Philosophie.

Lewis Padgett

Tout smouales étaient les borogoves, CCCXVIII, 195.

Emmanuel Peillet

Gazette.

Jacques Perret

Barbu, marc de café, hallebardes, CCCXVII, 408; Milnœucent et la mort du cheval, CCCXVIII, 396; Encore des bâtons dans les roues, CCCXIX, 254.

Henri Pichette

Poèmes offerts, CCCXIX, 397.

Claude Pichois

M. Variétés.

Jean Pourtal de Ladevèze

M. Comptes rendus de Poésie.

Jean Queval

Le cinéma contre la société, CCCXVII, 428; Hollywood, CCCXIX, 238.
M. Cinéma.

Pierre Reboul

M. Variétés.

André de Richaud

Retour au pays natal, CCCXVIII, 599.

Rainer Maria Rilke

Poèmes, CCCXVII, 27.

J. Rodolphe-Rousseau

Avenir du livre, CCCXVII, 5.

Marcel Roland

Paul Valéry, Sète et la mer, CCCXVIII, 640.

M. Nature.

Willy-Paul Romain

Fleuves de vie, *poèmes*, CCCXVII, 63.

S.

M. Comptes rendus d'Art; d'Histoire.

S. P.

M. Lettres; Comptes rendus de Lettres.

S. de Sacy

M. Histoire littéraire.

Justin Saget

Gazette.

Maurice Saillet

M. Poésie.
Gazette.

Religions d'autrefois dans la Perse d'aujourd'hui, CCCXIX, 25.

Michel de Saint-Barthélemy

Charles Samaran

Après la visite de George Sand à Valençay, CCCXVII, 635.

Tony Sauvel

M. Variétés.

Pierre Schneider

Dessins de Watteau, CCCXVII, 451.

Raymond Schwab

Zoroastre prophète de l'Iran, CCCXVIII, 651.
M. Orient; Poésie.
Gazette.

Madame de Sévigné

A Madame de Grignan. Une lettre restituée, CCCXVII, 226.

Robert Speaight

Réflexions sur « Othello », CCCXVIII, 478.

Stephen Spriel

Présentation de « Tout smouales étaient les borogoves » de Lewis Padgett, CCCXVIII, 195.

Madame de Staël

Lettres inédites, CCCXIX, 87.

Salah Stétié

Syrie, CCCXVIII, 256.

Armen Tarpinian

Contre la Chimère, *poèmes*, CCCXVII, 284.

Johannes Tielrooy

Maurice Barrès et les Beaux-Arts, CCCXVIII, 664.

Jean Tregarvan

Dollars mexicains, *nouvelle*, CCCXIX, 403.

Jacques Vallette

M. Lettres anglo-saxonnes.

Boris Vian

Traduction de « Tout smouales étaient les borogoves, de Lewis Padgett, CCCXVIII, 195.

Claude Vigée

L'Art et l'Esprit, CCCXVII, 645.

Alain Vigot

M. Danse.

Villiers de l'Isle-Adam

Sous la Commune : Tableau de Paris, CCCXVIII, 577.

Isabelle de Wyzewa

Présentation du « Carnet 1884-1885 » de Jules Laforgue, CCCXIX, 202.

Cesare Zavattini

Un certain Bat, CCCXIX, 577.

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA MERCVRIALE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES

1953

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(Dr Georges Contenau)

1er **Février :** *Le port phénicien de Sidon.* — 1er **Avril :** *Influences sur l'art de l'Inde.* — 1er **Septembre :** *Quelles salles du Louvre occupait le musée assyrien de 1847?; Nouvelles fouilles à Nimrud; « Radiocarbon dating ».* Comptes rendus.

ARTS
(Lucie Mazauric)

1er **Janvier :** *Les chefs-d'œuvre de la collection Van Beuningen au Petit-Palais.* — 1er **Mars :** *Chefs-d'œuvre des collections parisiennes; Ecole française du XIXe siècle* (Musée Carnavalet); *Emile Zola à la Bibliothèque nationale.* Comptes rendus. — 1er **Mai :** *Le Cubisme (1907-1914) au Musée d'Art moderne.* Comptes rendus (par L. M., S.). — 1er **Juillet :** *Revenons au Musée.* — 1er **Octobre :** *L'exposition des vitraux au Musée des Arts décoratifs; L'exposition Dufy au Musée d'Art moderne; La réouverture des salles de peinture au Musée du Louvre.* Comptes rendus (par L. M., S., M. M.). — 1er **Novembre :** [*« Objets usuels » au Musée des Arts et Traditions populaires; « Le Nu dans l'Art » à la Galerie Charpentier.*]

BELGIQUE
(René Lyr)

1er **Janvier :** [*L'initiative Harmel*]. Comptes rendus. — 1er **Juin :** [*Trois lauréats : Béatrix Beck, Dominique Rolin, Lucien Marchal; Réception de M. André Chamson*]. Comptes rendus. — 1er **Septembre :** [*Situation des écrivains belges de langue française; Guido Gezelle, Karel van de Wœstyne, Auguste Vermeylen, Styn Streuvels*]. Comptes rendus.

BIBLIOTHÈQUES
(Jean Bonnerot)

1er **Mai :** *Bibliothèque Lovenjoul... et autres.* Comptes rendus.

BRÉSIL
(Roger Bastide)

1er **Février :** *Présentation de Gilberto Freyre.* Comptes rendus. — 1er **Novembre :** *Le symbolisme brésilien.* Comptes rendus.

CINÉMA
(Jean Queval)

1er **Janvier** : *Limelight.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Le vieil homme et la caméra.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Manon des sources.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *La caméra peuple l'Atlas.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Les vacances de M. Hulot.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Le carnet d'un juré.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *De Dieu et d'André Breton.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Le relief n'est-il qu'un canular commercial?* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Picture.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Radio sur écran.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Luis Buñuel.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Retour d'Abel Gance.* Comptes rendus.

CIVILISATION ANTIQUE
(Fernand Chapouthier)

1er **Janvier** : *Mythologie et psychologie.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Musique et civilisation.* Comptes rendus (par Pierre Grenade).

DANSE
(Alain Vigot)

1er **Octobre** : *La saison chorégraphique.*

DISQUES
(Yves Florenne)

1er **Mai** : *España.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Pelléas et Mélisande.* Comptes rendus.

GRÈCE
(André Mirambel)

1er **Octobre** : [*Revues; Ouvrages de la Collection de l'Institut français d'Athènes*].

HISTOIRE
(Georges Mongrédien)

1er **Février** : *Les Mémoires de Marchand.* Comptes rendus (par G. M., Marianne Mahn). — 1er **Mai** : *Une nouvelle histoire de la IIIe République.* Comptes rendus (par G. M., S., Marianne Mahn). — 1er **Août** : *Du tombeau de saint Pierre au Carré magique.* Comptes rendus (par G. M., Marianne Mahn, G. L.). — 1er **Novembre** : *Une histoire du commerce.* Comptes rendus (par G. M., G. L.).

HISTOIRE LITTÉRAIRE
(S. de Sacy)

1er **Janvier** : *Textes.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Sand, Dorval, Vigny.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Le « Baudelaire » de Jean Prévost.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : [*Réédition de l'« Histoire de la Littérature française » de Lanson; « Les Romantiques », par Emile Henriot; « Histoire de la Littérature française au XVIIe siècle », tome III, par Antoine Adam*]. Comptes rendus.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES
(Robert Laulan)

1er **Janvier** : *Les débuts de la littérature en chinois vulgaire; Académie française.* — 1er **Février** : *La responsabilité des élites.* — 1er **Mars** :

Académie française : réception de M. André François-Poncet. — 1er **Avril** : *Lumières nouvelles sur la civilisation paléo-phénicienne.* — 1er **Mai** : *La route du poisson vers Paris.* — 1er **Juin** : *Une danseuse philosophe.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Un lieu astronomique auxiliaire à Paris au XVIIIe siècle : L'Ecole Militaire.* — 1er **Août** : *Une réalisation sociale de Louis XIV : Fort-Mardyck.* — 1er **Septembre** : *Naundorff aux Pays-Bas.* — 1er **Octobre** : *Réception du Maréchal Juin à l'Académie française.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *L'envers d'un prélat bienfaisant.* — 1er **Décembre** : *Nourrir les hommes.* Comptes rendus.

ITALIE
(Nino Frank)

1er **Mars** : *L'école du suicide.* — 1er **Juillet** : *Palazzeschi, ou l'enfant prodigue.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Les Italiens et le réel.* Comptes rendus.

LETTRES
(Maurice Nadeau)

1er **Janvier** : *Paul Valéry par lui-même.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., M. M.). — 1er **Février** : *Béatrix Beck.* Comptes rendus (par S. B., J. Barthes). — 1er **Mars** : *Romanciers d'Afrique du Nord.* Comptes rendus (par S. P., S. B.). — 1er **Avril** : *Gageures.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.). — 1er **Mai** : S. P. : *D'Alain et sur Alain; Deux livres sur Georges Duhamel.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B.). — 1er **Juin** : *La « personnalité » de Francis Jourdain.* Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., M. M.). — 1er **Juillet** : Comptes rendus (par S. P., S. B., A.-M. B., M. M.). — 1er **Août** : *Lueurs sur Franz Kafka.* Comptes rendus (par S. P., M. M.). — 1er **Septembre** : S. P. : *Le spectroscope du futur.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B., S. B.). — 1er **Octobre** : S. P. : *« Le mât de cocagne » de René-Jean Clot.* Comptes rendus (par S. P.). — 1er **Novembre** : S. P. : *« Un homme d'Ouessant », roman d'Henri Queffélec.* Comptes rendus (par S. P., A.-M. B.).

LETTRES ANGLO-SAXONNES
(Jacques Vallette)

1er **Janvier** : *Dernier état de Hemingway.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Aldous Huxley, dernier état.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Une question de frontières.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Du côté de chez Euterpe.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Une époque de l'histoire politique de l'Angleterre.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Shakespeariana.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Coleridge grand et malheureux.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *A la recherche de Dickens.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Du nouveau sur Henry James.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *Un amuseur* [*P. G. Wodehouse*]. Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *Le mystère de Hamlet.* Comptes rendus.

LETTRES GERMANIQUES
(J.-F. Angelloz)

1er **Janvier** : *Wolfgang Borchert (1921, Hambourg-1947, Bâle).* Comptes rendus. — 1er **Février** : *« Le Cercle de Munster (1799-1806) et la pensée religieuse de F. L. Stolberg » par Pierre Brachin.* Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Fenêtres sur Paris et sur le monde.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Helvetia mediatrix.* Comptes rendus. — 1er **Mai** : *L'édition allemande.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Une édition nouvelle de Rilke.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Du Reich à l'Europe.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *Un Joyce ou un Proust autrichien : Robert Musil.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *« L'Allemagne devant les lettres françaises*

de 1814 à 1835 », [par André Monchoux]. Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Fatalité romantique.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *L'Allemagne mystique.* Comptes rendus.

LINGUISTIQUE
(Robert Wagner)

1er **Août** : *Les langues du monde.* Comptes rendus.

MÉDECINE
(Dr A. Herpin)

1er **Avril** : *L'énergie vitale.* — 1er **Septembre** : *De l'alcoolisme.* Comptes rendus.

LE MOIS DE PARIS
(Pierre Mac Orlan)

1er **Janvier** : *Visiteurs et reporters de la nuit.* — 1er **Février** : *La photographie et la poésie du monde.* — 1er **Mars** : *Déplacements.* — 1er **Avril** : *Germaine Montero et la poésie populaire.* — 1er **Mai** : *Expériences à ne pas renouveler.* — 1er **Juin** : *L'école des tambours.* — 1er **Juillet** : *Présence sentimentale des langues d'argot.* — 1er **Août** : *Mobilité d'appartement.* — 1er **Septembre** : *Derrière le mur du son.* — 1er **Octobre** : *Poésie de l'authenticité.* — 1er **Novembre** : *Montmartre et Saint-Germain-des-Prés.* — 1er **Décembre** : *Notes pour une histoire de l'hiver.*

MUSIQUE
(René Dumesnil)

1er **Janvier** : *Reprise des « Maîtres chanteurs de Nuremberg » à l'Opéra.* Comptes rendus. — 1er **Février** : *Dolorès* (Opéra-Comique) ; *Miguel Mañara* (Orchestre National). Comptes rendus. — 1er **Mars** : *Deux oratorios : Nicolas de Flue* d'Arthur Honegger, *Psaume pour l'agonie d'un monde* du R. P. E. Martin; *La musique du sacre de Louis XVI.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Le rire de Nils Halerius* de M. Landowski; *Le mariage* de Moussorgski. Comptes rendus. — 1er **Mai** : *Serge Prokofieu; Porgy and Bess* de G. Gerschwin (Théâtre de l'Empire); *Cinéma,* ballet de René Jeanne, musique de Louis Aubert (Opéra). Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Ciboulette,* comédie musicale, livret de R. de Flers et F. de Croisset, musique de Reynaldo Hahn. Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *Reprise de Boris Godounov à l'Opéra.* Comptes rendus. — 1er **Août** : *L'amour de Danaé,* œuvre posthume de Richard Strauss (Opéra de Vienne). Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Hop Frog,* ballet de Raymond Loucheur (Opéra); *Le libertin* (*The rake's progress*) d'Igor Stravinsky (Opéra-Comique). Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Gravité de la crise des associations symphoniques.* — 1er **Novembre** : *« Gaultier-Garguille » d'Emmanuel de Bondeville, au Festival de Besançon; Jacques Thibaud; Louis Beydts.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *La partition de Darius Milhaud pour le « Christophe Colomb » de Claudel.*

NATURE
(Marcel Roland)

1er **Janvier** : *L'instinct de liberté.* — 1er **Février** : *Odeurs de sainteté.* — 1er **Mars** : *Le front vert.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *« L'homme n'est pas le plus fort ».* — 1er **Mai** : *Le collatéral.* — 1er **Juin** : *De l'Amazone à l'Himalaya.* Comptes rendus. — 1er **Juillet** : *L'art des jardins.* Comptes rendus. — 1er **Septembre** : *Nature pas morte.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : *L'autre élément.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *L'ancêtre.* Comptes rendus.

ORIENT
(Raymond Schwab)

1er **Juin** : *Humanisme oriental.* Comptes rendus.

PHILOSOPHIE
(Achille Ouy)

1er **Février** : *Ouvrages récents.* Comptes rendus. — 1er **Avril** : *Remarques sur la volonté.* Comptes rendus. — 1er **Juin** : *Connaissance de Hegel.* Comptes rendus. — 1er **Octobre** : *Le monde de l'art et le monde des événements.* Comptes rendus. — 1er **Décembre** : *L'enseignement de la Philosophie.* Comptes rendus.

POÉSIE

1er **Janvier** : Maurice Saillet : *Baudelaire par lui-même.* Comptes rendus. — 1er **Février** : Philippe Chabaneix : *Ellébore,* par Jean Lebrau; *Voyageuse immobile,* par Anne-Marie Oddo; *L'ennui du bonheur,* par Pericle Patocchi; *Où finit le désert,* par René Lacôte. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Mars** : Maurice Saillet : *Les reliques du Mal-aimé.* — 1er **Avril** : Philippe Chabaneix : *Quatrains d'automne,* par Léo Larguier; *De la Saint-Pierre à la Saint-Jean,* par André Blanchard; *Par-dessus la haie,* par Anne Fontaine; *Salon de poésie.* Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Mai** : Maurice Saillet : « *Sans muselière* », « *Poésie mutilée* » *et* « *Comme ça* », par Paul Valet. — 1er **Juin** : Philippe Chabaneix : *Georges Rodenbach,* par Pierre Maes; *Charles Van Lerberghe et ses amis,* par Henri Davignon; *Empire de France,* par Paul Fort; *Le cœur inapaisé,* par Albert Flad; *L'eau passe,* par Maurice Carême. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Septembre** : Philippe Chabaneix : *Vie de Verhaeren,* par A. Mabille de Poncheville; *Plus loin que Bételgeuse,* par Gilbert Mauge; *Dans mon tourment de chair,* par Philippe Dumaine; *Les temps obscurs,* par Charles Le Quintrec. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — 1er **Novembre** : Philippe Chabaneix : *Romance de Paris,* par Francis Carco; *Le soleil et la cendre,* par Henri Arbousset; *Les signes de l'addition,* par Robert Mallet; *Les* Ladevèze). — 1er **Décembre** : René Schwab : « *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* », par Yves Bonnefoy.

QUESTIONS MILITAIRES
(Général G. Lestien)

1er **Mars** : *Les enseignements de la guerre de Corée.* — 1er **Septembre** : *Stratégie, tactique, logistique.* Comptes rendus. — 1er **Novembre** : « *La Société militaire dans la France contemporaine* », [*par Raoul Girardet*]. Comptes rendus.

SCANDINAVIE
(Lucien Maury)

1er **Mars** : *Romans suédois; Histoire et journalisme.* Comptes rendus.

SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE
(Jacques Levron)

1er **Mars** : *La confiscation des biens des réformés; Pierre Leroux à Boussac.* — 1er **Septembre** : *Un philosophe normand* [*Tiphaigne de la Roche*]; *Le vocabulaire picard.*

THÉATRE
(Dussane)

1er **Janvier** : *Gaston Baty; Dom Juan* de Molière (Comédie-Française). — 1er **Mars** : *La Comédie-Française; Le Théâtre national populaire; La puissance et la gloire*, d'après Graham Greene (Centre dramatique de l'Est); *L'Age canonique*, par Christian Lude (Grenier de Toulouse). — 1er **Avril** : *Les loups*, de Romain Rolland (Théâtre Lancry); *Confessions d'un auteur dramatique*, t. II, de H.-R. Lenormand; *La vie d'un joueur*, de Roger Gaillard. — 1er **Mai** : *Sud*, de Julien Green (Théâtre de l'Athénée); *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset (T. N. P., au Palais de Chaillot). — 1er **Juillet** : *Les trois sœurs*, de Tchékov, par le Centre dramatique de l'Ouest (Théâtre Montparnasse); *Le livre de Christophe Colomb*, de Paul Claudel (Grand Théâtre de Bordeaux). — 1er **Novembre** : *Le coup de grâce*, mélodrame de Maurice Druon (Gymnase); *Le Joueur*, de Ugo Betti (Théâtre de l'Atelier); *Les invités du Bon Dieu*, vaudeville, par Armand Salacrou (Théâtre Saint-Georges). — 1er **Décembre** : *Christophe Colomb*, de Paul Claudel (Comédie Marigny); *L'Alouette*, de J. Anouilh (Théâtre Gaston Baty); *La maison de la nuit*, de Thierry Maulnier (Théâtre Hébertot).

VARIÉTÉS

1er **Mars** : Loïc de la Londe : *Mme de Mirbel et ses hôtes.* — 1er **Juillet** : W. T. Bandy : *Trois chantres de Pomaré : Banville, Privat d'Anglemont et Bourdin.* — 1er **Septembre** : Louis Hastier : *Le masque de fer;* Pierre Reboul : *La veille du 21;* Jacqueline de Guérivière : *Lettres d'autrefois sur la mort de Louis XVII;* Tony Sauvel : *Un général en civil (17 floréal an VIII).* — 1er **Novembre** : Claude Pichois : *André Gide, Jacques Crépet et Baudelaire;* Jacques Levron : *Archives et expositions;* Fernand Letessier : *Lamartine et l'Angevin François Grille.* — 1er **Décembre** : Jacques Levron : *De quelques sources de Rabelais.*

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA GAZETTE

1er Janvier : H. G. : *Le père de Béatrix Beck.* Raymond Schwab : *Un problème balzacien.* Justin Saget : *Un hommage à Julien Torma. Au Mercure de France.* — **1er Février** : Emmanuel Peillet : *Michel Alexandre.* Maurice Saillet : *Paul Valéry et « La conquête du courage ». Sur Mme de Mirbel.* H. G. : *Christian Beck et Alfred Jarry. Au Mercure de France.* — **1er Mars** : *Christian Beck.* Raymond Schwab : *Le Conseil du Langage scientifique. Casseroles en aluminium. Au Mercure de France.* — **1er Avril** : Henri Cottez : *Le livre du jour : « Le Disciple ». Alexandre Astruc et « Le rideau cramoisi ». Le « Baudelaire » de Jean Prévost.* Loïc de la Londe : *Petite suite à « Madame de Mirbel ».* — **1er Mai** : Georges Duhamel : *Le passant de Saïgon. La mort de Rachilde. Lucien Maury. Emile Magne. Compléments sur Christian Beck. Au Mercure de France.* — **1er Juin** : Henri Cottez : *Le livre du jour : « Les Caves du Vatican ». Le Grand Prix National des Lettres.* — **1er Juillet** : Jean Bonnerot : *L'Etat et la vie des mots.* Jean Bruneau : *Giraudoux et « Siegfried ». « Christian Science ».* Michel Décaudin : *A propos des « Compléments sur Christian Beck ». Au Mercure de France.* — **1er Août** : *En l'honneur de Louis Mandin. Le Prix des revues.* A. Mabille de Poncheville : *Le souvenir de Georges Eckhoud. Hommage à un professeur.* — **1er Octobre** : *Johannes Tielrooy. Grève et errata. Pour une édition critique de Mac Orlan. Queffélec : un romancier breton, mais non régionaliste.* Daniel A. de Graaf : *Villiers de l'Isle-Adam communard. Au Mercure de France.* — **1er Novembre** : Azy Leblond : *La Nouvelle-Calédonie dans les Lettres. « Rencontre avec Queffélec. » Villiers de l'Isle-Adam et la Commune. Association des Amis d'Alain. Au Mercure de France.* — **1er Décembre** : *Quatre mètres trente. Le grand prix de littérature musicale.* Robert Laulan : *Recherche de paternité.* E. Drougard : *Villiers de l'Isle-Adam et la Commune. Villiers de l'Isle-Adam et la Commune : conclusions de M. J.-H. Bornecque. Au Mercure de France.*

TABLE DES SOMMAIRES

1953

CCCXVII — N° 1073 — 1er JANVIER 1953

J. RODOLPHE-ROUSSEAU..... *Avenir du livre*..... 5
Président du Syndicat des Editeurs.
RAINER MARIA RILKE..... *Poèmes* 27
Présentation de Lou Albert-Lasard.
PAUL LÉAUTAUD..... *Journal littéraire* (1950-1951)..... 35
YVES FLORENNE..... *Prière pour un agonisant : Fin de l'art sacré?*..... 54
WILLY-PAUL ROMAIN..... *Fleuves de vie*, poèmes..... 63
PHILIP O'CREAC'H..... *L'Ogre*, nouvelle..... 66
L.-J. AUSTIN..... *Mallarmé et le rêve du « Livre »*.. 81

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN : **Le Mois de Paris**, p. 109. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 112. — MAURICE SAILLET : **Poésie**, p. 121. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 126. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 129. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 132. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 135. — J.-F. ANGELLOZ : **Allemagne**, p. 140. — RENÉ LYR : **Belgique**, p. 147. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 151. — FERNAND CHAPOUTHIER : **Civilisation antique**, p. 159. — S. DE SACY : **Histoire littéraire**, p. 163. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 171. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 175.

GAZETTE. — Le père de Béatrix Beck. — Un problème balzacien, par Raymond Schwab. — *Un hommage à Julien Torma*, par Justin Saget. — *Au Mercure de France.*

CCCXVII — N° 1074. — 1er FEVRIER 1953

GEORGES DUHAMEL..... *Pages du Livre de Bord*..... 193
de l'Académie française.
GÉRARD-GAILLY ..... *Histoire d'un texte : Les lettres de Mme de Sévigné*..... 211
MADAME DE SÉVIGNÉ..... *A Madame de Grignan*..... 226
ARMEL GUERNE..... *Poème* 238
CARDINAL B. D. DA BIBBIENA.... *La Calandria*, comédie (I)..... 240
Adaptation de Michel Arnaud.
R. JEANNE ET CH. FORD..... *L'Ecole cinématographique suédoise.* 268
ARMEN TARPINIAN..... *Contre la Chimère*, poèmes..... 284
GABRIEL BOUNOURE..... *Récents poèmes de Pierre Jean Jouve.* 287
GEORGES HÉBERT..... *Saint-Pierre de la Martinique*..... 296

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN : **Le Mois de Paris**, p. 305. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 308. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie**, p. 313. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 320. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 325. — J.-F. ANGELLOZ : **Allemagne**, p. 329. — ROGER BASTIDE : **Brésil**, p. 336. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 341. — Dr GEORGES CONTENAU : **Archéologie orientale**, p. 348. — GEORGES MONGRÉDIEN : **Histoire**, p. 351. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 357. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 360. — ACHILLE OUY : **Philosophie**, p. 364.

GAZETTE. — Michel Alexandre, par Emmanuel Peillet. — *Paul Valéry et « la Conquête du Courage »*, par Maurice Saillet. — *Sur Madame de Mirbel*, par Henri Martineau. — *Christian Beck et Alfred Jarry. — Au Mercure de France.*

CCCXVII N° 1075. — 1er MARS 1953

JEAN HYPPOLITE..... *Note en manière d'introduction*..... 385
MARTIN HEIDEGGER..... *Que signifie penser?*..... 392
JACQUES PERRET..... *Barbu, marc de café, hallebardes*.... 408
JEAN QUEVAL..... *Le Cinéma contre la société*..... 428
ANNE-MARIE BAUER..... *Poèmes*..... 442
H. MARTINEAU ET F. MICHEL.... *Notes de Stendhal*..... 445
PIERRE SCHNEIDER..... *Dessins de Watteau*..... 451
CARDINAL B. D. DA BIBBIENA.... *La Calandria*, comédie (*fin*)..... 456

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN : **Le Mois de Paris**, p. 488. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 491. — MAURICE SAILLET : **Poésie**, p. 499. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 502. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 505. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 512. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 517. — J.-F. ANGELLOZ : **Allemagne**, p. 522. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 529. — NINO FRANK : **Italie**, p. 534. — LUCIEN MAURY : **Scandinavie**, p. 537. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 544. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 547. — GÉNÉRAL LESTIEN : **Questions militaires**, p. 551. — JACQUES LEVRON : **Sociétés savantes de Province**, p. 554. — **Dans la Presse**, p. 559. — LOIC DE LA LONDE : **Variétés**, p. 560.

GAZETTE. — Christian Beck. — Le Conseil du langage scientifique, par Raymond Schwab. — *Casseroles en aluminium. — Au Mercure de France.*

CCCXVII N° 1076. — 1er AVRIL 1953

L. J. AUSTIN..... *Paul Valéry compose « Le Cimetière marin »* (I)..... 577
LADISLAS DORMANDI..... *Le Président de la Cour suprême*, nouvelle..... 609
ALAIN JOUFFROY..... *Découverte du Monde*, poème..... 631
CHARLES SAMARAN..... *Après la visite de George Sand à de l'Institut.* *Valençay*..... 635
CLAUDE VIGÉE..... *L'Art et l'Esprit*..... 645
FERNAND LEPRETTE..... *A Berlin en* 1951 (I)..... 658

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN : **Le Mois de Paris**, p. 682. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 685. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie**, p. 695. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 702. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 705. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 713. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 718. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 726. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 733. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 736. — ACHILEL OUY : **Philosophie**, p. 730. — Dr G. CONTENAU : **Archéologie orientale**, p. 748. — Dr A. HERPIN : **Médecine**, p. 752. — **Dans la Presse**, p. 755.

GAZETTE. — Le livre du jour : « Le Disciple », par Henri Cottez. — *Alexandre Astruc et « Le Rideau cramoisi ». — Le « Baudelaire » de Jean Prévost. — Petite suite à « Madame de Mirbel »*, par Loïc de la Londe. *— Au Mercure de France.*

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCXVII.

CCCXVIII N° 1077. — 1er MAI 1953

ALAIN..... *K. X. Roussel*..... 5
YVES BONNEFOY..... *Vrai lieu*, poème..... 16
CLARISSE FRANCILLON..... *Entrevue*, nouvelle..... 20
L. J. AUSTIN..... *Paul Valéry compose « Le Cimetière marin »* (*fin*)..... 47
JEAN-FRANÇOIS CHABRUN..... *Jeanne au Buisson*, poème..... 73
FERNAND LEPRETTE..... *A Berlin en 1951* (*fin*)..... 76

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt* : **Le Mois de Paris**, p. 101. — **Lettres**, p. 104. — MAURICE SAILLET : **Poésie**, p. 113. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 115. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 118. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 127. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 131. — YVES FLORENNE : **Disques**, p. 136. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 140. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 148. — JEAN BONNEROT : **Bibliothèques**, p. 155. — GEORGES MONGRÉDIEN : **Histoire**, p. 162. — S. DE SACY : **Histoire littéraire**, p. 167. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 174. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 177. — **Dans la Presse**, p. 181.

GAZETTE. — Le passant de Saïgon, par Georges Duhamel. — *La mort de Rachilde. — Lucien Maury. — Emile Magne. — Compléments sur Christian Beck. — Au Mercure de France.*

CCCXVIII N° 1078. — 1er JUIN 1953

GEORGES DUHAMEL..... *Adieu à Rachilde*..... 193
de l'Académie française.
LEWIS PADGETT..... *Tout smouales étaient les borogoves.* 195
Présentation de Stephen Spriel
ANDRÉ LEBOIS..... *La poésie de Pierre Albert-Birot*.... 239
PIERRE ALBERT-BIROT..... *Dix poèmes à la mer*..... 246
SALAH STÉTIÉ..... *Syrie*..... 256
HENRI GUILLEMIN..... *Connaissance de Rimbaud*..... 261
RAYMOND JEAN..... *Quatre poèmes*..... 274
PIERRE GAUROY..... *Terres froides*..... 277

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 294. — MAURICE NADEAU : **Lettres**, p. 297. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie**, p. 305. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 312. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 320. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 323. — RENÉ LYR : **Belgique**, p. 331. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 336. — FERNAND CHAPOUTHIER : **Civilisation antique**, p. 346. — RAYMOND SCHWAB : **Orient**, p. 351. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 356. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 360. — ACHILLE OUY : **Philosophie**, p. 365.

GAZETTE. — Le livre du jour : « Les Caves du Vatican », par Henri Cottez. — *Le Grand Prix National des Lettres.*

CCCXVIII N° 1079. — 1er JUILLET 1953

E. M. FORSTER..... *Ce que je crois*..... 385
JACQUES PERRET..... *Milnœucent et la mort du cheval*.... 396
ARMAND LANOUX..... *La Licorne joue de l'orgue dans le jardin*, poème..... 419
MICHEL CRESSON..... *Panama, Pacifique, Marquises*..... 429
RENÉ DUMESNIL..... *Serge Prokofiev*..... 444
MARCEL MITHOIS..... *Señor Presidente*, nouvelle..... 458

★

ROBERT SPEAIGHT..... *Réflexions sur « Othello »*..... 478
PAUL ARNOLD..... *Esotérisme du « Conte d'hiver »*.... 494

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 513. — **Lettres**, p. 516. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 518. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 521. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 528. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 532. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 537. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 544. — NINO FRANK : **Italie**, p. 551. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 558. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 561. — **Dans la Presse**, p. 565. — W. T. BANDY : **Variétés**, p. 565.

GAZETTE. — L'Etat et la Vie des mots, par Jean Bonnerot. — *Giraudoux et « Siegfried »*, par Jean Bruneau. — *« Christian Science ». — A propos des « Compléments sur Christian Beck »*, par Michel Décaudin. — *Au Mercure de France.*

CCCXVIII N° 1080. — 1er AOUT 1953

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM..... *Sous la Commune : Tableau de Paris.* 577
Présentation de J.-H. Bornecque.
ANDRÉ DE RICHAUD..... *Retour au pays natal*..... 599
JEAN DYPRÉAU..... *Inventaire de l'Arche*, poèmes..... 612
GILBERT DURAND..... *Psychanalyse de la neige*..... 615
MARCEL ROLAND..... *Paul Valéry, Sète et la mer*..... 640
ANDRÉ-PAUL BASTIEN..... *Poèmes*..... 649
RAYMOND SCHWAB..... *Zoroastre, prophète de l'Iran*..... 651
JOHANNES TIELROOY..... *Maurice Barrès et les Beaux-Arts*.... 664

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris,** p. 683. — MAURICE NADEAU : **Lettres,** p. 686. — JEAN QUEVAL : **Cinéma,** p. 696. — RENÉ DUMESNIL : **Musique,** p. 705. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques,** p. 709. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes,** p. 717. — GEORGES MONGRÉDIEN : **Histoire,** p. 721. — S. DE SACY : **Histoire littéraire,** p. 730. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes,** p. 738. — R.-L. WAGNER : **Linguistique,** p. 741. — ACHILLE OUY : **Philosophie,** p. 750.

CCCXIX N° 1081. — 1er SEPTEMBRE 1953

ÉMILE HENRIOT..... *Vers* 5
de l'Académie française.
MAX GUIHENEUF..... *Fusains* 10
MICHEL DE SAINT-BARTHÉLEMY.. *Religions d'autrefois dans la Perse d'aujourd'hui* 25
LOUIS GUILLAUME..... *Quartz,* poème..... 43
PHILIP O'CRÉAC'H..... *Le meunier de vole,* nouvelle..... 48
EUGÈNE CHATOT..... *Notes et souvenirs sur « La Guerre des Boutons »*..... 62
JEAN DE BONNEVAL..... *Le séjour de Louis-Philippe à La Havane* 78
MADAME DE STAËL..... *Lettres inédites* 87
Présentation de Lucien Maury.
FERNAND BALDENSPERGER..... *Au secours de Mme de Staël et de son « Poème historique »*..... 101

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris,** p. 110. — S. P. : **Lettres,** p. 113. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie,** p. 121. — JEAN QUEVAL : **Cinéma,** p. 127. — RENÉ DUMESNIL : **Musique,** p. 132. — YVES FLORENNE : **Disques,** p. 137. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques,** p. 140. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes,** p. 146. — Dr G. CONTENAU : **Archéologie orientale,** p. 150. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes,** p. 155. — MARCEL ROLAND : **Nature,** p. 161. — GÉNÉRAL G. LESTIEN : **Questions militaires,** p. 166. — JACQUES LEVRON : **Sociétés savantes de province,** p. 175. — LOUIS HASTIER, PIERRE REBOUL, JACQUELINE DE GUÉRIVIÈRE, TONY SAUVEL : **Variétés,** p. 175.

CCCXIX N° 1082. — 1er OCTOBRE 1953

PIERRE JEAN JOUVE..... *Eternité ravie et verte,* poème..... 193
JULES LAFORGUE..... *Carnet 1884-1885* (I)..... 202
Présentation d'Isabelle de Wyzewa.
CORRADO ALVARO..... *La Mer,* nouvelle..... 216
JEAN QUEVAL..... *Hollywood* 238
JACQUES PERRET..... *Encore des Bâtons dans les Roues*.... 254
F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT..... *Dans le sillage de « l'Immoraliste »*. 281

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris,** p. 294. — S. P. : **Lettres,** p. 297. — JEAN QUEVAL : **Cinéma,** p. 304. — LUCIE MAZAURIC : **Arts,** p. 312. — RENÉ DUMESNIL : **Musique,** p. 318. — ALAIN VIGOT : **Danse,** p. 321. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques,** p. 327. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes,** p. 333. — ANDRÉ MIRAMBEL : **Grèce,** p. 339. — NINO FRANK : **Italie,** p. 345. — S. DE SACY : **Histoire littéraire,** p. 348. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes,** p. 356. — ACHILLE OUY : **Philosophie,** p. 359.

GAZETTE. — Johannes Tielrooy. — Grève et errata. — Pour une édition critique de Mac Orlan. — Queffélec : un romancier breton, mais non régionaliste. — Villiers de l'Isle-Adam communard. — Au Mercure de France.

CCCXIX N° 1083. — 1er NOVEMBRE 1953

GUSTAVE FLAUBERT..... *Huit lettres inédites*..... 385
HENRI PICHETTE..... *Poèmes offerts*..... 397
JEAN TREGARVAN..... *Dollars mexicains,* nouvelle..... 403
JULES LAFORGUE..... *Carnet 1884-1885* (fin)..... 426
MAURICE FOMBEURE..... *Poèmes* 444
YVON BIZARDEL..... *Georgie et Louisiane*..... 449
ERNEST MILLARD..... *En vendant des tableaux*..... 463

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 476. — S. P. : **Lettres**, p. 479. — PHILIPPE CHABANEIX : **Poésie**, p. 486. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 494. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 497. — LUCIE MAZAURIC : **Arts**, p. 504. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 506. — RENÉ LYR : **Belgique**, p. 510. — ROGER BASTIDE : **Brésil**, p. 516. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 523. — GEORGES MONGRÉDIEN : — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 539. — GÉNÉRAL GI LESTIEN : **Questions Histoire**, p. 528. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés savantes**, p. 535. **militaires**, p. 543. — CLAUDE PICHOIS, JACQUES LEVRON, FERNAND LETESSIER : **Variétés**, p. 547.

CCCXIX N° 1094. — 1er DECEMBRE 1953

CEZARE ZAVATTINI..... *Géorgie et Louisiane*..... 449
ALEXANDRE ARNOUX..... *Un certain Bat*..... 577
de l'Académie Goncourt. *Le Seigneur de l'Heure*, récit, I..... 597
ANDRÉ FRÉNAUD..... *Poèmes du Petit Vieux*..... 629
LOUISE FAURE-FAVIER..... *La muse aux violettes*..... 633
PHILIPPE CHABANEIX..... *Poèmes*..... 655
JEAN BONNEROT..... *Le portefeuille épistolaire de l'énigmatique Henry Harrisse*..... 659

MERCVRIALE. — PIERRE MAC ORLAN, *de l'Académie Goncourt :* **Le Mois de Paris**, p. 679. — RAYMOND SCHWAB : **Poésie**, p. 682. — DUSSANE : **Théâtre**, p. 691. — JEAN QUEVAL : **Cinéma**, p. 694. — RENÉ DUMESNIL : **Musique**, p. 698. — J.-F. ANGELLOZ : **Lettres germaniques**, p. 701. — JACQUES VALLETTE : **Lettres anglo-saxonnes**, p. 707. — ROBERT LAULAN : **Institut et Sociétés Savantes**, p. 711. — MARCEL ROLAND : **Nature**, p. 714. — ACHILLE OUY : **Philosophie**, p. 719.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 0490
Dépôt légal : 4e trimestre 1953.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e^)

★

PUBLICATIONS 1952-1953

LOU ALBERT-LASARD

UNE IMAGE DE RILKE

450 fr.

★

GEORGES DUHAMEL

MANUEL DU PROTESTATAIRE

tirage limité 900 fr.

LES ESPOIRS ET LES ÉPREUVES

480 fr.

LE JAPON

entre la tradition et l'avenir

60 photos hélio 750 fr.

★

ALFRED JARRY

L'AMOUR ABSOLU

suivi de

L'AUTRE ALCESTE

Préf. de Maurice Saillet 360 fr.

★

A. MABILLE DE PONCHEVILLE

VIE DE VERHAEREN

750 fr.

HENRI MICHAUX

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Tirage limité 450 f

★

PERICLE PATOCCHI

L'ENNUI DU BONHEUR

Poèmes 330 f

★

PAUL PILOTAZ

COMBAT AVEC L'HOMME

Roman 360 f

★

JEAN PRÉVOST

BAUDELAIRE

600 fr.

★

HENRI QUEFFÉLEC

FRANÇOIS MALGORN

séminariste

Récits 360 f

★

MAURICE SAILLET

SAINT-JOHN PERSE

poète de gloire

360 fr.

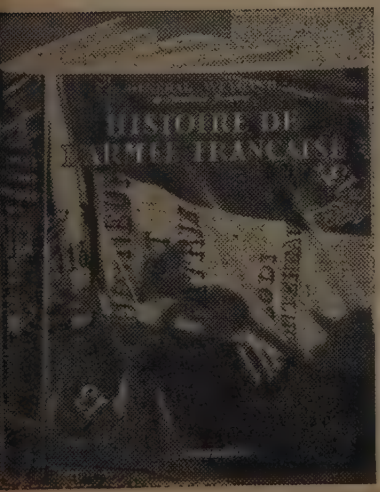
UN MAGNIFIQUE CADEAU

GÉNÉRAL WEYGAND

de l'Académie française

HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

JUSQU'A NOS JOURS



Un très beau volume
de 484 pages
Plus de 900 gravures
12 hors-texte en couleurs
Nombreuses cartes
Relié sous-jaquette en
couleurs et vernie

PRIX DE FAVEUR JUSQU'AU 1er JANVIER 1954. 4 200 frs

COLLECTION IN-4° FLAMMARION

- SURPLUS - D'ÉDITEURS

Livres neufs, non coupés, valeur 500 fr., depuis **50** fr.

IMPORTANT *catalogue, 48 pages, 1.000 titres* ***tous genres***

contre deux timbres.

Librairie E. L. J. M. (55)

79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne) - France

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e^)

LOUIS PERGAUD

LE ROMAN DE MIRAUT, CHIEN DE CHASSE. In-16. **300 fr**

LA GUERRE DES BOUTONS. *Roman.* In-16. . . . **360 fr**

DE GOUPIL A MARGOT, HISTOIRES DE BÊTES (Prix Goncourt 1910). In-16 . . . . . **300 fr**

LA REVANCHE DU CORBEAU, NOUVELLES HISTOIRES DE BÊTES. In-16 . . . . . **360 fr**

LA RENTRÉE ROMANESQUE

PIERRE BERNARD

ALUMINIUM

Un vol. in-16 : 480 Fr. — *Les Affaires et l'Amour.*

JEAN FOUGÈRE

UN CADEAU UTILE

Un vol. in-16 : 480 Fr. — *De l'humour burlesque, tendre et noir.*

GEORGES CONCHON

LES GRANDES LESSIVES

Un vol. in-8° : 630 Fr. — *... se font en famille.*

MAKHALI-PHAL

LE FEU ET L'AMOUR

Un vol. in-16 : 420 Fr. — *Un des plus grands drames de l'Amour aux Indes.*

MICHEL MOHRT

LE SERVITEUR FIDÈLE

Un vol. in-16 : 400 Fr. — *... jusqu'au meurtre !*

MICHEL RAGON

DROLES DE MÉTIERS

Un vol. in-16 : 420 Fr. — *Une vie de chien !*

ROBERT SABATIER

ALAIN ET LE NÈGRE

Un vol. in-16 : 390 Fr. — *Sélectionné par* LE PRIX DES LECTEURS.

MARCEL SCHNEIDER

L'ENFANT DU DIMANCHE

Un vol. in-16 : 450 Fr. — *Lorsque l'enfant disparaît !*

ANNE-MARIE SOULAC

PASSAGE DES VIVANTS

Un vol. in-16 : 500 Fr. — *Est-on propriétaire de ses enfants ?*

MICHEL ZERAFFA

LES DERNIERS SACREMENTS

Un vol. in-16 : 420 Fr. — *L'Amour, ce Viatique...*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

OUVRAGES DISPONIBLES DE

JULES LAFORGUE

LETTRES A UN AMI. In-16 300

MORALITÉS LÉGENDAIRES. In-16 300

POÉSIES I. **Le sanglot de la terre — Les complaintes — L'imitation de Notre-Dame la lune** (Œuvres I). In-8° 450

POÉSIES II. **Des fleurs de bonne volonté — Concile féerique — Derniers vers — Appendice** (Œuvres II). In-8° 450

LETTRES I (1881-1882). **Introduction et notes de G. Jean-Aubry** (Œuvres IV). In-8° 450

LETTRES II (1883-1887). **Notes de G. Jean-Aubry** (Œuvres V). In-8°. 450

EN ALLEMAGNE. **Berlin, la cour et la ville — Une vengeance à Berlin — Agenda.** Introduction et notes de G. Jean-Aubry. (Œuvres VI). In-8°. 450

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

ÉTRENNES LITTÉRAIRES

ANTOINE ORLIAC

CHOIX DE POÈMES

L'ÉVASION SPIRITUELLE : D'UN PRISONNIER DU MONDE -- PRINTEMPS MYSTIQUE -- DÉCOUVERTE DE LA NUIT -- L'HOMME DU CRÉPUSCULE

vol. in-16 double couronne de 256 pages. . . . . **480 fr.**

Grand Prix d'honneur hors concours de l'Académie de Roussillon.

(Vase de Sèvres offert par le Président de la République.)

Ce choix de ses œuvres complètes nous assure qu'Antoine Orliac aura été et stera un des meilleurs poètes, l'un des plus originaux de ce demi-siècle... Il ne adra pas beaucoup de recul pour qu'on s'aperçoive de sa hauteur.

André DELACOUR (*Rolet*).

Composé avec goût exquis, le choix de Poèmes d'Antoine Orliac donne idée la plus fidèle d'une œuvre très pure et considérable.

(*Le Parisien Libéré.*)

Peu d'œuvres atteignent à une telle ampleur, à une telle intensité.

Evelyne LAURENCE (*Floralies*).

Comme Gérard de Nerval, Antoine Orliac a tenté les aventures téméraires. Il rapporte des fleurs d'une beauté nouvelle. On peut puiser à pleines mains dans s trésors.

François BROUSSE (*Tramontane*).

Ce choix de Poèmes nous permet de mieux comprendre cet écrivain dont la stérité gardera certainement le nom.

Charles de RICHTER (*République du Var*).

Le choix de Poèmes d'Antoine Orliac nous révèle un poète incontestable, enivré désir et de la volupté, qui met à parcourir sa frémissante forêt sensuelle l'ardeur ssionnée d'un chercheur spirituel.

Xavier TILLIETTE (*Etudes*).

Un des plus émouvants poètes de ce temps.

Marcel CORNET (*Indépendant des Pyrénées-Orientales*).

Du même auteur :

ALLARMÉ TEL QU'EN LUI-MÊME . . . . . **300 fr.**
ONQUÊTE DU SILENCE . . . . . **300 fr.**
ÉLIVRANCE DU RÊVE . . . . . **300 fr.**

OUVRAGES DISPONIBLES DE

LAFCADIO HEARN

Au Japon spectral, in-16. 300

Esquisses japonaises, in-16. 300

Études bouddhistes et Rêveries exotiques, in-16. . . . 300

Fantaisies créoles, *suivies de* **Rêveries floridiennes,** in-16. 300

Feuilles éparses de Littératures étranges *(Feuilles éparses, Histoires redites d'après la littérature hindoue et bouddhiste, Les runes du Kalewala, Contes du pays musulman, Traditions redites d'après le Talmud)*, in-16 300

Lettres japonaises (1890-1893), in-16. 300

Pèlerinages japonais, in-16 300

Le roman de la Voie lactée, in-16. 300

Trois fois bel conte, *avec le texte original en créole antillais, et une préface de Charles-Marie Garnier*, in-16. . 300

Un voyage d'Été aux Tropiques, in-16. 300

Voyage au Pays des Dieux, *Fêtes, temples et coutumes du Japon*, in-16. 300

Youma, *roman martiniquais*, in-16 300

Tous ces ouvrages ont été traduits par

Marc Logé

sauf *Trois fois bel conte*, traduit par **Serge Denis**

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

RAPPEL :

BAUDELAIRE

SAI SUR L'INSPIRATION ET LA CRÉATION POÉTIQUES

par JEAN PRÉVOST

pages. . . . . 600 fr.

Sélectionné par

Le Pré-jury du Prix des Ambassadeurs
Le Comité franco-anglais de Sélection du Livre
Le Service des Échanges culturels
L'Association nationale du Livre français à l'Étranger
La Société des Lecteurs

Nous ne manquons pas d'introducteurs aux mystères de Baudelaire, mais aucun de ces importants travaux ne pourra, dorénavant, dispenser de recourir au *Baudelaire* de Jean Prévost (Robert Kemp, *Les Nouvelles littéraires*).

La composition la plus nette, une vaste information, la plus constante intelligence, pour aboutir à une vue du poète en grande partie nouvelle et juste (...). Livre admirablement informé et intelligent (Henri Rambaud, *Journal musical français*).

Livre puissant (...) va bien au delà de Baudelaire (Claude Chabrol, *Les Lettres nouvelles*). — Exhaustif (E. Noulet, *Combat*). — Le grand livre de notre temps sur Baudelaire (Henri Martineau, *Le Divan*). — Un des plus remarquables travaux sur la psychologie du poète (Claude Roy, *Libération*).

Un très beau livre (Emile Henriot, *Le Monde*). — Un des plus lucides hommages au magicien qui osait proclamer la « rationalité du génie » (René Lalou, *Hommes et Mondes*). — Un ouvrage excellent (...) un guide désormais indispensable (Robert Kanters, *Samedi Soir*).

Un des ouvrages les plus éclairants qui soient... (Jean Marcenac, *Les Lettres françaises*). — Livre remarquable par sa profonde honnêteté et sa virtuosité (J.-J. Marchand, *Le Rassemblement*). — Un essai admirable (*Synthèses*). — L'une des plus riches parmi les études consacrées à Baudelaire (*Bulletin critique du livre français*).

Dans la même collection :

JEAN PRÉVOST : **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL** . . . . **480 fr.**
F. ANGELLOZ : **GOETHE** . . . . . **360 fr.**
F. ANGELLOZ : **RILKE.** . . . . . **540 fr.**

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

RAPPEL

Henri QUEFFÉLEC

TEMPÊTE SUR DOUARNENE

***ROMAN* (480 fr.)**

Un authentique chef-d'œuvre (*Le Télégramme de Brest*). Emouvante histoire d'amour... puissant documentaire (*Nouvelles Littéraires*). D'une santé vigoureuse (*Dernières Nouvelles d'Alsace*). La poésie se joint à la vérité (*Education Nationale*). Langue vigoureuse et imagée (*Etudes*). Beau récit empoignant (*Ici Paris*). Tout est juste et vivant (*France-Dimanche*). Un ouvrage de grande classe (*Reflets*, Lyon). Une peinture vigoureuse et savante (*Liberté de Normandie*). La plus passionnante expression du salubre (*Ce Matin*). Beau roman, dense (*Modes de Paris*). Magnifiquement salubre (*La Croix*). Un des rares livres bretons qu'un breton puisse lire sans rougir (*Rivarol*). Style vert et vif (*Nord Industriel*). Comme nous voilà loin des titillements cérébraux qui occupent toute une littérature (*France-Asie*). Un âpre, net et généreux documentaire (*La Voix du Nord*). Le titre est sans duperie (*Ouest-France*). Pages inimitables sur les tempêtes de l'Océan (*Feuillets bibliographiques*, Belgique). Cette mer dont Queffélec a peint les fascinantes violences (*Les Œuvres Libres*). Ses tempêtes valent celles de Joseph Conrad (*Réalités*). Toujours Queffélec a le mot, le ton juste (*La Nouvelle République de Tours*). Un véritable chef-d'œuvre (*Maroc-Monde*). D'une grandeur fruste mais salubre (*Dépêche du Midi*). Un roman « vrai » (*Journal des Maires et des Conseils Municipaux*). Essai sociologique (*Nouvelles de Bretagne*). Document saisissant (*Mercure de France*). Evocation épique (*L'Ecole et la Vie*). Langue si pleine, si savoureuse, si belle (*Vie Intellectuelle*). Roman d'une âpre poésie (*Action Sociale des Forces Armées*). Documentaire extrêmement vivant, coloré (*Aux Ecoutes*). Goût de ce qui est droit, sain, humain (*Nord-Eclair*). Des personnages d'une franche saveur (*Le Populaire de l'Ouest*). Un maître-livre (*L'Equateur*). Chef-d'œuvre d'observation, de composition et de style (*La Bretagne à Paris*). Humble épopée gravée d'un burin sûr (*Dauphiné Libéré*). Le meilleur roman paru cette saison (*Massalia*). Œuvre saine et constructive... vigoureuse vérité... un romancier solide qui a compris que sa mission n'est pas de dissoudre mais d'édifier (*Notre Métier*). Un roman passionnant, bien charpenté (*L'Effort Algérien*). Ecrivain de grande classe (*Quarante-Quatre*, Agen). Authentique romancier (*Contacts*). Queffélec a gagné la partie (*Bulletin des Lettres*, Lyon).

DU MEME AUTEU

PAS TROP VITE, S. V. P. (*nouvelles*)..... 300
AU BOUT DU MONDE, *roman (Prix du Renouveau français)*..... 300
FRANÇOIS MALGORN, SEMINARISTE, *récits*..... 360

ERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

VIENT DE PARAITRE

Henri QUEFFÉLEC

UN HOMME D'OUESSANT

ROMAN

volume in-16 double-couronne de 216 pages. . . . . **360 fr.**
a été tiré 50 exemplaires sur vélin de Rives . . . . . **900 fr.**

●

YVES BONNEFOY

DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE

POÈMES

tion originale numérotée. *Tirage limité à 20 exem-*
aires sur Rives. . . . . . **1.200 fr.**
à 500 exemplaires sur vélin de Pont-de-Claix . . . . . **480 fr.**

A. Mabille de Poncheville

PHILIPPE DE CHAMPAIGNE

Sa vie et son œuvre

Volume 12,5 × 18,5 cm. de 152 pages, plus 22 hors-texte; imprimé 1.000 exemplaires numérotés sur papier vergé, sous couverture ornée d portrait du peintre par lui-même.

Prix : 750 frs. (Cent exemplaires sur hollande : **1.500 frs.**)

Honoré des souscriptions de nombreuses bibliothèques publiques, Institut d France, École du Louvre, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère d l'Instruction Publique de Belgique.

« La belle et complète rétrospective organisée à l'Orangerie des Tuileries puis au musée de Gand, a ramené l'attention sur le peintre de Port-Royal bien digne en effet d'être rappelé de temps à autre aux amateurs historiens de l'art. Parmi ceux-ci, A. Mabille de Poncheville se place au premier rang. »

PIERRE BAUTIER. *Les Beaux-Arts* (Bruxelles).

« Un livre combien substantiel! La biographie où revit la tradition d'écriture des grands lettrés, fait partir de Bruxelles, ville natale, pou venir tôt en France, dont la famille du peintre tirait sa souche, rencontre Poussin et la Cour. Sa carrière nous mène ensuite auprès de Richelieu puis des Messieurs de Port-Royal. Matière à autant d'évocations sobres et suggestives, où revit la personne grave et douce de cet « homme d moyen âge » établi dans le plus classique des siècles. »

RENÉ HUYGHE. *Monde nouveau-Paru.*

« Enfin la monographie annoncée par Mabille de Poncheville a paru Elle est venue à point jeter d'utiles lumières sur l'existence tourmenté de l'artiste et elle est vraiment remarquable. »

ALBERT GUISLAIN. *Le Soir* (Bruxelles).

« Dès les premières pages, on est retenu par le caractère vivant e pittoresque de ce livre élégant où M. Mabille de Poncheville retrac l'existence du grand peintre Ph. de Champaigne. Sans cesse l'auteu replace l'artiste dans le cadre historique où il a vécu, où son génie es né et s'est développé. D'une famille d'origine française, Ph. de Cham paigne est né en 1602 à Bruxelles : l'auteur peint un tableau digne d'u maître du temps du Bruxelles d'alors et de la demeure paternelle. Voic le jeune peintre à Paris, ce qui nous vaut une estampe finement buriné du Paris de Louis XIII. Ainsi de chapitre en chapitre... »

L.-J. ARRIGON. *Revue des Deux Mondes.*

Édition des " *Humanités* "

LIBRAIRIE CASTERMAN

66, rue Bonaparte -- PARIS

J U L L I A R D

CAHIERS

DE LA COMPAGNIE
MADELEINE RENAUD
JEAN-LOUIS BARRAULT

I

AUL CLAUDEL
t CHRISTOPHE COLOMB

L'ENTHOUSIASME, *par Paul Claudel.* — PAUL CLAUDEL ET CHRISTOPHE COLOMB, *par J.-L. Barrault.* — LA VOCATION DE L'AUTRE MONDE, *par A.-M. Carré, O. P.* — CURIOSITÉS COLOMBIENNES, *par André Frank.* — DU " THÉATRE TOTAL " ET DE CHRISTOPHE COLOMB, *par J.-L. Barrault.* — MES DEUX PARTITIONS POUR CHRISTOPHE COLOMB, *par Darius Milhaud.* — PAUL CLAUDEL, NOTES DE SOUVENIRS FAMILIERS, *par J.-L. Barrault.* — ESSAI D'UNE CHRONOLOGIE DE L'ŒUVRE THÉATRALE DE P. CLAUDEL, *par André Alter.* — RESPECT AUX DIEUX MORTS, *par Jacques Soustelle.* Textes, compositions et controverses.

2

EAN GIRAUDOUX
t POUR LUCRÈCE

DIALOGUE JOUVET-GIRAUDOUX, *par Georges Neveux.* — JEAN GIRAUDOUX, *par Louis Jouvet.* — LOUIS JOUVET, *par Jean Giraudoux.* — LE THÉATRE DE JEAN GIRAUDOUX, *par Édouard Bourdet.* — LE SOURIRE DE JEAN GIRAUDOUX, *par Gérard Bauër,* de l'Académie Goncourt. — AU BOUT DE SON CANICHE..., *par Jean Cocteau.*— MON AMI JEAN GIRAUDOUX, *par Denis Bourdet.* — SOUVENIRS, *par Francis Poulenc.* — LE CAPRICE DE L'INSPIRATION CHEZ GIRAUDOUX, *par André Beucler.* — GIRAUDOUX MODÈLE, *par Claude Roy.* — JEUNES FILLES DE JEAN GIRAUDOUX, *par Pierre Bertin.* — A LA RECHERCHE DE L'ÉTERNEL GIRAUDOUX, *par Pierre-Aimé Touchard.* — LE DRAME ET LE PERSONNAGE DE LUCRÈCE, *par Léon Chancerel.* — GIRAUDOUX 53 : *enquête de Georges Lerminier.* — A LA RECHERCHE DE POUR LUCRÈCE, *par J.-L. Barrault.* — Textes, propositions et controverses.

Chaque cahier : 200 Frs

ABONNEMENTS :

n an (4 cahiers) : France et Union Française : 750 frs — Étranger : 850 frs. Chez votre braire, ou, 30, rue de l'Université. — Paris C.C.P. René JULLIARD Paris 16.1837.

RJ

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

Format 15 × 21 cm. — Beau papier — Couverture deux couleu
Exemplaires numérotés

Rudyard KIPLING

KIM

Un volume **1.200**

DANS LA MÊME COLLECTION

RUDYARD KIPLING. — **Les Livres de la Jungle.**
1 volume **1.200**
Le Livre de la Jungle et *Le second Livre de la Jungle* réunis en un volume.

G. DUHAMEL. — **Récits des temps de Guerre.**
2 volumes. Ensemble **2.400**
Vie des martyrs. Civilisation. Lieu d'asile. Entretiens dans le tumulte. Les sept dernières plaies. Quatre ballades.

G. DUHAMEL. — **Vie et aventures de Salavin.**
2 volumes. Ensemble **2.400**
Confession de minuit. Nouvelle rencontre. Deux hommes. Journal de Salavin. Le Club des Lyonnais. Tel qu'en lui-même.

G. DUHAMEL. — **Les livres du Bonheur.**
1 volume **1.200**
Les plaisirs et les jeux. Les Érispaudants. Mon royaume. Fables de mon jardin. Le bestiaire et l'herbier.

ARTHUR RIMBAUD. — **Œuvres.**
1 volume **1.200**

HORS COLLECTION

G DUHAMEL. **Le Japon.** 18 × 54 cm. 60 photos hélio..... **750**